

REVUE ÉLECTRONIQUE SERBICA



SERBICA / СЕРБИКА

Revue électronique *Serbica*

www.serbica.fr / <http://serbica.u-bordeaux3.fr>

site édité par l'Université Bordeaux Montaigne

Domaine Universitaire

F-33607 Pessac Cedex

+33 (0)557 12 44 44

Comité de rédaction :

Milivoj Srebro

fondateur et directeur scientifique

Rédacteurs :

Alain Cappon et Boris Lazić

Ce numéro spécial de la revue *Serbica* est réalisé en collaboration entre l'Université Bordeaux Montaigne et Narodna i univerzitetska biblioteka Republike Srpske / Народна и универзитетска библиотека Републике Српске.

Avec le soutien de :

EA 4593 CLARE

Couverture :

Andja Srdić Srebro

Portrait de Petar Kočić
par Jovan Bijelić

ISBN 978-99976-27-01-8

PETAR KOČIĆ
CENT ANS APRÈS
1877 – 1916 – 2016

**REVUE ELECTRONIQUE
S E R B I C A**

N° 17 / 2016

PETAR KOČIĆ
CENT ANS APRÈS
1877 – 1916 – 2016

**Sous la direction de
MILIVOJ SREBRO**

**UNIVERSITÉ BORDEAUX MONTAIGNE
NARODNA I UNIVERZITETSKA BIBLOTEKA REPUBLIKE SRPSKE**

**Bordeaux – Banja Luka
2016**

SOMMAIRE

1. PORTRAIT DE L'ÉCRIVAIN

Petar Kočić vu par ses confrères :

J. Dučić, P. Slijepčević et I. Andrić 13

MILIVOJ SREBRO :

*L'agneau-serpent de Serpentagneau
ou éthique et esthétique de résistance* 15

PETAR KOČIĆ PAR LUI-MÊME : notes et lettres 39

traduit par Alain Cappon

2. DANS LE MIROIR DE LA CRITIQUE

textes traduits par Alain Cappon

Choix de textes de : JOVAN SKERLIĆ, DIMITRIJE VUČENOV,

VITOMIR R. VULETIĆ, PREDRAG PALAVESTRA,

JOVAN DERETIĆ ET THOMAS J. BUTLER 55

3. KOČIĆ & ANDRIĆ : COMPARAISON EST-ELLE RAISON ?

textes traduits par Alain Cappon

IVO ANDRIĆ :

La terre, les hommes et la langue chez Petar Kočić 67

VUK KRNJEVIĆ :

[Légende et démythification de la légende] 81

STANIŠA TUTNJEVIĆ :

Deux sommets de la nouvelle serbe 84

4. L'ART DE LA TRADUCTION ET SES LIMITES

KOLJA MIĆEVIĆ :

Les mots de Petar Kočić : les maux du traducteur 91

traduit par Alain Cappon

5. L'ATELIER DE TRADUCTION : ŒUVRES DE KOČIĆ

Notes introductives 99

traduit par Alain Cappon

I. POÈMES EN PROSE

traduit par Boris Lazić

Prière 108

La chanson triste 109

II. CHOIX DE NOUVELLES

Tuba 111
traduction collective

Jablan 143
traduit par Boris Lazić

Le Pope de Mračaj 148
traduit par Boris Lazić

Tiré du livre ancien de Simeun le diacre 157
traduit par Boris Lazić

Dans la tempête de neige 160
traduit par Thomas Todorović

III. THÉÂTRE

Le Blaireau devant le tribunal 176
traduit par Radivoj Srebro

6. VIE ET ŒUVRE DE PETAR KOČIĆ : CHRONOLOGIE 191

7. BIBLIOGRAPHIE 197

*Quiconque aime sincèrement et passionnément
la Vérité, la Liberté et la Patrie
est libre et intrépide comme Dieu,
mais affamé et méprisé comme un chien.*

*Ко искрено и страшно љуби
Истину, Слободу и Отаџбину,
слободан је и неуништив као Бог,
а презрен и гладан као пас.*

« Le Blaireau devant le tribunal »
« Јазавац пред судом »

*Tout sans Toi n'est rien - rien avec Toi est tout !
Све је без Тебе ништа – ништа је с Тобом све !*

« A la Liberté »
« Слободи »

1

PORTRAIT DE L'ÉCRIVAIN

PETAR KOČIĆ VU PAR SES CONFRÈRES

JOVAN DUČIĆ, PERO SLIJEPCÉVIĆ
ET IVO ANDRIĆ

« Il avait davantage l'air d'un insurgé que d'un écrivain bosniaque, d'un homme fait plus pour le duel que pour la méditation, plus habile à manier la *kubura*¹ que la plume. Personne ne s'attendait à voir Kočić un jour bouleverser la nouvelle serbe mais, plutôt, soulever les paysans et incendier les *čardaks*² turcs. Toute sa personne laissait deviner un combattant, un homme belliqueux. Sa haute stature était toute entière faite de gaucherie, à l'instar de qui sait parfaitement se tenir en selle mais est incapable de marcher sur un trottoir. Il avait les bras aussi longs que ceux d'un sonneur de cloches, les yeux écarquillés, effarés d'un chasseur de lions et non de lapins ou de perdrix. Et une voix qui claironnait plus qu'elle ne prononçait de mots humains. »

Jovan Dučić, « Petar Kočić », *Moji saputnici* [Mes compagnons de route], Sarajevo, 1969, p. 35. Traduit du serbe par Alain Cappon.

*

« Forte corpulence, grands yeux, longues baccantes. C'est un colosse de haïdouk sorti hier des forêts bosniaques, se vêtir à l'européenne l'engonce et lui est mal seyant. Sur son haut front plat, comme sur un rivage, blanche la vague

¹ sorte de pistolet.

² *čardak*, mot turc : sorte de maison.

aérienne des clairières. Quand il prend la parole, c'est la montagne qu'on croirait entendre parler derrière lui. »

Pero Slijepčević, cité d'après : I. Andrić, « La terre, les hommes, et la langue chez Petar Kočić », voir la page : 72.

*

« Je suis tombé, il y a quelques temps, sur une photographie fidèle et bien reproduite de Petar Kočić. Je l'ai observée longtemps. Elle me rappelait le visage de quelqu'un d'autre que j'avais vu aussi sur une photo, mais je ne savais plus qui. – A qui, mais à qui donc, cela me fait-il penser ? – me demandais-je à plusieurs reprises, et puis brusquement cela me revint : à la photo de Friedrich Nietzsche. Je ne saurais dire ce qui avait provoqué en moi ce rapprochement. Les cheveux ? La moustache ? Le regard ? La tenue ? Peut-être rien de tout cela. Peut-être chacune de ces choses en particulier ou, peut-être, toutes à la fois. »

Ivo Andrić, *Signes au bord du chemin*, traduit du serbe par Harita Wybrands, Editions L'Age d'homme, 1997, p. 182-183.

L'AGNEAU- SERPENT DE SERPENTAGNEAU
OU
ÉTHIQUE ET ESTHÉTIQUE DE RÉSISTANCE

par

MILIVOJ SREBRO

Све је без Тебе ништа – ништа је с Тобом све !

Tout sans Toi n'est rien - rien avec Toi est tout !

« A la Liberté » / „Слободи“

Considéré comme le premier prosateur moderne en Bosnie – ou, pour reprendre la qualification d'Ivo Andrić, « le premier véritable écrivain et artiste » de cette région³ – Petar Kočić est entré sur la scène littéraire au début du XX^e siècle, à une époque charnière dans l'évolution de la littérature serbe. C'est précisément le moment où le réalisme à l'accent régionaliste cède la place au réalisme critique ouvert aux idées novatrices du modernisme triomphant, ce qui se reflètera également dans des récits de Kočić et, plus largement, dans toute son œuvre. Ses premières nouvelles très prometteuses, empreintes d'un nouveau souffle narratif qui puise sa force

³ Ivo Andrić, « Zemlja, ljudi i jezik kod Petra Kočića » [La terre, les hommes et la langue chez Petar Kočić], in *Eseji i kritike*, Svjetlost, Sarajevo, 1976, p. 188. Toutes les citations extraites de ce texte, rédigé en 1961, sont traduites par Alain Cappon.

dans une langue fraîche, pure et limpide, avaient déjà annoncé un talent de conteur-né aux grandes capacités créatrices. Mais son opus narratif futur ne tiendra pas toutes ses promesses. Véritable artiste dans l'âme, idéaliste de nature mais aussi écorché-vif toujours prêt à combattre⁴, ce rebelle intransigeant – incarnation même de l'énergie de la révolte propre à l'époque du modernisme – manquera de temps pour réaliser une œuvre à la hauteur de son talent. Engagé avec abnégation, jusqu'au sacrifice, dans la lutte pour la cause nationale et sociale des Serbes de Bosnie-Herzégovine – passés comme monnaie d'échange d'un maître à l'autre, de l'occupant ottoman à l'occupant austro-hongrois – ce tribun populaire et l'un des maîtres spirituels de la génération révolutionnaire de la « Jeune Bosnie » s'est rapidement consumé, sans pouvoir accomplir entièrement sa mission d'écrivain et parachever son œuvre littéraire.

Une éthique de résistance et de sacrifice

Né en 1877 à Zmijanje, une région montagneuse de Bosnie occidentale, un an seulement avant l'occupation de la Bosnie-Herzégovine par l'Autriche-Hongrie, éduqué dans un esprit de résistance à l'occupant étranger, Kočić est très tôt devenu conscient du statut social et politique humiliant, inacceptable, de la population de sa région natale⁵. Cette conscience se développera davantage durant sa scolarisation

⁴ Son tempérament d'écorché-vif se reflète en particulier dans son poème en prose cité dans l'exergue, « A la Liberté », où il se définit lui-même comme étant d'« un sang impétueux, en éternelle ébullition, que m'ont transmis en héritage les haïdouks balkaniques, mes ancêtres ! ». Cité d'après : « Слободи », in Петар Кочић, *Дјела*, прва књига, Свјетлост, Сарајево, 1951, p. 451-452.

⁵ Il ne fait pas de doute que le principal responsable d'une telle éducation fut son père, moine au monastère de Gomionica, lui qui – accusé d'avoir dissuadé les paysans de participer à la cérémonie d'accueil du prince héritier d'Autriche-Hongrie lors de sa visite à Banja Luka – dut, en 1888, passer sept mois dans une prison.

(1891 - 1899), effectuée à Banja Luka, à Sarajevo qu'il doit quitter après un conflit avec les professeurs dû à ses idées de patriote militant, puis à Belgrade. Mais c'est lors des années difficiles de ses études à l'université de Vienne (1899-1904) – où il est forcé de mener une vie spartiate afin de pouvoir faire face aux conditions existentielles extrêmement difficiles – que le jeune homme, idéaliste et révolté, acquiert la ferme conviction de la nécessité d'une lutte active contre les autorités de la monarchie des Habsbourg en Bosnie. Dans une lettre adressée en 1901 à sa future femme, il exprime explicitement cette conviction sous forme d'avertissement :

Mais il faut que tu saches ceci : peut-être vais-je passer dans les geôles et prisons le plus clair de ma vie car nous tous, les étudiants, allons engager la lutte contre les Boches qui tourmentent notre peuple, le privent de sa liberté et ruinent son bonheur. ⁶

Cet avertissement lucide se révélera prémonitoire quelques années plus tard seulement. Dès son retour dans le pays et, surtout, à partir de 1906, Kočić se lance dans une activité intense de tribun populaire, de militant politique et d'opposant farouche aux autorités austro-hongroises siégeant à Sarajevo. Il se bat sur tous les fronts : il prend un rôle actif dans la grève générale organisée à Sarajevo (en mai 1906), publie dans les journaux ses diatribes contre le pouvoir d'occupation, entreprend en juin 1907 à Banja Luka la publication de son propre journal politique – *Отаџбина* [La Patrie] qui s'attaque violemment à la politique locale austro-hongroise, exige des réformes agraires et défend avec ferveur les intérêts des Serbes bafoués.

L'heure est grave en Bosnie-Herzégovine, qui sera peu après annexée par la monarchie des Habsbourg, et la réponse

⁶ La traduction d'Alain Cappon des extraits des lettres de Petar Kočić, cités dans cet article, est faite d'après : « Преписка Петра Кочића » [Correspondance de Petar Kočić], in *Сабрана дјела, I-IV*, édition électronique, Ars libri - Бесједа - ТИА Јанус - Пројекат Растко, Belgrade, 2002, URL : <http://rastko.rs/rastko-bl/kocic/index.html>

des autorités ne se fera pas attendre : à la veille de l'annexion, le journal de Kočić est interdit⁷ et son fondateur incarcéré : accusé de menées contre l'Etat et les intérêts monarchiques, il passe une année entière (entre le 6 décembre 1907 et le 6 décembre 1908) en prison, d'abord dans la « Maison noire » de Banja Luka puis à la « Custodia honesta » à Donja Tuzla. Même s'il souffre de l'enfermement et du dur traitement carcéral auquel il est soumis, il n'envisage pas de baisser les bras, de renoncer à son combat politique, tout en sachant que c'est une tâche de Sisyphe, comme il le remarque lui-même dans une lettre envoyée de « Custodia honesta » en 1908 à Milka Kočić, sa femme : « De même qu'on ne saurait trouver de lumière dans l'obscurité la plus noire, chercher la Justice dans un pays privé de Liberté est une tâche vaine ». Ses autres lettres de prison adressées à son épouse témoignent aussi de son inflexible *éthique de résistance* animée par un moral d'acier, de son dévouement à l'idéal de la justice, de sa profonde conviction que son sacrifice pour la cause nationale et sociale de son peuple a un sens :

Notre peuple est tellement accablé, écrasé par la pauvreté et la détresse qu'il fallait quelqu'un pour s'insurger et hurler contre les actes de violence et d'injustice dont il est en permanence victime. Ce quelqu'un, en l'occurrence, était ton Kočo. Accorde-lui ton pardon et oublie tes souffrances car le peuple te bénira. Quelle qu'ait été notre vie nous mourrons, et après nous demeurera le lumineux souvenir de notre sacrifice pour notre peuple.

Ce moral d'acier, cette volonté toujours intacte de s'engager sans retenue pour la cause commune, ne le quitteront pas non plus après sa sortie de la prison. La preuve en est ses

⁷ La raison directe de l'interdiction d'*Otadžbina* est un article de Kočić dont le titre est éloquent : « L'odeur de la poudre » [Мирише барут] ! Dans cet article, qui avait pour but de dénoncer les mesures extraordinaires du Gouvernement permettant l'annexion de la Bosnie-Herzégovine, l'auteur appelle ouvertement à l'insurrection en terminant par ce slogan belliqueux : « Брату брат - Шваби пат ! » [Frère à frère – au Boche la guerre !]

articles dans le journal *Развутаκ* [Le Développement] qu'il lance en 1910 mais aussi ses discours au Sabor, l'Assemblée de Bosnie-Herzégovine, où il est élu député la même année. Il suffit de citer celui prononcé le 14 novembre 1910, qui se rapporte à des manipulations visant la langue serbe : « Depuis déjà 32 ans, on [l'Autriche-Hongrie] mène une guerre incessante et permanente contre notre langue, le moment est venu de leur rétorquer fermement : On nous a tout pris, dans tous les secteurs de la vie nationale nous sommes asservis » – accuse le député Kočić avant de s'exclamer : « Mais nous ne vous donnerons pas notre langue. C'est notre espoir et notre réconfort » !⁸

Celui qui, mieux que quiconque parmi ses contemporains, connaissait toute la richesse, toutes les finesses de la langue populaire qu'il a exploitées à la perfection dans son œuvre littéraire, ne pouvait pas évidemment accepter la sournoise politique austro-hongroise qui recourt à tous les moyens pour tenter d'imposer en Bosnie une langue « officielle » mais, en réalité, *artificielle* : une langue déformée, corrompue, dénaturée par les germanismes et les néologismes boursifs et incompréhensibles. Kočić sentait bien que cette politique néfaste pouvait avoir des conséquences graves, irrémédiables, et qu'elle avait au moins deux objectifs. Le premier, comme le fait remarquer Ivo Andrić, il avait compris que cette langue « officielle », « à qui la perfide et bornée administration de Kállay, voulait imposer la sonore appellation de 'langue bosniaque', visait en réalité à détacher les peuples de Bosnie-Herzégovine des centres culturels croates et serbes les plus importants, à les séparer de Zagreb et de Belgrade. »⁹

Le second objectif, selon Kočić, est d'une tout autre portée. Cette langue dénaturée et imposée par la force s'attaquait indirectement à l'essence même de l'identité culturelle serbe,

⁸ Петар Кочић, « Говори и интерпелације у Сабору Босне и Херцеговине » [Les discours et les interventions au Sabor de Bosnie-Herzégovine], in *Сабрана дјела, I-IV, op. cit.*

⁹ Ivo Andrić, *op. cit.* p. 190.

avec l'ambition de couper le peuple de son héritage culturel ou, du moins, de l'éloigner de lui. Piqué au vif par ce sournois projet de la politique austro-hongroise en matière de linguistique, il rédige l'article « Pour la langue serbe » dans lequel il dénonce avec véhémence ce perfide et funeste dessein. A son sens, les mesures prises pour dénaturer « notre magnifique et libre langue » qui représente « la précieuse conquête spirituelle du peuple » ont pour but évident de « nous » faire ressentir, martèle-t-il, « notre totale colonisation, notre soumission, notre asservissement », mais surtout de priver le peuple de la force réconfortante de cette « précieuse conquête » qui « nous enhardit et nous encourage à ne pas nous effondrer sur le chemin de la vie, sur un chemin séculaire pavé de trébuchements et de souffrances, de chutes et de relèvements » !¹⁰

Un attachement quasi mystique au pays natal et à sa langue

Cet engagement sans réserve en faveur de la « cause du peuple », cette lutte intransigeante dans la défense des intérêts nationaux et de la justice sociale – ce qui constitue le fondement même de son *éthique de résistance* – se reflète logiquement (comment pourrait-il en être autrement ?) dans l'œuvre littéraire de Kočić. Mais cette éthique du combattant, du tribun populaire, est subordonnée à une sorte d'*esthétique de résistance* qui repose sur les principes du réalisme dit critique enrichi de quelques éléments de la poésie symboliste. Ainsi, grâce à l'usage habile des moyens stylistiques et des procédés narratifs propres à une telle esthétique, Kočić l'écrivain a réussi, du moins dans ses meilleures œuvres, à donner à ses idées relevant de sa politique sociale et de son idéologie nationale une expression littéraire à la fois convain-

¹⁰ « За српски језик » [Pour la langue serbe], in *Отаџбина*, n° 37, 1/1911.

cante et captivante.¹¹ Certes, étant sous la surveillance permanente des autorités austro-hongroises et la cible constante de ses invectives, il lui arrivait, dans un certain nombre de poèmes en prose et de nouvelles, de se laisser emporter par son tempérament exubérant, de ne pouvoir réfréner son envie de répliquer à l'ennemi, de crier haut et fort contre les injustices infligées à son peuple : ces écrits, où apparaissent explicitement ses idées militantes, exprimées sur un ton haussé, pathétique, souffrent de faiblesses et de défauts qui caractérisent souvent la littérature engagée.

Conscient du danger auquel pourrait l'exposer son envahissante énergie de révolte – qui le rapproche d'ailleurs de ses contemporains européens, écrivains de l'époque moderniste – Kočić s'est donc efforcé de la maîtriser ou, plutôt, de lui trouver une expression littéraire convenable, capable de la canaliser et de la transformer en une énergie créatrice fonctionnelle à visée artistique. Cet effort a porté ses fruits : guidé par son intuition infaillible qui lui a fait comprendre l'importance et la force intrinsèque des symboles, il est parvenu à saisir et à incorporer dans ses œuvres certains des « traits principaux de la poétique symboliste »¹², ce que prouve la riche symbolique, expressive et variée, dont sont empreints ses récits et ses poèmes en prose ; comme le constate à juste titre Predrag Palavestra, « beaucoup de ses héros sont des emblèmes et des icônes ; beaucoup de ses thèmes et de ses sujets sont porteurs d'une forte charge symbolique ».¹³ Cette ouverture à l'égard d'une poétique moderniste – même si elle est restée d'une portée limitée et d'une nature plutôt intuitive

¹¹ C'est précisément cette esthétique, que nous avons nommée « l'esthétique de résistance », qui a fait de Kočić, selon Predrag Palavestra, « le précurseur de la littérature engagée et du réalisme révolté [chez les Serbes] – d'un style annonciateur de l'avant-garde et le produit explicite de l'époque moderniste en littérature. », in *Историја модерне српске књижевности* [Histoire de la littérature serbe moderne], Belgrade, 1986, p. 363.

¹² *Ibid.*

¹³ *Ibid.*

– a donné un accent moderne à son univers littéraire qui s’appuie le plus souvent, comme on l’a remarqué, sur les principes mimétiques et les procédés typiques du réalisme dit critique.

Toujours en action, ce qui réduisait considérablement sa disponibilité pour se consacrer à l’écriture, et menant une vie qui ne favorisait pas sa longévité, Kočić disposait d’un minimum de temps pour réaliser sa mission d’écrivain : précisément, son opus littéraire a vu le jour en l’espace d’une dizaine d’années seulement, de 1900 à 1911. Composé principalement de nouvelles mais aussi de poèmes en prose et d’une pièce dramatique, il se caractérise par une certaine unité thématique et stylistique même si sa tonalité, d’une œuvre à l’autre, change de registre, allant d’un ton lyrique plutôt mélancolique à la satire parfois dosée mais plus souvent empreinte de sarcasme ; entre ces deux pôles opposés, on rencontre également des récits où domine un humour sans retenue mais aussi d’autres, plus fréquents, aux accents sombres et tragiques.

L’univers littéraire de Kočić coïncide à peu près, sur le plan géographique, avec le territoire de son pays natal, Zmijanje, une région montagneuse qui occupe une partie de la Krajina bosniaque située à l’ouest de la Bosnie. C’est un pays insolite, singulier à bien des égards, *qui porte bien son nom* ! Un nom composé de deux éléments antagonistes, exemple même de *contradictio in adjecto*, qui pourrait être littéralement traduit en français par cette expression forgée, oxymore – *Serpentagneau* : à la fois douce et rude, avec sa nature d’une douceur enivrante durant l’été mais dure, farouche et menaçante l’hiver, c’est également un terroir qui garde dans la mémoire collective des séquelles de nombreuses insurrections sanglantes mais aussi les souvenirs d’une vie patriarcale paisible durant les courtes périodes d’accalmie¹⁴.

¹⁴ En référence à ces incessants combats, révoltes et insurrections, que les habitants de Zmijanje ont menés contre les occupants étrangers, notamment les ottomans – combats risqués, souvent écrasés dans le sang – le

Ces singularités antinomiques de Zmijanje, qui se reflètent de manière presque palpable dans chaque œuvre de Kočić, ont conditionné en grande partie non seulement le *modus vivendi* et la structure mentale de ses héros mais aussi, et davantage, le profil psychologique et la vision du monde de l'écrivain lui-même ! Et c'est à juste raison que l'on pourrait dire que c'est dans sa personnalité complexe et contradictoire que ce caractère antinomique de sa région natale a trouvé sa meilleure expression. Cette identité « *serpentagneuse* » Kočić l'a d'ailleurs revendiquée en de nombreuses occasions, et toujours avec une certaine fierté et une conscience précoce et prémonitoire : c'est cette identité au lourd héritage, qui, plus que tout le reste peut-être, a déterminé son destin d'homme et d'écrivain.

Les « piliers » de cet univers littéraire authentique, ses véritables pierres angulaires, sont justement les montagnards de Zmijanje, à la fois robustes et tendres, qui se caractérisent avant tout par leur sensibilité excessive : ce sont, pour la plupart, des hommes « qui aiment puissamment et haïssent autant », et des femmes, les jeune filles en particulier, dont le « sang chaud, bouillonnant » les pousse à se heurter aux tabous patriarcaux, causes fréquentes de leurs sorts tragiques.¹⁵ Profondément immergé dans ce monde dont il est issu, et dont il saisissait intuitivement le moindre secret, doté de surcroît d'un don d'observation inné et d'une faculté déconcer-

nom de cette région pourrait être également compris, dans un sens métaphorique, comme un substantif verbal – *zmijanje*, du type : *igranje*, *nožanje*, *mačevanje* etc. Dans ce cas, sa signification serait : *igranje sa zmijama*, jeu avec les serpents !

¹⁵ Telles sont, par exemple, la volubile Mrguda da la nouvelle éponyme, héritière du « sang impur » de sa mère, qui trouve la seule échappatoire dans le suicide, et la belle et courageuse Maruška, héroïne de la nouvelle « Dans le brouillard » [Кроз маглу], l'une des rares femmes qui, prête à souffrir jusqu'à la mort, ne craint pas de transgresser les interdits patriarcaux. Telle est également Vida, la femme-feu qui, lorsqu'elle est envahie par les flammes de sa passion amoureuse, perd conscience (« A travers la lumière » [Кроз свјетлост]).

tante à capter ce qui est important, essentiel, Kočić a créé une originale galerie de personnages dans laquelle se reflètent toutes les facettes de ce monde bigarré, petit mais riche dans sa diversité.

Non sans une certaine complicité qui traduit sa sympathie pour ses « frères montagnards »¹⁶ autant que sa compréhension des conditions oppressantes qui façonnent leur comportement, Kočić développe, dans ses nouvelles, toute une philosophie du savoir-vivre de ses compatriotes, une *philosophie de survie*, stoïque pourrait-on dire qui, pourtant, n'est pas héritée de la Grèce antique : elle est bien entendu autochtone car elle se cristallisait, sous forme de sagesse populaire, à travers des siècles de combats pour exister et persister sur le sol natal. Sans tomber dans le piège d'une idéalisation pathétique – même si cela aussi lui arrive parfois –, sans cacher leurs vices et leurs faiblesses, l'écrivain met l'accent surtout sur une extraordinaire vitalité et une capacité de résistance hors pair de ses montagnards. Ses nouvelles démontrent, avec la force de persuasion propre à son art de la narration, comment on peut vivre une vie d'homme digne et faire face à toutes sortes de malheurs : ceux, imprévisibles, infligés par des forces naturelles déchaînées qui frappent souvent Zmijanje, ceux, durables, dûs à la dureté des siècles de domination étrangère ou, encore, ceux, impénétrables, que réserve le destin et que l'on ressent comme « les chaînes invisibles ».¹⁷

¹⁶ Citons, à titre d'exemple, un court texte à caractère documentaire rédigé durant la détention de Kočić à la Maison noire de Banja Luka, qui exprime ces sympathies d'une manière explicite. Evoquant le soutien de ses compatriotes lors de son incarcération, l'écrivain note avec une franchise qui frise le pathétique : « Ce sont mes montagnards, mes frères, qui aiment puissamment et haïssent autant. Je les connais. Je suis né parmi eux et j'ai grandi avec eux ». In « La détention » [Тамновање], Петар Кочић, *Дјела*, *op. cit.*, p. 396.

¹⁷ Kočić utilise cette métaphore dans deux nouvelles – « La peine secrète de Smajo Subaša » [Тајна невоља Смаје Субаше] et « Parakalo » [Папа-

Un trait important, fondamental même, des montagnards de Kočić – ce qui leur permet de surmonter, de « déjouer » pourrait-on dire, certains de ces malheurs – est leur sens de l’humour, un humour très particulier, qui fait partie intégrante de leur *philosophie de survie*. Ces petites gens, qui tiennent par ailleurs beaucoup à leur honneur, avec la fierté de ceux qui n’ont plus rien à perdre, « aiment blaguer et se gausser », souligne l’écrivain, « et chacun de très bon cœur se paiera ta tête » ! Ils savent aussi se montrer goguenards, et souvent dans des circonstances peu propices au rire, lorsqu’il faut faire face aux représentants dédaigneux et arrogants des autorités d’occupation : en de telles situations, leur esprit moqueur devient mordant, leur humour vire au sarcasme acide et acerbe. Evidemment, en bon connaisseur de ses montagnards, Kočić a exploité avec brio ce trait typique de leur mentalité, en particulier dans un certain nombre de ses œuvres à caractère satirique qui font partie des meilleurs pages de son opus littéraire.

Indissociable de ses habitants est donc la nature de Zmijanje à la fois exquise et sauvage, nourricière et meurtrière. Au même titre que les héritages génétique, culturel et historique que leur ont transmis leurs ancêtres, elle fait partie intégrante de leur caractère. Tantôt resplendissante, enivrante même, tantôt hardie, menaçante et destructrice, elle façonne les humeurs et rythme la vie quotidienne et saisonnière de ses montagnards. Comme s’il était habité par elle dans son for intérieur, Kočić ressentait, d’une « manière quasi mystique »¹⁸, toutes ses pulsations, même celles dissimulées, invisibles et inaudibles pour tout un chacun. Il les captait intuitivement et, dans ses textes les plus réussis, communiquait au lecteur de façon à ce que celui-ci pût entendre « la respiration » des pins et des sapins, sentir l’odeur

кало] – pour qualifier le malheur inexplicable qui s’abat sur leurs protagonistes.

¹⁸ L’expression empruntée à Jovan Deretić, in *Кратка историја српске књижевности* [Abrégé de littérature serbe], Novi Sad, 2001, p. 218.

des éclairs qui s'abattent soudain d'un ciel ressemblant l'instant d'avant à « un gigantesque œil de poisson », être saisi d'un froid glacial par une tempête de neige qui transforme la montagne entière en un titanesque et assourdissant orgue de vents...¹⁹ Ce lien fusionnel que Kočić entretenait avec la nature, le poussait parfois, il est vrai, trop loin, au point de perdre le sens de la mesure : dans ces cas de figure, ces évocations de la nature, d'habitude d'une sincérité patente et d'une inspiration poétique authentique, sonnaient quelque peu forcées, superflues, voir creuses.

Une qualité encore, et non la moindre, de l'œuvre de Kočić mérite d'être soulignée : c'est – faut-il s'étonner ? – la particularité de sa langue littéraire, riche, variée, très expressive, qui le distingue de tous les autres écrivains réalistes serbes²⁰. C'est une langue qui, d'une part, se nourrit du parler populaire qui reflète les multiples facettes de la vie quotidienne et, d'autre part, puise son opulence et sa force dans la riche tradition orale encore florissante dans la région natale de l'écrivain au début du XX^e siècle. Observateur attentif de la vie qui l'entourait, fin connaisseur de l'héritage culturel populaire qu'il a découvert très tôt dans son enfance, Kočić entretenait un rapport passionnel également avec la langue dont il cherchait à saisir l'essence. Ce rapport dans lequel on peut parfois sentir quelque chose qui dépasse le rationnel, qui de nouveau relève de la mystique, se reflète surtout dans le poème en prose *Prière* [Молитва] (1907), une sorte de crédo littéraire :

¹⁹ Les particularités de la fantasque nature de Zmijanje sont décrites avec le plus de force peut-être dans les récits courts aux accents lyriques, ce qui les rapprochent des poèmes en prose : « Dans le brouillard » [У магли], « A travers le brouillard » [Кроз маглу], « A travers la lumière » [Кроз свјетлост] ou, encore, dans l'une des nouvelles les plus percutantes de Kočić – « Dans la tempête de neige » [Кроз мећаву].

²⁰ Selon Jovan Skerlić, sa langue « fraîche, inépuisable des montagnards, qui regorge de force, d'élan, de pittoresque », rappelle celle de Njegoš et de Ljubiša. C'est justement grâce à cette langue, conclut-il, que « Kočić s'élève au-dessus de tous les nouvellistes serbes contemporains. ». *Op. cit.*

Ô mon Dieu, grand et puissant et impénétrable, donne-moi cette langue, donne-moi ces mots larges et lourds que l'ennemi ne saisit pas mais que saisit le peuple... Offre-moi ces mots, Seigneur... aussi forts et puissants que les tonnerres des cieux, aussi fatals et sinistres que les foudres divines, aussi impénétrables aux tyrans que le sphinx au genre humain. Donne-moi ces mots et donne, ô mon Seigneur, ce don qui est Tien.... »²¹

Cette recherche des mots « puissants », exprimée dans *Prière* d'une façon exaltée et métaphorique, cette attention accordée à la langue, à ses finesses et à ses capacités expressives, sont visibles partout chez Kočić : dans ses descriptions de la nature tantôt enchantées, tantôt mélancoliques, dans ses dialogues exemplaires de justesse et de maîtrise, dans la manière dont il brosse les portraits de ses personnages et qui fait songer à la démarche d'un maître-sculpteur insufflant la vie à la matière brute par quelques simples coups de burin... Il n'est pas surprenant que cette forte immersion dans la langue ait inspiré à Ivo Andrić, le maître reconnu de l'art narratif, cette observation fort originale : « Il nous apparaît quelquefois que l'œuvre de Kočić elle-même reposait toute entière dans les profondeurs de cette langue, qu'il l'a excavée comme on met au jour une statue et qu'il l'a amenée en pleine lumière pour l'exposer au regard du monde. »²²

²¹ Cité d'après : Петар Кочић, *Дјела*, *op. cit.*, p. 377. Traduit par Boris Lazić.

²² Ivo Andrić, *op. cit.*, p. 190. Andrić fut très impressionné par la personnalité de Petar Kočić et sa force de caractère. Il appréciait également son talent de conteur mais il s'est montré sévère, nous semble-t-il, à l'égard de son attachement passionnel à son pays natal. Cet attachement fusionnel, selon Ivo Andrić, a empêché Kočić d'élargir et d'approfondir son champ thématique resté « étroit », et même s'il possédait une grande aptitude poétique à voir et à ressentir, à dire et à exprimer », sa focalisation sur Zmijanje a fait de lui, toujours d'après Andrić, « l'homme d'une seule réalité »

Une originale galerie des « originaux »

L'opus narratif de Petar Kočić n'est pas très volumineux : il se compose précisément de quatre recueils de nouvelles écrites pour la plupart lors de ses études à Vienne. La plupart d'entre elles est répartie en trois volumes qui portent le même titre : *De la montagne et au pied de la montagne* [С планине и испод планине], I, 1902 ; II, 1904 ; III, 1905 ; le quatrième et le dernier recueil, sorti en 1910, est intitulé *Les Complaintes de Zmijanje* [Јауци са Змијања]. Il s'agit d'un opus resté à l'évidence fragmentaire, où domine le récit bref, concis. Si sa première nouvelle publiée, « Tuba » [Туба] – qui représente une sorte « d'inventaire de toute son œuvre future »²³ – est assez longue, Kočić a par la suite privilégié, à quelques exceptions près, le récit court. C'est un genre dans lequel il excelle tout en réussissant à injecter dans ses histoires une énergie narrative fortement condensée avec des effets artistiques optimaux. D'ailleurs plusieurs de ses nouvelles sont considérées par la critique comme des exemples mêmes de la concision où son talent de conteur-né a trouvé sa juste mesure, telles que : « Jablan » [Јаблан], « Le tombeau de l'Âme Douce » [Гроб Слатке Душе], « Mrguda » [Мргуда], « La peine secrète de Smajo Subaša » [Тајна невоља Смаје Субаше] ou, encore, « Le bois de Vuk » [Вуков гај].

La place d'honneur revient toutefois à ces trois nouvelles régulièrement incluses dans des anthologies de la prose serbe : « Jablan », « Dans la tempête de neige » [Кроз мећаву] et « Le pope de Mračaj » [Мрачајски прото]. La première, très brève, composée de quelques scènes narratives seulement mais chargée de symbolique, se présente sous la forme d'une parabole : à travers une histoire de corrida, de lutte entre deux taureaux, elle met en exergue l'indomptable esprit de résistance du petit peuple. « Dans la tempête de neige » comporte une charge émotive plus soutenue : tout en

²³ *Ibid.*, p. 187.

revitalisant le thème archétypal de la lutte de l'homme contre les éléments déchaînés, elle évoque – sur fond de tragédie familiale rappelant par ses accents apocalyptiques la légende biblique de Job – le combat à la vie à la mort d'un vieillard et d'un enfant, piégés par une sournoise tempête de neige dans les montagnes de Zmijanje. Quant à la troisième nouvelle, « Le pope de Mračaj », elle est la plus authentique, la plus saisissante aussi peut-être des trois nouvelles. Son authenticité réside d'abord dans la singularité, voire l'étrangeté, de son protagoniste, un étonnant prêtre de village, dont le portrait est peint de main de maître. Maladivement méfiant et replié sur lui-même, volontairement reclus dans sa solitude où il n'y a pas de place pour les humains, ce misanthrope, dont le rejet obstiné du monde frise la folie, est selon Jovan Deretić, l'un des personnages les plus insolents de toute la prose serbe²⁴.

Mais ce solitaire excentrique n'est évidemment pas l'unique « original » dans l'univers littéraire de Petar Kočić. Sa riche galerie de portraits en contient bien d'autres parmi lesquels se distinguent en particulier deux personnages devenus de véritables emblèmes avec une forte charge symbolique : le truculent protagoniste du *Blaireau devant le tribunal*, David Štrbac, et le fantasque Simeun Pejić, « le diacre du monastère de Gomjenica »²⁵. Autour de ce dernier personnage – sorte d'hybride serbe de Don Quichotte et de Tartarin de Tarascon – l'écrivain a composé un cycle de cinq nouvelles, qui possède les traits d'une véritable épopée comique. Le cadre initial de chaque nouvelle est presque toujours le même : à la petite assemblée de paysans réunis un soir automnal autour d'un alambic – une scène qui rappelle l'atmosphère des rites des temps anciens –, et en présence discrète

²⁴ Jovan Deretić, *op. cit.*, p. 219.

²⁵ Citons seulement, à titre d'exemple, quelques-uns de ces originaux, hauts en couleurs : Đuro de « Remèdes de Đuro » [Ђурини записи], Tešica Čerškalo de « Jure Paligrap » [Јуре Пилиграп] ou, encore, Parakalo et Čvrko, personnages des nouvelles éponymes.

du narrateur, témoin oculaire introduit pour assurer la véracité du héros principal, Simeun le diacre raconte ses aventures prodigieuses inventées de toutes pièces. Habité par l'esprit épique, inspiré par les exploits chevaleresques des héros de la poésie populaire serbe, cet habile vantard qui, de plus, croit fermement à ses racontars, se prend pour le dernier justicier et défenseur de « l'honneur et de la gloire » serbes bafoués par les occupants ottomans et austro-hongrois. Son imagination débridée est, bien sûr, l'expression de sa nature lunatique mais aussi « la conséquence » de sa consommation immodérée d'eau de vie, de *rakija*, sa « potion magique » et remède contre tous les maux de ce monde « dégénéré ». Ses auditeurs²⁶ savent naturellement que ses « faits d'armes » ne sont que des exploits oratoires, rhétoriques, mais ils l'écoutent avec délectation car ses histoires fantaisistes, qui suscitent un rire joyeux, ont également des effets cathartiques : elles leur permettent de retrouver la fierté nationale perdue et d'oublier, ne serait-ce qu'un soir, la dure réalité du peuple asservi et humilié par des siècles d'occupation étrangère.

Plus complexe, plus impressionnant aussi, est David Štrbac, le pittoresque héros de la pièce satirique *Le Blaireau devant le tribunal* [Јазвац пред судом, 1904]. Curieuse symbiose de clown, de fou de village et de sage populaire, il impressionne autant par son apparence physique singulière que par ses facultés théâtrales extraordinaires de comédien-né :

Menu, petit, sec comme une branche, léger comme une plume. Il a la jambe gauche plus courte que la droite et cela le

²⁶ Parmi ceux-ci se distinguent en particulier un auditeur, sans conteste l'un des plus originaux personnages de Kočić, qui joue le rôle d'antipode à Simeun le diacre : jamais nommé, décrit par la périphrase « Onaj iza kace » – littéralement, celui qui se cache derrière le chaudron pour la distillation de la *rakija* – il reste invisible, dissimulé dans le noir, tout en lançant ses répliques ironiques servant à contrebalancer les excès d'imagination de Simeun.

fait se dandiner quand il marche. Ses yeux brillent et chatoient comme ceux d'un chat dans la nuit... Il change de voix. Il est capable de se mettre à pleurer comme un enfant, à aboyer comme un chiot ou à pousser des cocoricos... Il fait semblant d'être timide aussi. Mais ne le croyez pas !²⁷

Seul un tel personnage aux multiples facettes pouvait assurer l'authenticité et la véracité de la réalisation théâtrale d'une idée saugrenue, surréaliste, mise en scène dans cette pièce : le procès intenté à un blaireau devant le « Tribunal impérial » que David impose par la ruse, sous prétexte que l'animal a ruiné toute sa récolte ! Seul un tel personnage caméléonesque pouvait également permettre à l'écrivain de mêler avec succès provocation, satire, humour gras, bouffonnerie insolente, et burlesque frisant l'absurde. Tantôt naïf, primitif et même franchement sot, tantôt roublard, madré et farceur sans scrupules mais d'une lucidité étonnante, le personnage de David possédait déjà tous les atouts pour servir de *spiritus movens* à une comédie satirique d'envergure.

En profitant de toutes les possibilités offertes par cet original haut en couleurs – inspiré par ailleurs par un prototype réel, un paysan de Zmijanje du même nom, dont le personnage apparaît dans plusieurs récits de Kočić – l'écrivain a réussi, en usant de moyens littéraires adaptés, à faire tomber tous les masques d'un empire hypocrite, la Monarchie austro-hongroise, qui, sous prétexte d'accomplir une mission civilisatrice, exploitait sans vergogne la population asservie de Bosnie-Herzégovine. En se servant habilement des transformations de David qui sait changer subitement de comportement à travers ses jeux insolites avec, et devant, le personnel du tribunal – un juge et un greffier, l'auteur s'attaque avec force à tous les symboles de l'occupant : à son lourd et absurde système judiciaire, aux représentants arrogants et hautains de « l'administration impériale », au gou-

²⁷ Cité d'après : Петар Кочић, *Дјела, op. cit.*, p. 175-204. Traduit par Radivoj Srebro.

vernement « borgne » et poltron mis en place à Sarajevo... Des éclats de rire malicieux ponctuent en particulier les jeux de mots sarcastiques de David qui tournent en dérision la langue artificielle de ses interlocuteurs, langue contre laquelle, nous l'avons vu, l'écrivain s'est farouchement battu toute sa vie.

Dès sa parution, *Le Blaireau* a trouvé un écho très favorable. Dans cette "satire vengeresse", comme l'a qualifiée Jovan Skerlić, le public a aussitôt reconnu les traits typiques des paysans serbes de la Bosnie sous l'occupation : conscience développée de leur statut social et de leur identité nationale, esprit d'insoumission puisant son énergie dans une vitalité inouïe et dans un instinct ancestral de survie leur permettant de faire face à toutes les circonstances, et, enfin, une force de caractère étoffée par une certaine fierté propre à ceux à qui on a tout pris. Les lecteurs et, plus tard, les spectateurs ont également ressenti que David incarne en réalité une *vox populi* s'exprimant au nom des millions de ses semblables, assujettis et humiliés, ce que l'écrivain – souhaitant sans doute « enfoncer le clou » – n'a pas manqué de souligner de façon explicite à la fin de la pièce. Les plus instruits parmi eux ont pu également se rendre compte que le nom de ce personnage, devenu entre temps proverbial, n'est pas non plus accidentel, qu'il est en réalité chargé d'une symbolique plus universelle car, vu le rapport de force des protagonistes de la pièce, on ne peut effectivement pas à ne pas songer au combat archétypal de David contre Goliath.

Encouragé par l'immense succès du *Blaireau*, son œuvre majeure rééditée déjà sept fois jusqu'en 1911, cette même année Kočić publie une nouvelle œuvre satirique, *Sudanija* [Judiciade], dans laquelle il revient au thème déjà exploité dans sa pièce dramatique. Il s'agit plus exactement d'un long récit, truffé de dialogues et de scènes théâtrales, qui se situe à mi-chemin entre les deux genres : nouvelle et pièce dramatique. L'intrigue est une nouvelle fois tissée autour d'un procès truqué, cette fois mis en scène par les détenus eux-mêmes dans un établissement pénitentiaire

austro-hongrois, dans lequel les prisonniers bosniaques jouent tous les rôles : ils sont à la fois accusés, avocats et juges ! A travers une parodie burlesque mâtinée d'éléments du théâtre de l'absurde, fondée sur un humour mordant, l'écrivain fustige de nouveau les travers d'un système judiciaire qui, à côté de ses formalités administratives absurdes, incarne « la justice-injustice » du plus fort, en l'occurrence de l'occupant austro-hongrois. Même si, dans ses pages les plus réussies, *Sudanija* rappelle l'immense talent de Kočić satiriste, ce récit railleur est toutefois entaché d'une certaine lourdeur due à de nombreuses répétitions, et n'a ni l'unité, ni la fraîcheur ni la force de frappe du *Blaireau*.

L'un des nouvellistes serbes majeurs du début du XX^e siècle

Justiciade fut le chant du cygne de Petar Kočić. Mais, malgré ses faiblesses, elle ne fit apparaître aucun signe annonciateur du déclin des forces créatrices de son auteur, et encore moins de sa santé mentale. Pourtant, peu de temps après, ses proches apercevront les premières manifestations inquiétantes d'un dérèglement psychologique chez l'écrivain présageant le pire avant qu'effectivement une grave maladie mentale ne l'accable: épuisé par un long et acharné combat politique, affaibli psychologiquement par les pressions et les persécutions incessantes de la part des autorités austro-hongroises, présentant des symptômes évidents de démence, Kočić sera transféré, au début de l'année 1914, à l'hôpital psychiatrique de Belgrade. Il y restera presque deux ans, jusqu'à son décès, le 27 août 1916. Deux ans de descente aux enfers : contraint d'affronter en même temps sa maladie, qui ne cessera de s'aggraver, et une détresse nationale collective causée par les tragédies provoquées par la Grande Guerre – le bombardement et l'occupation de Belgrade par les armées austro-hongroises, il cèdera de plus en plus à un désespoir profond qui ne pouvait le mener qu'à la mort – prématurée

mais salvatrice. L'ironie du sort – ou « l'acharnement du destin », dirait l'un de ses héros – Petar Kočić ne verra donc pas, comme d'ailleurs la plupart des activistes de la « Jeune Bosnie », organisateurs de l'attentat de 1914, la libération de sa patrie et la disparition de l'Autriche-Hongrie contre laquelle il aura lutté toute sa vie.

Aujourd'hui, cent ans après sa disparition, avec un recul d'un siècle, nous avons un privilège dont ne pouvaient assurément pas jouir ses contemporains, y compris ses critiques parfois partiels. Celui de pouvoir apercevoir plus clairement toutes les qualités ainsi que, bien sûr, les faiblesses de son œuvre littéraire, et d'établir plus ou moins précisément la place qu'occupe Petar Kočić dans l'histoire de la littérature serbe. Il est clair aujourd'hui que son opus peu volumineux et fragmentaire, à l'évidence resté inachevé, a résisté au temps et aux jugements des lecteurs et des critiques des générations postérieures, du moins lorsqu'il s'agit de ses meilleures nouvelles et poèmes en prose. Il est clair aussi que, malgré cet aspect fragmentaire, l'œuvre de Kočić possède une certaine cohérence sur les plans thématique, stylistique et formel, et cela au point qu'on est tenté d'imaginer dans quelle direction il aurait pu évoluer si son auteur avait eu à sa disposition plus de temps et si ses facultés intellectuelles et mentales ne l'avaient pas trahi prématurément.

Mais, au lieu de se laisser piéger par ce jeu de prévisions, un « art » relevant plutôt du domaine divinatoire, il est plus prudent de rester sur le terrain sûr des certitudes : le manque de temps et, peut-être plus encore, sa vie agitée de tribun populaire ont laissé des *traces* sur ce qu'il a pu réaliser, l'œuvre publiée de son vivant, dont la dernière « pièce », rappelons-le, apparaît en 1911. Nous avons déjà évoqué à plusieurs reprises ces « traces », les fêlures aujourd'hui bien visibles, conséquences manifestes d'une négligence, ou plutôt des contraintes propres à une activité d'écriture faite en urgence et sous la pression permanente de facteurs extérieurs. Mais ces traces – que l'on retrouve parfois même dans l'agencement, la structuration et la stratégie narrative de

certaines de ses récits – sont également les preuves tangibles que Kočić n’a pas, faute de temps, soigné suffisamment son immense talent, un talent inné de conteur, ce qui est inconcevable, par exemple, pour un écrivain du XXI^e siècle.

Quoi qu’il en soit, une chose encore est sûre aujourd’hui. Même avec ses faiblesses, inévitables d’ailleurs compte tenu des conditions dans lesquelles il était contraint de vivre et d’écrire, Petar Kočić se révèle, cent ans après sa disparition, l’un des nouvellistes serbes majeurs du début du XX^e siècle. Comme le constate à juste titre Staniša Tutnjević, il forme avec Borisav Stanković, son aîné d’un an, une paire de « piliers solides et éprouvés à un endroit-clé, crucial, de la littérature serbe moderne »²⁸. Mieux encore, Kočić et Stanković pourraient même être considérés comme les deux « représentants majeurs [de la nouvelle serbe] jusqu’à Ivo Andrić qui a donné chez les Serbes la mesure finale de ce genre littéraire »²⁹. On le voit donc clairement aujourd’hui : si la maladie et une mort précoce n’ont pas permis à Petar Kočić de parachever son œuvre littéraire, elles ne l’ont pas empêché de léguer à la postérité quelques morceaux d’anthologie qui ont traversé le temps ainsi qu’un exemple inégalé de *l’éthique de résistance* fondée sur une honnêteté intellectuelle sans faille et un sens du sacrifice à toute épreuve.

* * *

²⁸ Staniša Tutnjević, « Dva vrha srpske pripovijetke » [Deux sommets de la nouvelle serbe] – Borisav Stanković et Petar Kočić, in *Tačka oslonca* [Point d’appui], Zavod za udžbenike i nastavna sredstva, Srpsko Sarajevo, 2004, p. 31. Traduction d’Alain Cappon. Il est par ailleurs intéressant de remarquer que Jovan Skerlić a qualifié ces deux prosateurs, en leur ajoutant Ivo Ćipiko un peu plus âgé, de « réalistes lyriques ». Bien plus tard Jovan Deretić a repris cette qualification tout en précisant que ce sont les écrivains qui ont, « d’un côté, continué la tradition réaliste et, de l’autre côté, ouvert la voie à la prose moderne serbe ». In *Кратка историја српске књижевности*, op. cit., p. 216.

²⁹ *Ibid.*, p. 13

Post-scriptum : *Nomen est omen* !

N'en doutons pas : le lecteur aura compris la fonction symbolique de la périphrase métaphorique figurant dans le titre – « L'Agneau-serpent de Serpentagneau », même si son sens énigmatique et sa sonorité bizarre, voire cacophonique, ont dû heurter ses oreilles. Il a saisi qu'elle repose évidemment sur un jeu de mots, sans doute quelque peu osé, et vu au cours de la lecture ses significations qui se reflètent et se justifient, du moins nous l'espérons, dans la partie analytique de ce texte. Toutefois, afin d'éclairer davantage ce petit « cryptogramme », dont la conception n'a d'ailleurs pas exigé une débauche d'imagination, voici quelques explications supplémentaires.

Répétons-le, la dénomination « Zmijanje », que nous avons traduite par *Serpentagneau*, pourrait être interprétée comme un mot forgé par la fusion de ces deux termes : *zmija* et *janje* (*zmi[ja]nje*), en français : *serpent* et *agneau*. Ces deux animaux, incarnations de valeurs antipodes, reflètent bien, nous semble-t-il, sur le plan symbolique évidemment, la nature oxymore de son pays natal mais surtout le caractère contradictoire, paradoxal, de Petar Kočić, ce que nous avons tenté de démontrer dans ce texte. Nous l'avons vu, le combat de cet inébranlable défenseur des opprimés – combat contre tout un Empire perdu d'avance – repose essentiellement sur son *sacrifice* pour la « cause juste », le geste généreux, éminemment altruiste, qui rappelle l'image de *l'agneau sacrificiel*, « l'image de l'innocence et de la douleur opprimées, du 'Juste souffrant' » (*Encyclopédia universalis*).

Par l'intermédiaire de cette identification symbolique à l'agneau, celui qui est prêt à assumer son sacrifice acquiert une liberté d'action sans bornes et devient libre de toutes contraintes. Et c'est justement elle, cette liberté qui – tout en se nourrissant d'une puissante force d'abnégation et d'un courage propre à ceux qui n'ont plus rien à perdre – permet à Kočić d'assumer sans crainte également tous les risques inhé-

rents à un jeu potentiellement mortel : *le jeu avec les serpents*, « zmijanje », ce qui est la deuxième acception symbolique de son identité *serpentagieuse*³⁰. Faut-il ajouter ici que, dans le contexte du combat de Kočić, les serpents ne peuvent être qu'une projection symbolique des envahisseurs étrangers de son pays ? Comme tous les jeux, celui-ci possède aussi ses règles permettant au « joueur » d'être à la hauteur du défi : en l'occurrence, d'être aussi *venimeux* que les agresseurs / envahisseurs afin de pouvoir leur faire face, bref, d'être *le serpent soi-même*. La preuve évidente en est justement le comportement du tribun populaire Kočić : tout en sachant que, dans ce « jeu » périlleux, il ne peut s'en sortir qu'en tant que perdant, mais habité par sa mission impossible, celle du *sacri-fié*, et poussé par son tempérament d'écorché vif, il savait lui aussi réagir dans son combat désespéré avec *venimosité*, tel un serpent menacé de mort.

Ce parallèle, même s'il se fait sur le plan strictement symbolique, pourrait être fonctionnel seulement à la condition que l'on prenne en compte ce détail important : dans la mythologie serbe, bien conservée à Zmijanje, on distingue, dans la famille de ce reptile, une sorte très singulière : « zmija čuvarkuća » – « le serpent gardien de la maison ».³¹ Comme tous les combats de Kočić étaient donc orientés contre l'envahisseur de sa patrie (« domovina », racine : « dom » – « la maison »), il est évident qu'il ne peut que se référer au « zmi-ja čuvarkuća ». Et c'est d'autant plus que la croyance populaire accorde au serpent *gardien* également le rôle de défenseur de la maison contre les serpents *agresseurs*, les ennemis de la « maison », incarnant ici les envahisseurs étrangers.

³⁰ Cette conscience de la liberté intérieure qu'il a acquise, et du courage sur lequel elle repose – comparée à celle *absolue* qui est l'un des attributs de Dieu seul – apparaît surtout dans l'exergue de son *Blairéau devant le tribunal* : « Quiconque aime sincèrement et passionnément / la Vérité, la Liberté et la Patrie / est libre et intrépide comme Dieu ! »

³¹ Voir : *Српски митолошки речник* [Le Dictionnaire serbe mythologique], Belgrade, 1970, p. 145.

Mais, pourrait-on rétorquer, et pour cause : même s'il est bienveillant à l'égard de ceux dont il est le gardien, le serpent « čuvarkuća » ne peut pas fondamentalement changer *identité de son espèce* ; restant toujours ce qu'il est – *un serpent*, il pourrait difficilement, par la force de sa nature ainsi que par ses attributs symboliques, « cohabiter » avec *l'agneau*, porteur des valeurs opposées, antagonistes. D'où, justement la contradiction majeure du caractère de Kočić bien visible dans sa représentation symbolique, une contradiction enracinée dans une dualité conflictuelle qui se révélera insoluble. Sans pouvoir réconcilier les deux forces vitales opposées sur lesquelles repose la structure mentale de son identité *serpentagneuse*, sans pouvoir résister durablement à leur conflit intrinsèque, Kočić sera inévitablement contraint à un moment donné de lâcher prise : le serpent finira par asphyxier l'agneau, l'un des deux piliers angulaires de son antinomique structure mentale, provoquant ainsi une cassure irréparable dans son for intérieur, et un déséquilibre total ouvrant le chemin de la *chute*. En d'autres termes, et toujours sur le plan symbolique bien entendu, le triomphe ultime de sa force *venimeuse*, destructrice, ne pouvant plus être contrecarré par aucun antidote, le poussera inéluctablement vers la chute finale – la démence. Et c'est seulement dans la mort, seule capable de « réconcilier » ce qui est irréconciliable, que Kočić trouvera « un salut » symbolique : le salut dans le néant, l'issue tragique pour celui qui s'est sacrifié pour redonner aux autres *le droit d'espérer*.

Enfin, quant à la préposition « de » figurant elle aussi dans la périphrase du titre, elle pourrait également avoir une acception symbolique : vu *la noblesse d'âme* de celui qui a fait le choix du sacrifice tout en étant conscient de sa portée mais aussi de ses conséquences, elle pourrait être comprise comme *particule*, même si elle n'a rien à avoir avec celle, très célèbre – balzacienne.

Comme on le voit, on ne dit pas pour rien : *Nomen est omen* !

M. S.

PETAR KOČIĆ PAR LUI-MÊME

NOTES ET LETTRES

I. – 1895

LES PREMIÈRES DÉMILLIONS DU JEUNE ÉCRIVAIN

[...] Le 4 mai 1895 je fus chassé du lycée de Sarajevo et, escorté par la police, on me reconduisit chez moi en secret. Ce même jour j'arrivai en Serbie à Belgrade. Le cœur serré par un sentiment agréable et quelque peu diffus comme tout Serbe qui, pour la première fois, foule un morceau de terre serbe libérée, j'allai longuement sans but par les rues, exténué et affamé, mais insensible à la fatigue et à la faim.

Je déambulais longtemps dans les rues de Belgrade le ventre vide et une épaisse liasse de poèmes dans ma poche, je rôdais sans cesse autour de la rédaction de certaines revues politiques et littéraires jusqu'à ce qu'un séminariste, un compatriote, remarquant ma détresse littéraire, m'eût dit que le mieux serait de demander à Janko Veselinović³² de jeter un coup d'œil à mes compositions. [...]

Je me rendis à son conseil mais hésitai longuement avant d'aller chez Janko. Je ressentais une certaine gêne mais, surtout, je redoutais de l'entendre d'un mot dissiper

³² Janko Veselinović (1862-1905), écrivain réaliste serbe, auteur de plusieurs recueils de nouvelles et romans dont *Hajduk Stanko* resté très populaire encore de nos jours. (Toutes les notes sont du traducteur.)

mes douces illusions sur mes talents de poète. Je m’y résolus en fin de compte et, un jour, je lui remis ma liasse de poèmes joliment recopiés au propre. [...]

Janko était dans la force de l’âge : le visage gai, chaleureux, avec de lumineux yeux noirs, il était de haute taille, solide, robuste comme un chêne. Sa gloire littéraire atteignait son éclatante apogée. Comblé de toute l’affection et de l’amour de la Serbie d’alors, bercé par ses rêves de gloire, il vivait sa vie avec une pleine intensité, dilapidant son argent et sa précieuse santé. Hélas, hélas !

Quelques jours plus tard, quand je retournai le voir, je le trouvai assis à son bureau. Il écrivait. Sans même donner l’impression d’avoir remarqué que j’étais entré.

— Assieds-toi, dit-il en prenant ma liasse de poèmes à la place même où il l’avait laissée ; j’en ai lu quelques-uns et... pour parler franchement... certains sont de qualité, mais... en vérité... les vers sont plutôt râpeux. Il serait bon, tu sais, de les lisser légèrement, de leur donner un surplus de grâce et de force dans l’expression. Au demeurant, je pense vraiment que tu saurais mieux exprimer en prose ce que tu ressens, ce qui te fait souffrir, ce que tu as sur le cœur.

Frappé en plein cœur, je me glaçai : en un mot, je n’étais pas un poète ! Brisé, assassiné, j’attrapai mes poèmes, rassemblai mes esprits et décampai. La plus belle, la plus douce de mes illusions venait de voler en éclats, de se réduire en poussière !

Prvo vidjenje s Jankom [Première rencontre avec Janko (Veselinović)], article publié à l’occasion du premier anniversaire de la mort de Veselinović dans la revue *Bosanska vila* [La Nymphé bosniaque], XXI / 1906, n° 11-12.

* * *

II. – 1898

UN CRÉDO ÉTHIQUE ET POLITIQUE : UNE LETTRE À SON PÈRE

A GERASIM KOČIĆ³³

Monastère de Gomionica

Belgrade, le 15 avril 1898

Mon cher et aimé père,

Dans quelques semaines, trois années déjà se seront écoulées depuis que j'ai quitté ma malheureuse et déprimée patrie et que je parcours ce monde qui m'est, bien que je sois serbe, étranger. Pendant ce long temps j'ai vécu aussi de lumineux moments de vie qui ont transporté ma jeune âme, mais ceux-ci se perdent dans le dur combat pour ma subsistance, une lutte que j'ai menée surtout les premiers jours, après que j'eus posé le pied sur la terre serbe libre. En dépit de tout cela, j'en suis sorti respectable, éclatant ; plus que tout autre chose, aura contribué à cette victoire morale votre amour de père et votre généreux soutien. Je ne me suis incliné devant personne, pas plus que je n'ai quémandé quoi que ce soit car les Kočić sont incapables de mendier. Il y eut des jours, deux ou trois de suite, où je n'eus rien à manger mais je n'ai toutefois pas baissé la tête pour demander l'aumône. Cela, tous les Kočić l'ont dans le sang, et Dieu ne m'a pas créé différent. Avec une telle nature, j'aurais peut-être trébuché dans ce monde étranger, je me serais effondré si je n'avais pas un père aussi tendre, aussi bon que celui que vous êtes.

Les premières années où j'étudiais au lycée de Sarajevo, surtout en 4^{ème} année, je fus souvent provoqué par certains professeurs qui insultaient sans vergogne ce qui m'était le

³³ Le père de Petar Kočić, Jovan Kočić (1847-1905) était prêtre. Quand sa mère mourut en 1879, il prit la bure au monastère de Gomionica sous le nom de Gerasim.

plus sacré et qui le restera tant que je serai vivant : en premier lieu la libération de ma patrie et l'unification du peuple serbe démembré. Je m'insurgeais énergiquement contre ces attaques, ce qui me valut d'être chassé du lycée. [...]

Pour l'instant, je progresse bien dans mes études et je tâte de la poésie, ce dont mes professeurs d'ici sont très satisfaits.

Votre humble et implorant fils Petar Kočić,
élève du Premier Lycée de Belgrade

* * *

III. – 1901

UN AVERTISSEMENT PRÉMONITOIRE : UNE LETTRE À SA FUTURE ÉPOUSE

A MILKA VUKMANOVIĆ

Banja Luka

Zagreb, le 25 avril 1901

Ma chère Milka,

[...] Aujourd'hui je peine et je souffre à l'école pour t'assurer ainsi qu'à moi une bonne situation dans la société. Mais il faut que tu saches ceci : peut-être vais-je passer dans les geôles et prisons le plus clair de ma vie car nous tous, les étudiants, allons engager la lutte contre les Boches qui tourmentent notre peuple, le privent de sa liberté et ruinent son bonheur. Si tu es préparée à tout cela, alors tu peux me prendre pour époux ; sinon, il vaut mieux que tu me quittes, et, de moi, advienne que pourra. [...]

Ton Petar
qui te serre dans ses bras et t'embrasse ardemment.

IV. – 1903
LETTRES DE VIENNE

AFFAMÉ MAIS VOUÉ À LA CAUSE LITTÉRAIRE ET NATIONALE

A BOGDAN POPOVIĆ³⁴

Belgrade

Vienne, le 25 janvier 1903

[...] Affamé, sans vêtements, pieds nus, les orteils qui sortent de mes chaussures, je vais par les rues de Vienne et je me remémore mon enfance, mes montagnes, mes chers montagnards, et si je rencontre où sais-je ? un bon camarade, je lui suture un kreutzer, je vais dans un café pas cher et j'écris *De la montagne et au pied de la montagne* [С планине и испод планине]. Il m'arrive de passer trois jours sans rien manger de chaud. Mais je suis satisfait car je suis indépendant et je n'honore personne hormis celui qui pense et travaille avec honnêteté.

Petar Kočić

* * *

A GRGUR JAKŠIĆ³⁵

Paris

Vienne, le 19 avril 1903

Monsieur,

Il y a quelques jours, par votre intermédiaire, j'ai fait

³⁴ Bogdan Popović (1863-1944), célèbre esthète et critique serbe. Il fut d'abord professeur à la Grande école, puis à l'Université de Belgrade.

³⁵ Historien et publiciste serbe (1871-1955) boursier d'Etat, il fit ses études à Paris et devint docteur en philosophie. On lui confia la tâche de diffuser à Paris les informations sur les Serbes.

parvenir à M. Albert Malet³⁶ la brochure « Macedonian » dans la revue *Das für kirche Problem*. Il serait nécessaire de traduire cette brochure en français, surtout maintenant que l'on ne parle quasiment plus des Serbes dans la presse européenne. Cette brochure jouit d'une grande notoriété, et il serait bon qu'au moins par sa traduction, elle rende de grands services à la chose serbe. Nous avons *grand besoin* de la sympathie du peuple français.

Pour ce qui est des brochures et livres consacrés aux Serbes et publiés à l'étranger, vous savez vous-même combien nous sommes *très, très* livrés à nous-mêmes. [...]

Je vous prie de recevoir mes respectueuses et sincères salutations serbes.

Petar Kočić
étudiant en philosophie à l'Université de Vienne

*

UNE SURPRENANTE DÉCLARATION D'AMOUR :
« JE SUIS UN HOMME ÉTRANGE. »

A MILKA VUKMANOVIĆ

Jošavka (Banja Luka)

Vienne, le 1^{er} novembre 1903

Ma chère Milka,

[...] Ah, si tu pouvais savoir quel plaisir m'a fait ta douce lettre ! J'en ai pleuré de joie ! comme un petit enfant...

³⁶ Albert Malet (1864-1915), historien, auteur de manuels scolaires français ; de 1892 à 1894 il séjourne à Belgrade en tant que professeur d'histoire diplomatique auprès du roi serbe, alors mineur, Alexandar Obrenović (1876-1903) ; à la même époque il rédige un journal dont une copie sera retrouvée bien plus tard dans les archives de Grgur Jakšić et publiée à Belgrade en 1999 (Editions « Clio ») sous le titre *Journal de Serbie 1892 à 1894*.

Seul a subsisté le tendre amour pour ta beauté, pour la beauté de ma turbulente, passionnée, exubérante, entêtée, mais belle, charmante, gracile, séduisante, Mrguda ! Milka, tu es ma Mrguda ! Tous les magazines et journaux littéraires louent *Mrguda*, ma nouvelle. Un journal affirme même: « Notre jeune auteur a si joliment créé, si fidèlement dépeint Mrguda que tout paraît relever du vécu. »

Ah, Milka-Mrguda, je ne saurais te décrire à quel point je t'aime ! [...]

Tu me demandes ce que je ferais si le hasard voulait que tu en épouses un autre. Je t'enlèverais et si tu refusais de me suivre, je te tuerais sur place puis je mettrais fin à mes jours. Je suis un homme étrange. Je serais capable de tout cela. [...]

* * *

À PROPOS DE « MRGUDA »

A MARKO CAR³⁷

Zadar

Vienne, le 9 février 1903

Très respecté monsieur,

Je vous prie de m'excuser de ne pas vous avoir plus tôt remercié de la recension rigoureuse, sympathique que vous avez faite de mon petit livre *De la montagne et au pied de la montagne* dans *Srpski glas* [La Voix serbe]. (...)

Je craignais pour ces textes qui sont, en ce qui me concerne, mes premiers. J'appréhendais car je m'étais disputé avec les rédacteurs de tous les magazines littéraires serbes. Les conséquences se font déjà sentir. Dans *Kolo* [La Ronde]

³⁷ Marko Car (1859-1953), critique littéraire et auteur de récits de voyage, il fut l'un des premiers critiques de Petar Kočić.

de M. Živaljević a paru une critique de tonalité très jésuitique signée Élie, le pseudonyme de M. Živaljević. Comme vous le verrez, il s'est naturellement jeté à bras raccourcis sur ma Mrguda. Il en a appelé (dans la discussion) à Pierre Loti que je vous dirai en toute sincérité ne pas avoir encore lu. À l'estimé critique et essayiste que vous êtes, à l'homme qui connaît les plus grandes littératures étrangères, ainsi que la tendre et la noble âme serbe, je confesserai que j'ai tenté de peindre chez Mrguda un amour paysan authentique. Dans l'idée que je m'en fais modestement, l'amour paysan décrit dans les histoires de nos nouvellistes serbes est totalement, entièrement *falsch*. De ce fait je me suis attelé à donner à cet amour l'expression la plus directe, la forme la plus belle, la plus lisse possible même si, vu de manière superficielle, cet amour est répugnant, voire « bestial » comme l'écrit M. Élie. Non, absolument pas ! Il y a de la noblesse dans cette sauvagerie, dans cette bestialité, une noblesse merveilleuse, inaccessible, que seuls peuvent percevoir ceux qui ont les nerfs sains, et M. Élie me paraît être poitrinaire. Si je suis parvenu à mes fins, ne fût-ce qu'un peu, c'est à vous, très respecté monsieur, qu'il revient de le dire... Vous me qualifiez de maître en matière de littérature, lui ne me reconnaît aucun talent.

Avec toute ma gratitude,
Petar Kočić, étudiant en philosophie

* * *

V. 1907-1908

LETTRES DES « MAISONS NOIRES »³⁸

Condamné en tant qu'adversaire politique de l'Autriche-Hongrie d'abord à huit, puis à quinze mois de réclusion,

³⁸ Surnom des geôles austro-hongroises.

Petar Kočić fut incarcéré le 6 décembre 1907. Il passa ses premiers mois de détention dans la malfamée Maison noire de Banja Luka. Au début du mois d'avril 1908, il fut transféré à la prison de Donja Tuzla. Après y avoir purgé une année entière, il fut gracié par l'amnistie impériale du 6 décembre 1908.

« APRÈS NOUS DEMEURERA LE LUMINEUX SOUVENIR
DE NOTRE SACRIFICE POUR NOTRE PEUPLE »

A MILKA KOČIĆ

Banja Luka

minuit, le 11 novembre 1907
selon le nouveau calendrier

Ma chère et tendre Milka,

[...] Peut-être me tiens-tu pour responsable de tout ce qui m'est arrivé. Tout ne m'est pas imputable car tout cela devait survenir. Je sais, tu souffres beaucoup et, intérieurement, tu me maudis, mais tu n'en as pas le droit. Notre peuple est tellement accablé, écrasé par la pauvreté et la détresse qu'il fallait quelqu'un pour s'insurger et hurler contre les actes de violence et d'injustice dont il est en permanence victime. Ce quelqu'un, en l'occurrence, était ton Kočo. Accorde-lui ton pardon et oublie tes souffrances car le peuple te bénira. Quelle qu'ait été notre vie nous mourrons, et après nous demeurera le lumineux souvenir de notre sacrifice pour notre peuple.

Je sais par avance qu'à la lecture de ces mots tu esquisseras un sourire amer et que tu murmureras : « Le voilà bien, mon fou de Kočo ». [...]

Ton Kočo
qui te serre fort dans ses bras et t'embrasse ardemment.

« UN HOMME QUI SOUFFRE POUR SON PEUPLE
ET LE BONHEUR DE CELUI-CI »

A MILKA KOČIĆ

Banja Luka

La Maison noire,
samedi 7 décembre 1907
selon le n[ouveau] c[alendrier]

Ma chère et adorée Milka,

Que t'écrire pour te reconforter dans ce malheur pénible, immense ?! Ma douleur est grande, mon chagrin incommensurable. Ma chère Milka, les mots me manquent... Cette misère et ce chagrin ne me feraient pas aussi mal si je ne pensais pas au malheur qui t'a frappée avec mon noir destin. [...]

Ma chère et adorée Milka, tu ne dois éprouver aucun regret, aucune tristesse... Va où bon te semble et vis librement, mais souviens-toi toujours que tu es l'épouse de Petar Kočić, d'un homme qui souffre pour son peuple et le bonheur de celui-ci, un homme qui trouve en toi et dans ton amour tout le bonheur et la félicité de ce monde !

* * *

LA « CUSTODIA HONESTA » DU GOUVERNEMENT BOSNIAQUE

A MILKA KOČIĆ

Banja Luka

Donja Tuzla, le 2 avril 1908 selon le n. c.

Ma chère Milka,

[...] Le 28 mars à douze heures nous sommes arrivés à Donja Tuzla... Ce même jour, j'ai été introduit en grande

pompe dans les magnifiques espaces de la « custodia honesta » qui se composaient d'une pièce avec une seule fenêtre. Les murs sont sales, crasseux, creusés de trous... tout est vieux, usé, raccommodé, amené de Dieu sait d'où ! Voilà donc, au cas où tu ne le savais pas, la « custodia honesta » du gouvernement bosniaque.

Quand je t'aurai dit encore que je suis constamment tenu sous clé sauf une heure avant et une heure après midi, alors tu pourras te faire une idée de ma situation. Je ne rencontre personne, voir quelqu'un, lui parler m'est interdit. Lors de la promenade, j'ai toujours un porte-clefs devant les yeux ou dans mon dos. Et cela me tape tellement sur les nerfs que j'en deviens fou. À deux reprises, j'ai fait savoir à M. le président mon désir de retourner à la Maison noire et de revêtir une tenue de forçat car ma détention me serait bien plus supportable qu'ici. [...]

* * *

« À LA GRÂCE DE DIEU ET DU BOCHE »

A STEVO VUKMANOVIĆ³⁹

Banja Luka

Donja Tuzla, le 27 mai 1908

Mon cher Stevo,

[...] Personnellement, la liberté ne me réjouit guère car, hors de la prison, j'ai très peu d'amis. Un homme que je pensais être mon ami m'a dit : « Je suis impatient de te voir en prison. » Ces mots ne quittent jamais mon esprit, et j'en veux à cet homme car, malgré cette parole, il se dit toujours être un grand ami à moi.

³⁹ Le père de Milka Vukmanović, l'épouse de Petar Kočić.

Je peux te dire que je suis en bonne santé ; pour le reste, à la grâce de Dieu et du Boche.

Salutations à toute la maisonnée.

Votre Petar

(Lettre censurée. Donja Tuzla, le 28 mai 1908. Signature)

* * *

GRÈVE DE LA FAIM

A MILKA KOČIĆ

Banja Luka

D. Tuzla, le 22 juin 1908 selon le n. c.

Ma chère Milka,

[...] Suite à mon maintien permanent et illégal en isolement, aux outrages grossiers que me fait subir le rustre de garde-chiourme d'ici, à l'interdiction qui m'est faite de parler à qui que ce soit, j'ai informé ce jour M. le président que j'allais entamer une grève de la faim (Hungerstreik). [...] La souffrance morale sans bornes que m'occasionnent le silence et la solitude m'a conduit à cet acte désespéré. À me taire en permanence, j'ai tout simplement perdu l'ouïe et la parole.

Si on me m'autorise pas à parler à qui que ce soit, et si je dois rester maintenu sous clé, je vais me laisser mourir de faim car je veux trouver la mort en ayant conservé toute ma conscience plutôt que de sombrer dans la folie.

Aujourd'hui je suis dans une curieuse disposition d'esprit et je ne peux plus t'écrire...

Je te salue et t'embrasse chaleureusement.

Ton Petar

* * *

« LA LIBERTÉ EST LA SAINTE, LA NOBLE MÈRE DE LA JUSTICE »

A MILKA KOČIĆ

Banja Luka

[lettre écrite de Tuzla, 1908]

Ma chère Milka,

Tu me demandes si je pourrais déplorer l'injustice où qu'elle soit. Retiens bien ceci : de même qu'on ne saurait trouver de lumière dans l'obscurité la plus noire, chercher la Justice dans un pays privé de Liberté est une tâche vaine. La liberté est la sainte, la noble mère de la Justice. Sans la Liberté, sa mère, La Justice se transforme en vulgaire catin, en cantonnier qui, sur les larges chemins impériaux, empoisonne et contamine les innocents en les privant perfidement de leur jeunesse, de leur fraîcheur et de leur santé !...

* * *

VI. – 1911

LE COMBAT POUR « LA PURETÉ ET LA BEAUTÉ »

DE LA LANGUE SERBE

Voici ce que Vuk Karadžić, le créateur de la nouvelle littérature serbe, a écrit quelque part : « Le serbe le plus pur et le plus correct est parlé en Bosnie-Herzégovine. » Après 33 ans de domination autrichienne notre langue a gravement souffert, à tel point que l'on pourrait dire en toute quiétude qu'aujourd'hui en Bosnie-Herzégovine, la mère patrie de notre langue littéraire, c'est parmi notre intelligentsia que se parle et s'écrit le serbe le moins pur et le plus incorrect. [...]

La colère et la tristesse nous prennent alternativement à voir mettre à mal et sans pitié la précieuse conquête spiri-

tuelle du peuple, la pureté et la beauté de la langue populaire. La colère nous assaille aussi à sentir dans cette dénaturation, dans ce massacre de notre magnifique et libre langue, notre totale colonisation, notre soumission, notre asservissement ; une profonde tristesse nous habite parce que nous sommes faibles et impuissants à protéger de la profanation et de l'avilissement notre grande et forte langue qui, par son ample et magnifique littérature traditionnelle, par sa pureté de cristal et la fraîcheur montagnarde de son souffle nous enhardit et nous encourage à ne pas nous effondrer sur le chemin de la vie, sur un chemin séculaire pavé de trébuchements et de souffrances, de chutes et de relèvements.

Extrait de *Za srpski jezik* [Pour la langue serbe], article publié dans le journal *Otadžbina* [La Patrie], 1/1911, n° 37.

Traduit du serbe par Alain Cappon

2.

**DANS LE MIROIR DE LA CRITIQUE
CHOIX DE TEXTES**

Textes traduits du serbe par Alain Cappon

DANS LE MIROIR DE LA CRITIQUE

CHOIX DE TEXTES

**« L'un des écrivains serbes contemporains
les plus originaux »**

[...] Dès ses premières nouvelles Kočić a impressionné par l'originalité, la fraîcheur, et la force de son talent. Il s'y est révélé en poète de la jeunesse et de la santé, de l'énergie vitale, et de la force nationale. Ses tableaux de la vie paysanne en Krajina bosniaque, que personne encore dans la littérature n'avait dépeints jusque-là, ses descriptions des montagnes bleues et des antiques forêts sont fraîches, vigoureuses, immédiates, parfois impressionnistes. Partout se perçoit le souffle de la nature en floraison, le pouls d'une vie puissante, tout est gonflé de sang et de santé. Ce qu'il dit sur la nature qu'il décrivait peut s'appliquer à ses premières nouvelles : « Tout lève, s'éveille, tout fume comme du sang bouillonnant, respire la force, la fraîcheur... ». C'est ainsi qu'il apparaît quand il décrit ses chères montagnes de la Krajina ou l'amour des jeunes gens au « sang impétueux ».

Sauf que cette « joie de vivre » de la première jeunesse s'éteint. Kočić n'est pas un égoïste qui vit pour lui-même et dans son rêve de beauté, il ne voit pas dans la nature de simples jeux de lumières et de couleurs mais, aussi, l'homme qui y vit. Pour lui, la nature s'apparente de plus en plus à un cadre, l'image principale étant l'homme, le paysan bosniaque à qui il voue une tendresse fraternelle. Kočić est un homme de forte énergie nationale, le robuste drageon d'une race serbe qui a beaucoup souffert et qui s'est beaucoup battue. Son

nationalisme de combat a une large assise sociale, il est audacieux, rebelle d'esprit, et son amour pour le paysan ne tient pas du sentimentalisme ni de la compassion qu'éprouvaient les anciens, mais de l'esprit large, révolté des modernes. « Ô mon Dieu, écrit-il, grand et puissant et impénétrable, donne-moi cette langue, donne-moi ces mots larges et lourds que l'ennemi ne saisit pas mais que saisit le peuple ! »⁴⁰.

Dans quasiment chacune de ses nouvelles, il laisse parler son amour pour le paysan pauvre, dépouillé, opprimé, et sa haine de la violence et de l'injustice. Cette protestation amère s'exprime avec force dans « Sudanija » [Justiciade], une satire pleine d'esprit qui parodie la justice légale et la magistrature, et, surtout, dans le célèbre *Blaireau devant le tribunal*, une œuvre qui, après 1908⁴¹ principalement, eut un énorme succès dans toutes les couches du lectorat serbe et connut onze rééditions jusqu'en 1913, en cyrillique et en latin. Les malheurs, agraires et autres, du paysan bosniaque, homme rusé, madré, mais inflexible et rebelle – tout cela s'exprime avec force dans cette superbe satire. Le type de paysan est brossé avec une grande exactitude et force, les dialogues sont exceptionnels de naturel, les personnages secondaires croqués avec beaucoup de relief, les situations amenées très justement, le tout recelant une telle satire amère et vengeresse que *Le Blaireau devant le tribunal* compte parmi les meilleurs satires politiques et sociales de la littérature.

Petar Kočić est l'un des écrivains serbes contemporains les plus originaux. C'est un artiste qui a peint la montagne avec plus de fraîcheur et de couleurs que quiconque avant lui ; c'est un esprit combattif, un critique mordant tel que la littérature serbe n'en connaît plus aujourd'hui. Il se distingue des autres auteurs serbes par la pureté, la fluidité, et le natu-

⁴⁰ Traduction de Boris Lazić. (Toutes les notes sont du traducteur.)

⁴¹ Après la guerre russo-turque de 1878 et le Congrès de Berlin qui y met fin, la Serbie devient un royaume entièrement indépendant de l'Empire ottoman, alors que l'Autriche-Hongrie occupe la Bosnie-Herzégovine... qu'elle annexera sans autre forme de procès en 1908.

rel de sa langue. Il écrit aujourd'hui avec la langue de Njegoš et de Ljubiša, celle fraîche, inépuisable des montagnards, qui regorge de force, d'élan, de pittoresque ; de ce point de vue, Kočić s'élève au-dessus de tous les nouvellistes serbes contemporains.

Extrait du livre de **Jovan Skerlić**, *Istorija nove srpske književnosti* [Histoire de la nouvelle littérature serbe], Belgrade, 1914.)

*

Esthétique de la révolte et de la protestation

L'œuvre littéraire de Kočić est le plus souvent rattachée aux positions qui furent les siennes dans la vie sociale et politique : ses thèmes sont fortement imprégnés de sa vision de l'état et de la situation de la paysannerie bosniaque et de la sympathie véritable qu'il ressentait pour ses difficultés et souffrances. Et dans sa production littéraire il exprime de la façon la plus accomplie et avec le plus de vigueur les sentiments, désirs, espoirs, désillusions, insatisfactions et révoltes du paysan bosniaque. Il formule sur le mode artistique ses sentiments nationaux, patriotiques, ses idées et convictions politiques et sociales qui, dans ses œuvres, prennent la forme, parfois, d'une nostalgie de la liberté, très souvent de protestation, de révolte et de satire cinglante contre les ennemis de la société et du peuple. [...]

En dépit de la brièveté de sa période de création littéraire, Kočić a révélé un don pour raconter des histoires de belle et intéressante façon, pour observer avec précision et, très souvent, un grand sens de l'humour, pour pénétrer l'âme humaine quand celle-ci se délitait tragiquement, pour organiser une thématique réelle dans laquelle se reflétait toute une époque. Mais son tempérament exubérant et frondeur, sa nature enflammée, impétueuse, qui donnait sa pleine mesure dans l'action nationale, politique et sociale, l'emportait et

l'entraînait sur le terrain de l'âpre combat politique. Et quoiqu'il ait fait montre d'une belle maturité de conteur, on ne peut toutefois pas affirmer avec certitude quel aurait été son développement ultérieur s'il s'était ensuite consacré avec plus d'intensité à la création littéraire...

Extrait du livre de **Dimitrije Vučenov**, *Glavne faze u razvitku srpskog realizma* [Les principales phases dans le développement du réalisme serbe], Belgrade, 1963.)

*

« Le sens des conflits dramatiques, de l'humour, et de la clarté de la parole »

On a souvent dit que chez Kočić le combattant rejetait le poète dans l'ombre. Il ne faut pas opposer le poète et le combattant, l'un n'aurait pas existé sans l'autre. Kočić s'est mis à l'écriture pour assouvir son besoin de se battre, et il a transvasé avec passion dans ses personnages toutes ses qualités d'homme et de combattant. Elles sont nombreuses : l'humour, la roublardise, et la complexité de David Štrbac ; la gouaillerie, la vantardise, et le tragique de Simeun le diacre ; le côté austère, sombre du pope de Mračaj ; l'endurance stoïque de Relja Knežević ; la nature poétique et égarée de Mijo dit « Slatka Duša », la Douce Âme ; l'esprit limité et primitif de Jure Piligrap, la féminité et le tragique de Mrguda. [...]

Dans ses nouvelles Kočić a su créer des personnages forts, en relief, pittoresques, et, de même, créer aussi une atmosphère qui se tient, avec un sens développé pour les scènes de masse. Dans toutes ses nouvelles, c'est dans les scènes de masse que sa veine humoristique s'exprime totalement mais c'est dans « Sudanija » nouvelle dont il a commencé la publication en 1910 dans son journal *Razvitak* [Le Développement] alors qu'il était encore à Banja Luka, qu'elle donne sa pleine mesure. Dès son premier texte, « Tuba », Kočić avait

montré ce sens de la création d'une atmosphère, toutes les nouvelles qui suivront révéleront les autres aptitudes de l'écrivain.

Bien qu'elle traîne indéniablement en longueur, *Sudanija* expose le sens ancien de Kočić des conflits dramatiques, de l'humour, et de la pureté du parler populaire originel. Il fallait avoir de la fantaisie pour exposer dans une nouvelle tout ce qu'un tribunal autrichien et sa justice pouvait avoir de risible ; et, ce, dans une cellule de prison où les captifs redoublant d'esprit, et avec l'acuité nécessaire, jouent les juges, les jurés, les condamnés, les procureurs, et les avocats de la défense. La cellule de prison se transforme en un tourbillon de scènes tragicomiques où sont raillés un tribunal autrichien, la justice, l'éthique, la mission historique de l'empire, la langue – tout ce que cet empire a amené avec lui en Bosnie après le Congrès de Berlin... Kočić s'acheminait dans cette nouvelle vers la composition d'une œuvre nettement plus artistique. Sauf que la force créatrice lui faisait désormais défaut...

Extrait de la préface de **Vitomir R. Vuletić** pour le livre de Petar Kočić *Jazavac pred sudom* [Le Blaireau devant le tribunal], Belgrade, 1973.

*

Dévouement à « un noble idéal de vie »

Bien que nombre de ses spécificités stylistiques marquent sa proximité avec la tradition de la nouvelle réaliste serbe et les sources éthiques de ses inspirateurs, Petar Kočić a souligné dans sa vie et dans son existence littéraire deux motifs qui correspondent davantage à la poétique moderniste : le thème de la lutte, et le thème de la liberté. La personnalité de Kočić en aura été imprégnée jusqu'au bout. [...]

Tenu pour l'un des auteurs les plus tendancieux de la nouvelle littérature serbe, mieux que tout autre écrivain de son temps et de son sol il interprète et exprime une époque qui exigeait de la poignée d'intellectuels de Bosnie-Herzégovine qu'ils se sacrifient, œuvrent pour le bien-être du peuple et le placent au-dessus de leur bien propre mais aussi de leurs aspirations créatrices les plus intimes. [...]

Par son exemple de bravoure, de détermination, d'honnêteté, par son éthique de patriote, d'homme politique et de combattant, Petar Kočić aura été le maître et le formateur de la génération révolutionnaire Jeune Bosnie. En prêchant l'éthique de la lutte pour la liberté nationale et la justice sociale, il a consacré sa parole à ce noble idéal de vie. Il a laissé une œuvre de conteur inégale, fragmentaire, inachevée, et le lumineux visage d'un écrivain disposé à accomplir de hauts faits moraux, prêt au sacrifice et au renoncement personnel au nom du bien de tous et de la chose commune. Il écrivait avec l'aisance du conteur racé à l'imagination vive, toute en images claires, mais qui n'a pas, loin s'en faut, consacré au développement de son talent de nouvelliste tout le soin et le travail investis dans l'action publique et la publication des journaux *Otadžbina* [La Patrie] (1907-1908, 1911) et *Razvitak* [Le Développement] (1910). [...]

On trouve chez lui, et à juste raison, une multitude d'éléments qui font de lui un écrivain de l'école littéraire moderne, un homme de la nouvelle époque culturelle. En tant qu'artiste et créateur d'un monde bâti sur une expérience historique réelle, il sentait l'importance, le poids de la parole et s'est donc efforcé d'utiliser au mieux toute la puissance du signe artistique et l'impression que laissait ce qui était par-là même dénoté. Il avait perçu l'action esthétique des symboles artistiques et, guidé par le pur instinct de qui sent la langue de son temps, effleurait les principaux traits de la poétique symboliste. Nombre de ses personnages sont clairement des symboles et des icônes, nombre de ses thèmes et sujets sont expressément symboliques. Derrière la façade existe un espace spirituel caché, un monde autre, différent, une autre

réalité : la réalité de l'âme humaine et de sa force tragique, amplifiée, sur le point d'entrer en effervescence et qui, une fois en ébullition, soit créait du neuf, soit se dissipait dans le néant. Ce choix est dans une large mesure celui d'un écrivain rebelle de l'école moderniste, la position de l'avant-garde qui s'éveille et cherche dans la verticale un exutoire pour l'énergie libérée de son mécontentement. C'est pourquoi, dans la littérature serbe, Kočić apparaît comme le précurseur de la littérature engagée et du réalisme révolté – d'un style annonciateur de l'avant-garde et le produit explicite de l'époque moderniste en littérature.

Extrait du livre de **Predrag Palavestra**, *Istorija moderne srpske književnosti* [Histoire de la littérature serbe moderne], Belgrade, 1986, p. 360-363.

*

« Éthique et esthétique de la douleur »

La question s'impose : dans quelle mesure l'engagement politique de Kočić s'est-il ingéré dans son œuvre créatrice ? Lui-même avait conscience des conséquences néfastes qu'une telle ingérence pourrait avoir sur la littérature, ce qui se reflète dans sa recension du tome II de l'anthologie « les poésies serbe et croate » *Naša Pjesma* [Notre poésie] (1905) de Josip Milaković. Insatisfait du salmigondis politico-national de l'auteur de cette anthologie, Kočić dit explicitement : « Toutes les fois où s'introduisent de répugnantes spéculations et de l'écœurante politique dans une entreprise strictement littéraire, le côté littéraire de l'entreprise toujours en pâtit ». Il me semble que les adulateurs de Kočić l'écrivain étaient à ce point obnubilés par Kočić le tribun qu'ils ont vu la politique y compris là où elle n'était pas. La critique avait déjà, par exemple, fait observer les éléments expressionnistes dans l'œuvre de Kočić mais omis de voir qu'il s'agissait là d'une forme spécifique d'expressionnisme à laquelle cor-

responderait mieux, selon moi, le qualificatif de chrétien. [...]

L'œuvre de Kočić est en réalité le fruit de l'éthique et de l'esthétique chrétiennes qu'Isidora Sekulić nomme, et non sans fondement, l'éthique et l'esthétique de la douleur car elles sous-entendent un sacrifice accepté en toute conscience. À ceci près qu'Isidora Sekulić n'a pas vu que les mots lourds et courroucés de David Štrbac ne cachent pas le coup qu'assène « Kočić l'homme politique », mais le messianisme chrétien qui repose sur l'amour de la Vérité, de la Justice, et de la Liberté ; et comme Kočić s'appuie par ailleurs sur l'enseignement de saint Sava, la Patrie occupe à côté des valeurs précitées une place bien visible également. Qu'il ait dans l'exergue au *Blaireau devant le tribunal* comparé à Dieu les champions de la Vérité, de la Liberté, et de la Patrie n'est pas le fruit du hasard. Fils d'ecclésiastique, venu du peuple avec qui il partageait le bien comme le mal, Kočić avait conscience du rôle de l'Église dans la préservation de l'identité nationale, et c'est dans le culte de saint Sava qu'il a puisé son patriotisme, son sentiment appuyé de la justice sociale.

Quand un parallèle scientifiquement fondé sera fait entre Kočić le tribun et Kočić l'écrivain, il apparaîtra clairement que son œuvre, même quand elle paraît engagée, est exempte d'« écœurante politique » et basée sur les valeurs chrétiennes du culte de saint Sava.

Extrait du texte de **Predrag Lazarević**, « Kočićev hrišćanski ekspresionizam » [L'expressionnisme chrétien de Kočić], *Svetigora*, Cetinje, n° 54-55, 1997.

*

[Un lien mystique avec la nature]

[...] Un lien profond, quasi mystique, avec la nature de son pays imprègne l'œuvre de Petar Kočić. Dans plusieurs de ses nouvelles, il s'attache au combat de l'homme contre les

éléments. Il faut ressortir en particulier celles dont le titre comporte une préposition de lieu : « U magli » [Dans le brouillard], « Kroz maglu » [À travers le brouillard], « Kroz svetlost » [À travers la lumière], « Kroz mećavu » [Dans la tempête de neige]. Cette dernière nouvelle figure parmi les meilleures de Kočić. La lutte de l'homme contre les intempéries dans la cruelle montagne n'est que l'acte final, le point culminant, dramatique, de l'histoire de la ruine de la maison de Relja Knežević, jadis nombreuse et fortunée, dont seuls subsistent un vieillard et un enfant qui, eux aussi, périront dans une tourmente de neige au retour de la ville où ils ont tenté mais en vain de vendre leur dernière vache. Dans « Grob Slatke Duše » [La tombe de la Douce Âme], le même thème, la mort dans une tourmente de neige, se rattache à l'histoire d'un paysan qui, à l'image du valet Jernej de Ivan Cankar, cherche inutilement sa justice. Outre sa destinée, la nature telle qu'elle est en montagne détermine le tempérament et le caractère de l'homme chez Kočić. Ses femmes, les héroïnes d'« À travers le brouillard », « À travers la lumière », et « Mrguda » sont de robustes montagnardes, qui respirent la santé, au « sang délicat », mais qui se brisent du fait de leur passion inassouvie. Et les autres personnages incarnent la nature du pays, ses forces et ses paysages sauvages. À ceux déjà mentionnés, il faut en ajouter un autre, ce pope misanthrope, le héros du « Pope de Mračaj », l'un des personnages les plus singuliers de toute la prose serbe. [...]

Extrait du livre de **Jovan Deretić**, *Kratka istorija srpske književnosti* [Abrégé de littérature serbe], Novi Sad, 2001, p. 218-219.

*

Petar Kočić et la « Jeune Bosnie »

Petar Kočić était un héros bosniaque, par son œuvre littéraire mais aussi par la vie qu'il mena. Ses histoires furent

appréciées par la nouvelle génération de révolutionnaires qui vit le jour en Bosnie peu avant 1914. Vladimir Gaćinović, qui fréquenta Lénine et Trotski à Genève, déclara un jour avoir été « kočićevien » au lycée, ce qui impliquait qu'en plus d'aimer ses œuvres, il était prêt à suivre Kočić sur son douloureux chemin. Le cercle qui, à l'époque, unissait littérature et politique se trouva bouclé lors des funérailles de Jovan Skerlić en 1914 à Belgrade quand Gavriilo Princip porta la gerbe funéraire en tant que représentant de la Jeune Bosnie, ce, quelques semaines seulement avant son départ pour Sarajevo pour y perpétrer l'attentat contre François-Ferdinand. Gavriilo Princip, Danilo Ilić, et les autres, qui admiraient le sacrifice de Kočić, avaient compris à travers son exemple l'impossibilité de libérer la Bosnie par le truchement de la loi et des tribunaux.

Petar Kočić fut une source d'inspiration pour les conspirateurs de Sarajevo, mais aussi pour toute une génération d'intellectuels bosniaques de l'avant-Première Guerre mondiale parmi lesquels le futur prix Nobel de littérature, Ivo Andrić.

(Traduit de l'anglais)

Extrait du texte de **Thomas J. Butler** « Between East and West : Three Bosnian Writers-Rebels : Kočić, Andrić, Selimović » [Entre l'Est et l'Ouest : trois écrivains rebelles de Bosnie : Kočić, Andrić, Selimović], *Spirit of Bosnia*, vol. 5, N° 4, 2010.

3.

KOČIĆ & ANDRIĆ :
COMPARAISON EST-ELLE RAISON ?

Textes traduits du serbe par Alain Cappon

LA TERRE, LES HOMMES, ET LA LANGUE
CHEZ PETAR KOČIĆ

par

IVO ANDRIĆ

Petar Kočić était issu d'une famille paysanne serbe de la Bosnie occidentale, plus exactement de la Krajina bosniaque ou, plus précisément encore, d'un endroit bien défini de cette Krajina du nom de Zmijanje. Nous soulignons cette étroitesse car plus un environnement est exigü, resserré, expressif, plus il est lui-même et éloigné du reste de la Bosnie, à l'image, au demeurant, de la Bosnie elle-même qui, éloignée, le fut longtemps du reste du monde. Ce sont là dans l'existence des traits déterminants qui rendent plus rigoureux, plus solide, plus virulent, et qui peuvent avec d'autant plus de force et de sévérité déterminer et conditionner un individu, ses œuvres et son action.

Cette contrée et ses grandes communautés de familles associées nous sont relativement connues car on a beaucoup écrit sur elles. À commencer par Petar Kočić lui-même (qui, à dire vrai, n'a rien traité d'autre sinon ce sujet), mais aussi grâce à d'autres auteurs qui se sont penchés sur Petar Kočić. Son père devenu veuf très tôt puis ayant pris la bure, Kočić a grandi dans la nombreuse famille de son grand-père, un foyer qui regroupait trente-six personnes, et l'un des biographes de Kočić ne s'écarte guère de la vérité quand il signale que dans la vie de l'écrivain, sa première école, et la plus importante, fut « la volonté collective de la maison en tant que communauté de vie ». Cette maison, affirme-t-il, « lui a donné une structure spirituelle et physique bien définie, complète ». À

l'époque de Kočić, en réalité, ces regroupements de familles n'existent plus sous leur forme parfaite, compacte, mais avec les nouvelles conditions d'existence, commencent à se développer en unités domestiques de taille moindre, aux liens mutuels toujours plus distendus, et donc en personnalités distinctes ; mais par leurs réactions affectives, le regard qu'elles portent sur la société et la moralité, leur conception des choses et leurs coutumes, elles demeurent des restes puissants, souvent inconscients de tout ce qui a été. Car, quand elle est aussi profondément ancrée, la manière de sentir et d'appréhender les choses survit au cadre des conditions réelles et aux rapports qui les ont créées, elle agit en l'homme au travers des générations et demeure une force motrice encore et toujours vivace ou un frein et une gêne.

Il n'y a naturellement là rien de nouveau. Nous entrons tous dans la vie porteurs de traces ou, si vous préférez, de la charge pesante du groupe social auquel nous appartenons du fait de notre origine, mais je pense que nous n'avons pas d'autre écrivain moderne chez qui ces liens et obligations sont aussi proches et immédiats, aussi forts et criants, en contraste aussi frappant avec les conditions sociales dans lesquelles la vie l'a propulsé, et ce, en tant que première personne de sa communauté à l'être ainsi. Car Petar Kočić est le premier des siens à avoir quitté le cercle familial restreint ou, disons pour plus de clarté, à en avoir été extrait pour entrer dans le monde immense, complexe, et divisé par les contradictions de la vie européenne contemporaine.

Le lien qui unit Kočić à la Krajina et, plus étroitement encore, à Zmijanje, apparaît chez lui d'emblée, dès ses premiers pas, et ne s'est jamais rompu au cours de son existence brève, combative, spartiate de simplicité ; il pénètre son œuvre à travers une multitude de détails, si tant est qu'il ne la conditionne pas dans son entièreté, depuis ses fondements.

Chassé du lycée de Sarajevo, poursuivi pour ses positions militantes de patriote et ses emportements, Petar Kočić a fait ses études secondaires à Belgrade. Il lui arrivait de souf-

frir de la faim. Son père ne pouvait lui faire parvenir d'aide matérielle, il le lui écrivait, et la seule chose qu'il lui ait envoyé fut cette recommandation, de « faire montre d'un tempérament d'acier et de la persévérance que la Kočiča glavica » (une colline abrupte qui domine leur village). Un homme vivant, encore un enfant, mais un enfant plongé dans des circonstances très différentes, est donc ici totalement identifié au paysage de la contrée qui l'a vu naître, il est exigé de lui qu'il fasse preuve de la ténacité de la terre et de la roche de son village natal. Ce ne sont pas là des mots creux, pittoresques, venant d'un père, ce que le fils lui écrit le montre. Reçu à l'examen de fin d'études, il informe son père et, parallèlement, à l'instant de faire son entrée dans la vie, il l'entretient non pas de sa santé ou de ses intérêts intellectuels, mais de son point de vue moral, il lui envoie une sorte de rapport quasi rituel, il en est redevable à sa tribu, arraché qu'il a été, balancé dans le monde. À cette occasion, donc, Petar Kočić écrit : « Je ne me suis humilié devant personne pas plus que je n'ai mendié car les Kočić en sont incapables. Il y eut des jours, et cela deux ou trois de suite, où je n'avais rien à me mettre sous la dent, mais je n'ai incliné la tête devant personne pour demander l'aumône. » (1898) Et sa fierté est toute entière contenue dans ce qu'il est, « le premier de la tribu Kočić reçu à l'examen ». Tout est donc dédié à la tribu, les souffrances comme le succès. Quand il accomplira d'autres choses plus importantes, son comportement, conscient ou inconscient, restera le même comme si toutes les familles de Zmijanje ne le quittaient pas des yeux : les Bosančić, Babić, Knežević, Mačkić, Gvozdrenović, Kušić, Guslov, Blagojević. Car comme Petar Kočić en personne le dit quelque part : « Ce sont là tous des parents et ma famille ». Et les parents et la famille attachent et obligent. Et cela, profondément, durablement !

Dans cette insistance appuyée sur son indigence, il ne faut chercher aucune ascèse. À l'inverse, ce n'est là qu'un moyen de lutter et de se défendre, l'envers de la force, du pouvoir et de la richesse que l'occupant, qu'il soit ottoman ou

austro-hongrois, s'est accaparés exclusivement pour lui-même. Cet accent mis sur sa misère afin uniquement, de souligner plus nettement encore son indépendance et sa liberté qui est en quelque sorte sa richesse et sa force, recèle quelque chose qui est typique de Kočić et de la Krajina, et, jusqu'à un certain point, de toute la Bosnie. Tout est déterminé par les circonstances particulières de l'histoire de la Bosnie, un pays soumis à deux occupations étrangères cinq siècles durant et sous lesquelles la *raja*⁴² dut développer sa propre éthique, une éthique où les concepts de possession et de bien-être, surtout de luxe et d'éclat, devinrent – vu les conditions – pratiquement incompatibles avec ceux d'indépendance, de fierté, voire celui, fondamental, d'honneur. Il n'y a que « sur la montagne et au pied de celle-ci » où l'existence est besogneuse, rude de simplicité, que vivre est possible si on veut rester celui qu'on est. Cette conception est celle de communautés et de peuples asservis mais nullement défaits ou découragés, la psychologie d'hommes révoltés qui trouvent une satisfaction folle, presque sensuelle à n'avoir aucun besoin et, même, à être dépourvus du strict nécessaire, de gens qui, ne pouvant être ce qu'ils souhaiteraient être, veulent devenir ce que les autres – leurs bourreaux – jamais ne pourront être, des miséreux riches de leur fierté.

Cette attitude de renoncement et de misère mâtinée d'arrogance, et l'esprit de totale indépendance qui leur est lié apparaissent en permanence chez Kočić, notamment pendant sa jeunesse, à un âge où on est particulièrement enclin à sortir et à étaler tout ce que l'on a sur le cœur. En 1903, étudiant à Vienne, Petar Kočić écrit à Bogdan Popović à Belgrade : « Affamé, sans vêtements, pieds nus, les orteils qui sortent de mes chaussures, je vais par les rues de Vienne et je me remémore mon enfance, mes montagnes, mes chers montagnards, et si je rencontre où sais-je ? un bon camarade, je lui soutire un kreutzer, je vais dans un café pas cher et j'écris

⁴² Mot collectif désignant les sujets non musulmans de l'empire turc. (Toutes les notes sont du traducteur.)

De la montagne et au pied de la montagne [С планине и испод планине]. Il m'arrive de passer trois jours sans rien manger de chaud. Mais je suis satisfait car je suis indépendant et je n'honore personne hormis celui qui pense et travaille avec honnêteté. »

Ce n'est pas là une exhibition de la pauvreté à laquelle se livrerait un bohème ou un derviche ; ce n'est pas non plus ce trait de caractère bosniaque que les Autrichiens, dans leur frivolité et incapacité à comprendre les autres peuples, qualifiaient de « kulturfeindlich ».

Ni chez Vuk Karadžić ni dans nos dictionnaires les plus récents nous ne trouvons le verbe *honorer* au sens de tenir quelqu'un en estime. Petar Kočić l'emploie dans sa correspondance personnelle mais aussi dans ses nouvelles où il désigne un trait caractéristique de l'homme. Le pope de Mračaj, dans la nouvelle éponyme, déclare d'un air sombre et fier : « Mais le prêtre de Mračaj, saisis-tu, honore peu l'évêque et la justice allemande. » David Štrbac lui non plus « n'honore » personne, « pas plus Dieu, que l'empereur, le patriarche, le moine, le pope, le patron, l'aga⁴³ », pour reprendre les mots de celui qui interprète le rôle de l'avocat dans *Judiciade* [Суданија].

Mais les hommes de Kočić, ceux, vivants, de la Krajina, comme les personnages de ses nouvelles, comme Kočić lui-même, ne sont pas uniquement résistants, orgueilleux et entêtés, ils possèdent un autre trait : ils sont moqueurs, avec un don particulièrement développé pour la satire qui vire aisément au sarcasme et à la négation. « Certains, dit Petar Kočić, sont d'humeur fantasque, d'autres aiment blaguer et se gausser, et chacun de très bon cœur se paiera ta tête. » En cela aussi Kočić appartient à sa tribu. Sa satire, vous le savez, était par bon nombre de ses traits, un véritable « fouet à tyrans », beaucoup de ses phrases sont entrées dans le langage populaire courant. Sa satire est tellement typique de la Krajina et

⁴³ Mot turc, le seigneur.

de son peuple qu'elle sort parfois des frontières littéraires et, loin de la pondération et du bon goût, sombre, selon les mots d'un critique, « dans le rire graveleux de la čaršija⁴⁴ ».

Dans sa vie personnelle aussi, tant physique que morale, Petar Kočić était entièrement un homme de sa contrée et de son peuple. Au Sabor ⁴⁵ de Bosnie-Herzégovine, il se montrait par ses interventions intempestives une vraie calamité pour tous ses adversaires, en d'autres termes pour le gouvernement et sa majorité. Quand le président constatait, par exemple, qu'une proposition du gouvernement avait recueilli la majorité absolue des suffrages, il s'écriait : « Pas absolue, soumise ! » Là où il n'y avait pas lieu de se bagarrer, il s'arrangeait pour trouver un motif de dispute. À peine avait-il été libéré de prison au terme d'une de ses longues incarcérations que dès le premier pas il manifeste son arrogance d'homme de la Krajina. Remplissant sa fiche d'hôtel, à la rubrique « Lieu de départ », il inscrit « Banja Luka, sans gendarmes », et à « Jour prévu de départ » « À ma convenance ». Pour ce qui est de son physique, voici comment Pero Slijepčević le décrit : « Forte corpulence, grands yeux, longues baccantes. C'est un colosse de haïdouk sorti hier des forêts bosniaques, se vêtir à l'européenne l'engonce et lui est mal seyant. Sur son haut front plat, comme sur un rivage, blanchie la vague aérienne des clairières. Quand il prend la parole, c'est la montagne qu'on croirait entendre parler derrière lui. »

Voilà donc comment était Petar Kočić de sa personne avec, physiquement, l'air d'un rocher qui se serait détaché d'une colline ou, mieux, de la Kočića glavica ; moralement, c'était un homme de sa région, qui avait traversé Vienne, Belgrade, et Sarajevo presque sans une égratignure. Et du point de vue tant positif que négatif, il était tel resté qu'en lui-

⁴⁴ La ville (par opposition à la campagne), mais ce mot est ici utilisé dans un sens péjoratif pour désigner « le mauvais goût »

⁴⁵ L'assemblée nationale.

même avec, intérieurement, selon les mots d’Isidora Sekulić, « le complexe du caractère montagnard bosniaque ».

Ce qui constitue la difficulté et la grandeur de la vie de Kočić constitue également la force et la faiblesse de son œuvre littéraire. Il était de ces écrivains habités par une image du monde toute prête, formée d’avance, dont ils veulent et doivent donner une représentation, de ces écrivains qui ne mettent pas en œuvre plus de moyens intellectuels et de possibilités d’expression que ceux nécessaires à la réalisation de leur œuvre, de ces écrivains qui ne consacrent pas leur existence à la littérature mais qui placent la littérature et leur existence toute entière au service de la vie et de besoins vitaux bien définis.

Caractéristique est chez Kočić l’écrivain son abandon facile et sans regrets du domaine de l’art pour ceux de la politique, du journalisme, et de la science (ethnographie, sociologie, histoire). Il élaborait les thèmes de ses nouvelles dans ses discours au Sabor ou dans les articles qu’il composait selon la recette éprouvée de Jovan Cvijić à qui il a écrit ce qui suit à propos de son traitement semi-scientifique du thème de Zmijanje : « Je regrette infiniment de n’être pas géographe ou historien de profession car j’aurais pu parer de plus belle façon et plus consciencieusement cette intéressante province. » Si, au fond, Kočić était fort peu lié à une forme d’expression donnée, il l’était énormément à sa « province » et à la dette et au devoir qu’il estimait avoir envers elle.

La critique d’alors constata que Kočić s’était écarté du domaine littéraire, mais elle ne s’en tint pas là et, parfois, poussa même si loin qu’à propos de la trop longue et, en vérité trop lourdement chargée *Judiciade*, une nouvelle forte et intéressante par ailleurs, elle écrivit que c’était là « l’une des choses les plus ennuyeuses que le plus oisif des hommes eût pu en vérité écrire. »

Voilà ce que certains contemporains disaient de Petar Kočić, mais sans penser à jeter un coup d’œil derrière le rideau des faiblesses passagères et sporadiques de Kočić l’écri-

vain, à sonder les motivations véritables et les difficiles circonstances cachées derrière elles et qui valent d'être davantage pesées et plus profondément pénétrées que pouvaient le faire ces esthètes *fin de siècle* ⁴⁶ ou nous, ici, ce soir.

Pour Petar Kočić, « l'homme d'une seule réalité », comme quelqu'un l'a fort bien dit, tout s'effaçait devant la grandeur de son dévouement passionné à sa communauté. Activités différentes, distinctes, l'art, la science, la politique, ne faisaient au final plus qu'un face à sa passion ; et lui, de son point de vue, pouvait dire de l'art et de la science ce qu'il disait de ses paysans de Zmijanja : « Ce sont là tous des parents et ma famille ».

Écoutant plus sa nature instinctive, il faisait naturellement erreur sans même deviner qu'il avait en lui les moyens et les armes qui lui auraient permis de mieux « parer » non seulement Zmijanje, mais toute la Bosnie-Herzégovine ; qui plus est, il possédait une grande aptitude poétique à voir et à ressentir, à dire et à exprimer. Tout bien considéré, et dans la mesure où il en avait conscience, il tenait cette aptitude pour une arme parmi d'autres dans le grand combat qui était la substance, le sens et le but de sa vie.

Ce même dévouement passionné à ce combat, ce véritable sacrifice à cette passion sont à la fois la principale caractéristique et la principale imperfection de l'œuvre littéraire de Kočić. Ils font reposer l'ensemble de cette œuvre sur une base étroite, comme chez peu de nos écrivains serbes. Cet aspect a été pointé par ses contemporains. On a écrit par exemple, et à juste raison, qu'au-delà de l'horizon bosniaque, Kočić n'aperçoit rien, que « même l'Herzégovine ne s'y voit pas ». Poursuivre dans le même sens serait possible et, de nouveau à juste titre, dire que même la Bosnie ne s'y trouve pas en intégralité, et que loin s'en faut. Dans la trentaine de nouvelles qu'il a écrites, il n'en est pas une dont l'objet serait quelqu'un d'extérieur au cercle très restreint de Kočić. Jure

⁴⁶ En français dans le texte original.

Paligraf et Smajo Subaša ne sont que des exceptions apparentes ; elles confirment la règle. D'où, du fait de la grande concentration de l'intérêt et de l'attention, le ton monocorde que l'on sent dans l'œuvre de Kočić et qui rappelle celui de la guzla, une pauvreté de thèmes et de variations.

Sa première nouvelle, celle d'un écrivain débutant, *Tuba*, contient les éléments majeurs de la plupart de celles qui suivront. Dès la deuxième page, il est question de la souffrance des paysans, puis de la révolte de la Krajina, de David Štrbac et de son blaireau ; on y évoque la dime et le tiers⁴⁷, on se raille même de la langue officielle. Bref, le registre complet, tout l'inventaire de l'œuvre littéraire ultérieure y est déroulé. Sur la scène étroite de l'œuvre de Kočić, les personnages se heurtent nécessairement et réapparaissent, des comparaisons et des expressions entières se répètent, etc. Fait significatif, tous les personnages de Kočić sont effectivement originaires de cette étroite bande de terre, certains y vivent encore aujourd'hui si bien que les critiques et journalistes friands de ce genre de détails ont pu aisément les identifier. L'étroitesse de ce milieu et l'attachement qu'il lui vouait ont conduit Kočić l'écrivain à d'autres manquements et faiblesses, à traiter de thèmes faibles et ingrats, et, parallèlement à des satires et des invectives de qualité, à faire de pauvres plaisanteries à l'humour douteux – en un mot, à s'abaisser au-dessous de son don et de son niveau. En outre, ce que nous avons nommé l'étroitesse de sa base a amené toute son œuvre à s'élever et à prendre ce ton haut si caractéristique des gens de la Krajina « toujours une note au-dessus de la normale » comme l'a dit un contemporain.

Ce tribut que Petar Kočić devait payer également de son œuvre littéraire a été, me semble-t-il, le mieux perçu et exprimé par Jovan Kršić. Dans l'étude qu'il lui a consacrée, il écrit : « Petar Kočić est un bon auteur, un écrivain au talent rare, mais on a peine à le considérer *uniquement* comme artiste.

⁴⁷ Impôt sur les récoltes que le chef de village devait verser à l'aga.

Car c'était un homme constitué d'*un seul bloc*. L'artiste et le combattant, l'écrivain-poète et l'homme de son milieu étaient en lui indissociables. » Kršić dit encore que chez Kočić « il restait peu de ces surplus d'énergie vitale dont on gerbe une grande œuvre littéraire. »

Afin de ne pas laisser subsister devant vos yeux, ne serait-ce qu'un instant, une image erronée de l'œuvre de Kočić – et quoique notre tâche ne soit pas ici de montrer cette œuvre dans son ensemble mais, simplement, les conditions qui l'ont déterminée –, nous devons, fût-ce très brièvement, compléter cette image.

Il ne faut pas oublier que toute cette étroitesse n'a pas empêché Petar Kočić d'être ce qu'il est, le premier véritable écrivain et artiste de Bosnie-Herzégovine, un écrivain qui a « introduit le paysan bosniaque dans la littérature serbe », un écrivain qui, dans cette littérature, a redonné vie à la nouvelle paysanne.

Tel qu'il était, Petar Kočić écrivain exprimait plus la Krajina que la Bosnie, la Bosnie bien plus, disons, que l'Herzégovine ou, surtout, que nos autres terres serbes, mais à sa manière fondamentalement resserrée, typique de la Krajina, il a en parallèle et pour une bonne partie traduit le côté rebelle, porté à la révolte de toute âme de son temps, en Bosnie-Herzégovine mais aussi au sein de tout le peuple serbe et même au-delà de ses frontières. Il a donné à cette révolte et au désir de résistance profondément incrustés une expression littéraire et artistique, simple et limitée, ni totale ni parfaite, mais la plus parfaite qu'il lui était possible de donner vu son origine, les circonstances de sa vie personnelle et de son époque que nous avons, ici, déjà essayé d'évoquer. Voilà tout. Mais rares sont les écrivains dans notre littérature serbe dont on peut dire cela sans réserve.

Si nous pouvions également montrer ici Petar Kočić dans son rôle de combattant national et d'homme politique, nous pourrions voir clairement où s'est déversée et à quoi s'est employée cette « énergie vitale » dont, selon Jovan

Kršić, « se gerbe une grande œuvre artistique ». Nous ne pouvons le faire ici ce soir. Il est toutefois une facette de Petar Kočić le combattant qu'il nous faudra, en conclusion, aborder ici : sa lutte pour la pureté de la langue, de sa forme, certes, mais aussi de son esprit, et de sa pérennité.

Dans les rapports complexes qui s'établirent entre l'occupant-exploitant de la monarchie austro-hongroise et le peuple de Bosnie-Herzégovine, la question de la langue s'était posée immédiatement, et Petar Kočić l'a fait avec une détermination aujourd'hui déjà plus difficile à comprendre, mais qui était justifiée et indispensable. (Rappelez-vous simplement le combat pour la défense de leur langue que menèrent au XIX^e siècle tous les autres peuples slaves de la monarchie austro-hongroise !) L'administration de l'occupant avait, avant toute chose, introduit l'usage de l'allemand dans toutes les grandes institutions et les segments les plus importants de la vie. Et là où on avait concédé au peuple l'utilisation de sa langue, dans les échelons inférieurs du pouvoir, dans les écoles, etc., un autre danger menaçait : celui de voir cette langue corrompue, dénigrée, raillée de l'intérieur, ravalée jusqu'à n'être plus qu'un pauvre parler de bas étage, utile pour la compréhension mutuelle des petites gens ou, en cas d'absolu besoin, de ceux-ci avec leurs supérieurs, un parler sans plus de racines, d'esprit et de sel, de beauté et de style, sans plus de rapports avec la tradition et les sources vives de la langue populaire au sens large, mais avec des possibilités limitées, fixées au préalable, de développement culturel.

La sonore appellation de « langue bosniaque » que la perfide et bornée administration de Kállay⁴⁸ voulait imposer à ce parler visait en réalité à détacher les peuples de Bosnie-Herzégovine des centres culturels croates et serbes les plus importants, à les séparer de Zagreb et de Belgrade.

⁴⁸ Béni Kállay de Nagy-Kálló ou Benjamin von Kállay, nommé gouverneur de Bosnie-Herzégovine après son occupation par l'Autriche-Hongrie en 1878.

Doué d'un formidable et infaillible instinct, prompt de réflexe, Petar Kočić l'avait pressenti. À la lecture de son œuvre, vous avez pu voir la place qu'il accordait à la question de la corruption de la langue, avec quelle rigueur il en parlait et la flagellait de son ironie, souvent en ergotant et avec trop d'outrance.

Mais Petar Kočić avait parfaitement deviné que la philologie n'était pas le problème, que la langue participait de l'oppression générale et du rabaissement systématique d'un peuple dans les bas-fonds de l'existence, de son assujettissement à une domination et à une exploitation de la même façon que le moine herzégovinien Joanikije Pamučina avait, en son temps, remarqué avec beaucoup de réalisme que sous le joug turc aussi, « après avoir perdu tous nos biens, nous avons perdu nos mots et notre langue pure ». Vasa Pelagić, le compatriote de Kočić, avait posé quarante ans plus tôt la question de la langue serbe sous domination étrangère. Traduit devant le Grand Medliš⁴⁹ de Sarajevo il avait, écrit-il dans son autobiographie, le premier contraint celui-ci à écrire les interrogatoires en Bosnie (c'est-à-dire à rédiger le procès-verbal) en serbe, en déclarant que sinon, il ne répondrait pas ».

Mais dès le départ, entre l'occupant-ennemi et lui, Petar Kočić a posé la question de la *langue*. Dans le célèbre poème en prose *Molitva* [Prière], il dit ceci : « Ô mon Dieu, grand et puissant et impénétrable, donne-moi cette langue, donne-moi ces mots larges et lourds que l'ennemi ne saisit pas mais que saisit le peuple »⁵⁰. Pour Petar Kočić la langue ne fait qu'un avec les hommes et la terre, tout comme eux sacrée et inviolable. Il nous apparaît quelquefois que l'œuvre de Kočić elle-même repose en intégralité dans les profondeurs de cette langue, qu'il l'a excavée comme on met au jour une statue et qu'il l'a amenée en pleine lumière pour l'exposer au regard du

⁴⁹ Le Conseil.

⁵⁰ Traduction de Boris Lazić.

monde. Kočić savait (ou, plutôt, sentait) parfaitement que parler et écrire une langue claire et correcte signifiait de cette manière-là aussi résister à l'ennemi, le mépriser, lui démontrer sa force vitale ; à l'inverse, faire siennes les expressions nouvelles, monstrueuses, de la langue officielle signifiait tout autant accepter sa soumission à l'opresseur et ouvrir la voie à une capitulation totale. L'un des personnages de *Judiciade* donne ce conseil au prévenu : « Si tu veux ne pas t'en sortir trop mal face au tribunal, mêle à ton discours le plus possible de leurs mots à eux ». Or la différence entre les deux parlars était grande. Un autre personnage de *Judiciade* prononce cette phrase déterminante : « Jusqu'à ce qu'un soldat n'ait remis sa baïonnette dans sa gaine, tu ne pourras savoir si tu es condamné ou remis en liberté ».

Cette langue, la langue de l'ennemi, Petar Kočić ne l'a pas fustigée que dans ses seuls travaux littéraires. Il s'est battu contre elle au quotidien, sur le terrain. (Au tribunal, quand on lui a demandé s'il avait compris ce dont il était accusé, il a répondu : pas tout à fait car « l'acte est écrit dans une langue qui n'a que des airs de ressemblance avec le serbe. ») Il tenait des discours contre cette langue, proposait des commissions spéciales, se disputait avec les représentants du pouvoir au sujet de certains mots. Il ergotait, faisait preuve de sectarisme, mais seulement en apparence car il sentait, il savait que les mots recouvrent une signification, qu'ils traduisent la pensée et la volonté de qui les prononce ou les écrit, qu'ils peuvent de ce fait se révéler une force vive, réelle, mobile, et, en certaines circonstances, s'assimiler, s'identifier – en partie – à la réalité qu'ils désignent. Et Kočić de forcer les représentants du pouvoir bosniaque à feuilleter le dictionnaire de Vuk Karadžić afin d'y chercher les arguments à même de contrer son opposition linguistique. Et déjà là, il remportait une demi-victoire, en ne permettant pas la séparation d'avec le peuple ni l'engagement durable sur l'étroit entre-rail de la voie ferrée autrichienne dite bosniaque.

Dans ce combat, Petar Kočić aura démontré, outre son opiniâtreté et sa fougue, une grande subtilité qui suscite l'ad-

miration, du sens philosophique et du bon ton. Tandis qu'il travaillait sur les textes de projets de loi, il laissait de pareilles annotations : « Ces 'il faut', 'on doit', 'il est interdit de' sonnent de manière déplaisante dans notre langue ». (Exemple : 'Il faut que ce soit le procureur qui détermine le titre, etc.'. Remplacer par 'Le procureur en déterminera le titre, etc.'). Et Petar Kočić d'expliquer qu'en Bosnie-Herzégovine, où tout n'est déjà que dureté, sévérité, « nul besoin n'est d'introduire cette sévérité, cette rugosité aussi dans les lois, c'est inopérant, surtout quand cela ne correspond pas à l'esprit de notre langue. »

Dans ce domaine non plus, Petar Kočić n'est donc pas resté un simple écrivain ou fonctionnaire de cabinet. Nous savons à travers ses données biographiques qu'aux moments où il était seul, il lissait et peaufinait ses phrases. Mais il savait aller plus loin encore. L'auteur de *De la montagne et au pied de la montagne* a livré dans la vie de chaque jour une bataille véritable pour la langue, ainsi que pour le reste, le pays et les hommes. Il me semble que nous allons terminer de la meilleure des façons ce court aperçu des trois éléments essentiels de la vie et du travail de Kočić en ressuscitant devant nos yeux sa stature de montagnard qui, des éclairs fulgurant dans les yeux, abat son poing sur son banc au Sabor de Bosnie-Herzégovine et, de sa grosse voix de paysan, sous son épaisse moustache blonde, interpelle les représentants d'une grande puissance : « On nous a tout pris, dans tous les secteurs de la vie nationale nous sommes asservis, mais nous ne vous donnerons pas notre langue. C'est notre espoir et notre réconfort. »

(1961)

Extrait de « Zemlja, ljudi i jezik kod Petra Kočića », in *Eseji i kritike* [Essais et critiques], Svjetlost, Sarajevo, 1976, p. 181-192.

[LÉGENDE ET DÉMYTHIFICATION DE LA LÉGENDE]

par

VUK KRNJEVIĆ

Le fait est connu, « la Bosnie de la nouvelle » commence avec Petar Kočić même si, sur le sol de la Bosnie-Herzégovine, ses débuts sont antérieurs. Mais ces premiers pas n'étaient en réalité que des essais si bien que, de nos jours, leur existence marquée par des ambitions éducatives ou politiques ne représente rien de plus que du pur dilettantisme littéraire visant à « distraire et à instruire ». Néanmoins, que la nouvelle en Bosnie-Herzégovine ait de fait commencé avec Kočić, qu'elle ait connu des débuts extraordinaires puis un grand essor, souligne l'exceptionnel talent de conteur de cet écrivain qui sut, à ses meilleurs moments, dépasser tout ce qui constituait son être social – les apports journalistiques, son intérêt pour la politique, son penchant pour le romantisme national – et créer d'authentiques œuvres narratives.

La prose de Kočić agit de connivence avec la tradition folklorique, elle en est le produit mais de façon telle qu'elle est, au fond, la synthèse de l'esprit du conte populaire. Tant Simeun le diacre, que le pope de Mračaj, chacun à sa manière – le premier tout entier tourné vers les autres, tout entier dans l'histoire qu'il noue et dénoue, tout entier dans une imagination et un badinage où transparait son destin mais aussi celui de l'homme bosniaque dont « la langue est l'unique liberté » ; le second tout entier replié sur lui-même, sur sa triste vie, « l'âme tuée » – paraissent le produit de la ténébreuse histoire de la Bosnie. Une histoire de la soumission et des tourments d'un *tamni vilajet*, d'un coin perdu où « un

gramme de joie coûte la tête », l'histoire d'un *karakazan*, d'une province extrême aux confins de l'Empire ottoman et de la monarchie austro-hongroise.

Voilà pourquoi, précisément, il n'est en rien surprenant que Kočić ait été le prédécesseur de deux courants essentiels dans le développement de la nouvelle en Bosnie-Herzégovine, le premier orienté vers la vie intérieure de l'homme, vers ce qu'est sa liberté intérieure malgré tous les crimes au milieu desquels il vit et subsiste ; le second, non moins important, évoque et établit tous ces crimes au milieu desquels l'homme se meut. [...]

La tradition de Kočić a été dignement continuée par un écrivain appartenant à la génération suivante d'auteurs originaires de Bosnie-Herzégovine, à la génération des Jeunes Bosniaques, Ivo Andrić. Mais là où Kočić, père fondateur de la « Bosnie de la nouvelle », poursuivait la légende, Andrić, dès sa première nouvelle, allait la démythifier et ouvrir un espace dans l'intimité des héros légendaires de la tradition folklorique⁵¹. Ce fait ne souligne pas uniquement un aspect de la création chez Andrić mais, dans le même temps, laisse entendre les ambitions nouvelles que nourrissent les conteurs de Bosnie-Herzégovine : élargir ou, si vous préférez, approfondir leurs sujets d'intérêt par le questionnement de la vie spirituelle des héros. Là où, chez Kočić, les personnages semblaient pour ainsi dire dépourvus de vie intérieure, chez Andrić apparaissent des hommes à la vie intérieure riche, qui sont dépeints d'une main de maître, enrichis d'analyses psychologique et psychanalytique, la complexité de leur psychologie devenant la trame du récit. De cette manière, Andrić a déplacé le centre d'intérêts du narrateur vers ces espaces de la vie spirituelle où s'aperçoivent les reflets les plus nets du conscient et de l'inconscient, du passé et du présent, et que met en mouvement le jeu fantasque de la destinée humaine où présent et futur baignent dans un total incertain.

⁵¹ Référence au *Voyage d'Alija Đerzelez* paru en 1920. (Note du traducteur.)

Andrić crée un nouveau type de héros, un héros qui lutte avec lui-même pour qui la véritable énigme est son existence même parce qu'il prend toujours plus conscience qu'il ne saura jeter de ponts sur tous les abîmes de sa vie intérieure qui lui font face... Mais Andrić, on l'a remarqué, par un aspect de son œuvre narrative, continue aussi la tradition de la prose de Kočić et bâtit des histoires sur l'observation de la vie quotidienne, de sorte que nous allons trouver chez lui quantité de personnages qui semblent tirés directement de la réalité. La valeur de ces nouvelles repose sur la maîtrise de leur description de ces hommes du « *tamni vilajet* ». [...]

Extrait du livre *Antologija pripovjedača iz Bosne i Hercegovine* [Anthologie des nouvellistes de Bosnie-Herzégovine], livre I, avant-propos, Sarajevo, 1967, p. 8-10.

DEUX SOMMETS DE LA NOUVELLE SERBE

par

STANIŠA TUTNJEVIĆ

Au sujet de Borisav Stanković comme de Petar Kočić, et peut-être même davantage pour ce dernier, l'idée prévaut que, d'une certaine façon, ce sont là des écrivains partiels. Ce qui sous-entend qu'ils n'ont su révéler et mettre en lumière qu'un seul aspect du monde et de l'homme qui les occupait totalement, et dans le cadre d'une stratégie narrative elle aussi partielle. En dépit de ces « manquements », ils représentent les deux sommets les plus évidents de la nouvelle à la fin d'une période d'une exceptionnelle importance dans le développement de la littérature serbe, et, considérant notre tradition de la nouvelle jusque-là, Stanković et Kočić en sont pratiquement les représentants majeurs jusqu'à Ivo Andrić qui a donné chez les Serbes la mesure finale de ce genre littéraire et élevé dans notre langue la création en prose au niveau le plus haut, mondial. [...]

Si on considère la place de Boris Stanković [et de Petar Kočić] dans la continuité de la nouvelle serbe, une comparaison avec Ivo Andrić s'impose forcément. Les similitudes [entre le premier et le dernier] dont parlait Jovan Dučić sont manifestement extérieures⁵². Andrić lui-même avait une haute opinion de Stanković. « Il est le plus grand et le plus original des écrivains qu'à plusieurs reprises j'ai lus et étudiés », dit-il dans une interview à Siniša Paunović. Dans cette même interview, il dit encore qu'existent entre eux « beau-

⁵² Jovan Dučić, « Borisav Stanković », in *Stari dani – Božji ljudi* [Jours anciens – Peuple de Dieu], Prosveta, Belgrade, 1970, p. 15.

coup de similitudes, dans la vie comme en littérature »⁵³, mais il appuie davantage sur celles dans la vie. « Comme écrivains aussi, au vu des motifs, des personnages, et du style, nous nous ressemblons assez »⁵⁴ dit Andrić qui rajoute une autre similitude, le fait que « tous deux [ont] donné au thème régional une couleur et une psychologie qui tendent à l'universel ». Hormis le style, ce sont toutefois là des ressemblances de caractère général, et Andrić n'en fait donc pas mention dans le contexte de sa dette littéraire et de sa gratitude envers le célèbre écrivain, son aîné. [...]

Moins connue est toutefois la ressemblance entre Kočić et Andrić. À une occasion, Andrić a déclaré formellement ne croire aucunement aux « influences déterminantes »⁵⁵ ; en ce qui le concerne, elles ne se sont pas exercées, ce qui ne signifie pas pour autant que sa place dans la continuité de la nouvelle serbe n'a pas été conditionnée aussi par ce qui a été créé avant lui. En plus des similitudes avec Stanković telles qu'il les a définies lui-même, Andrić se rattache peut-être bien davantage et sur une base plus large, mais aussi par des traits généraux extérieurs, à Svetozar Ćorović qui, il est vrai, n'a pas su donner au « thème régional » cette couleur et [cette] psychologie « universelles » qu'Andrić tient pour sa caractéristique propre et celle de Stanković. Quoiqu'on ne puisse parler de façon même approximative de « l'influence déterminante » exercée par Kočić sur Andrić, on peut affirmer sans crainte que si Andrić constitue le principal maillon dans la continuité de la nouvelle serbe, il l'est par l'intermédiaire de Kočić ; on peut même parler de certaines similitudes clairement visibles sans être franchement essentielles

⁵³ Cette interview a été publiée en 1986, après le décès d'Ivo Andrić, dans le livre de S. Paunović *Bora Stanković i Branislav Nušić iza zavese* [Bora Stanković et Branislav Nušić derrière le rideau]. La présente citation et les suivantes sont extraites du livre d'Ivo Andrić *Pisac govori svojim delom* [L'écrivain parle par son œuvre], BIGZ, Belgrade, 1994, p. 169.

⁵⁴ *Ibidem*, p. 70.

⁵⁵ *Ibidem*, p. 134.

ainsi que des influences de Kočić sur Andrić, plus indirectes mais ici ou là presque directes.

Outre celui qu'il portait à Njegoš et à Vuk Karadžić, Andrić manifestait un intérêt particulier pour Petar Kočić. On sait qu'au cours des années 1950, Andrić donnait des conférences aux étudiants en littérature de la faculté des lettres de Belgrade, conférences qu'il a ensuite publiées. La ligne de la littérature serbe qui part de Vuk Karadžić et de Njegoš et qu'Andrić emprunte et matérialise ensuite magnifiquement arrive à lui par l'intermédiaire direct de Kočić. Il ne prend place dans la continuité de l'art narratif populaire authentique, original, qu'après que Kočić y eut jusque-là occupé la place la plus importante. Cette ligne narrative de la langue serbe la plus pure, on le sait, Andrić l'a puisée à sa source même, la prose insurpassable de Vuk Karadžić et la littérature orale, mais on perçoit aussi le grand respect qu'il éprouvait pour la pratique de Kočić de cette tradition et qu'il acceptait sans restriction ni réserve.

Ce que Kočić apporte dans cette ligne, c'est avant toute chose la compréhension de l'histoire et de sa narration dans le contexte du concept ludique de l'art. Dans son cas, l'histoire est un jeu incessant et incertain dans lequel sont en même temps activement engagés et l'écrivain en tant que narrateur et les lecteurs auxquels il s'adresse, mais aussi ses personnages qui entretiennent un rapport lui aussi basé sur le principe de l'histoire tenue pour un jeu. Chez Kočić cette histoire apparaît tel un fait anthropologique ; comme telle, elle se réalise dans sa forme originelle, rituelle. Ainsi qu'autrefois, au retour d'une chasse fructueuse, l'homme primitif assis au coin du feu maîtrisait et modifiait sa propre réalité humaine par le conte en imaginant des mondes autres, nouveaux, exempts d'obstacles et d'épreuves, les personnages de Kočić réunis autour du chaudron où la rakija a été mise à bouillir élargissent, modifient à leur gré et façonnent leur situation dans l'existence, s'en échappent en laissant libre cours à leur fantaisie puis y reviennent quand le moment leur paraît favorable. Personne avant Kočić, ni après pourrait-on dire, n'a

dans la prose serbe démontré avec autant de finesse, de facilité et de nuances la puissance, l'effet de la narration et les étapes du jeu dans le cadre où se développe l'activité de narration. [...]

Les qualités évoquées ici se décèlent le mieux dans la trace que Kočić a laissée chez Andrić, un écrivain d'une très grande force narrative et discipline dont la conscience littéraire soigneusement entretenue et rigoureusement contrôlée ne pouvait rien laisser s'introduire dans sa prose qui lui fût extérieur. Le jeu tel que le concevait Kočić correspond, naturellement, chez Andrić au profil d'un écrivain d'un autre type, mais il est, et comment, visible et efficace. [...]

En conséquence, nous allons montrer en guise d'exemple et de manière quelque peu exhaustive que le jeu pratiqué par Kočić se retrouve presque littéralement dans la nouvelle d'Andrić *Proba* [Mise à l'épreuve]. La conception même de la nouvelle est presque identique à celle mise en œuvre par Kočić. De la même façon que les prisonniers de *Sudanja* [Judiciade] de Kočić avaient organisé à l'intérieur de la prison un procès « pour voir » et se préparer à ce qui les attendrait en réalité, dans la nouvelle d'Andrić frère Grgo organise une fausse soirée afin de s'assurer du comportement qu'aura le peu fiable et inconvenant frère Serafin qui, fripon, hédoniste, noceur, pourrait détonner lors de la réception véritable que frère Grgo entend donner à des hôtes de marque et représentants du pouvoir. Frère Serafin accepte le jeu et, avec les mêmes allant et passion que le Simeun le diacre de Kočić narre ses aventures, abolit la frontière entre réel et possible, comble de son histoire le manque existant dans la réalité et, de la même manière, entraîne son auditoire dans ce qu'il raconte. [...]

Certains événements relatés par frère Serafin semblent une paraphrase littérale de *Jazavac pred sudom* [Le Blaireau devant le tribunal]. Quand le fonctionnaire-espion autrichien l'interroge sur ce qu'il pense, le frère séculier répond dans le droit style de David Štrbac : « Ma foi, si tu tiens absolument à

ce que je te dise, monsieur, je ne pense rien. » Toujours à la manière de Kočić, le fonctionnaire tente de poursuivre le jeu et de parvenir à son but. « Que pareil homme, que pareille intelligence ne pense rien, cela ne peut pas être ! » Le David Štrbac en soutane d'Andrić fait mine d'hésiter quelque peu mais continue : « Eh bien oui, je pense, je pense même quelque chose, mais j'ai de la gêne à vous le dire car je ne voudrais pas offenser l'homme et fonctionnaire impérial que vous êtes. » L'histoire, bien entendu, se développe encore et toujours dans le même style et dans la même direction pour qu'en fin de compte ce fonctionnaire s'entende jeter à la face qu'il est un espion.

Quoiqu'il s'agisse là d'une nouvelle moins connue et que personne, pas même Kočić, n'ait exercé, même de loin, d'« influence déterminante » sur Andrić, nous mettons ici l'accent sur ce texte afin de montrer dans quelle mesure le grand écrivain, rigoureux, strict, qu'était Ivo Andrić a laissé passer un peu de Kočić sans grande circonspection ni réserve. Ce qui montre simplement que Kočić était un écrivain chez qui il y avait à apprendre même si les formes de sa présence ultérieure dans le contexte de la nouvelle serbe, voire même dans l'ensemble de l'œuvre d'Andrić, sont les moins identifiables de cette manière.

Comparés à Ivo Andrić en tant que point de repère le plus sûr, Borisav Stanković et Petar Kočić nous apparaissent donc les deux nouvellistes majeurs de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècles. Ils étaient et sont restés durablement deux piliers solides et éprouvés à un endroit-clé, crucial, de la littérature serbe moderne, jetant un pont sur deux siècles du développement de la nouvelle serbe.

Extrait de « Dva vrha srpske pripovijetke » [Deux sommets de la nouvelle serbe] – Borisav Stanković et Petar Kočić, in Staniša Tutnjevčić *Tačka oslonca* [Point d'appui], Srpsko Sarajevo, 2004, p. 13-31.

4.

L'ART DE LA TRADUCTION ET SES LIMITES

LES MOTS DE PETAR KOČIĆ :
LES MAUX DU TRADUCTEUR

par

KOLJA MIĆEVIĆ

Aux traducteurs de « Jablan »

Ce texte a paru dans le N° 4 de la revue *Putevi* [Les Chemins] en 1987, un numéro où furent publiées des traductions italienne, anglaise, et française de « Jablan ». Dans le N° 4 de 1988 parurent des traductions espagnole et arabe de cette même nouvelle. Comme peut en témoigner l'auteur de ce texte — à l'époque, rédacteur de la revue — une traduction allemande avait été commandée mais elle reste à ce jour inédite.

Toute œuvre, en quelque sorte et à sa manière, recèle en elle une dite « couleur nationale » ; vu le côté insuffisamment clair et parlant de ce syntagme, nécessité est donc sur-le-champ de préciser que le degré de couleur ne dépend pas du seul original mais aussi de la distance (en matière de géographie, de culture, ou de coutumes) qui sépare l'original et le lecteur qui le reçoit.

Avec un groupe d'étudiants de serbo-croate de l'université de la Sorbonne à Paris, j'ai analysé pendant une année les nouvelles de Petar Kočić. Aucun d'entre eux n'avait jusqu'alors entendu le nom de cet écrivain (ce qui ne m'a ni

surpris ni troublé). Il n'existe pas de traductions en français ou, alors, je ne les ai pas trouvées. Très rapidement, au terme de nos premiers échanges, nous avons compris la raison de cette absence de traductions. Phrase après phrase s'est révélé à nous un art de la langue d'une telle complexité, appliquée d'une façon tellement réfléchie à un cercle défini de thèmes, que des paragraphes entiers que nous nous efforcions de mettre en forme pour en livrer une traduction dite littéraire nous ont laissés totalement impuissants. Quand on prend certaines œuvres artistiques, il existe plusieurs formes et temps de lecture. Celle de Kočić avec des étudiants aura été en ce qui me concerne la troisième, la plus difficile, mais aussi la plus essentielle : ce qui m'avait échappé lors des deux premières a retenu cette fois toute mon attention, modifiant presque entièrement l'impression que j'avais conservée !

On a beaucoup écrit sur la langue de Petar Kočić, d'Isidora Sekulić et Ivo Andrić jusqu'à nos jours, mais toujours avec le même objectif : souligner son solide attachement à la langue de son sol natal et, naturellement, la beauté finale et l'effet qu'a eu cette langue sous la plume de ce grand fils du peuple. On a peu fait pour montrer la démarche de Kočić et situer cette ligne qu'il a franchie et qui le range parmi les plus grands novellistes serbes. Il faudrait définir de façon claire la « mesure » quasi mystérieuse dans sa pratique de la narration car nous pourrions ainsi obtenir certains éléments fondamentaux qui élèvent son art bien au-dessus du sol de son pays natal et de la langue qu'on y parlait. On le sait, les Bosniaques sont effectivement de grands conteurs : assis près du chaudron où la rakija a été mise à bouillir, le Simeun de Kočić narre des histoires des nuits durant et dans des versions différentes, alors que les nouvelles de Kočić sont en règle générale courtes, des modèles de concision qui réfléchissent à la vitesse de la lumière un entrelacs d'événements et d'émotions.

De ce fait, il serait possible de disserter (et à de multiples niveaux) sur les difficultés que posent à tout traducteur les nouvelles de Kočić. Véritables épouvantails pour un étranger, les plus évidentes sont d'abord les turcismes. Vient

ensuite une poignée de mots singuliers dont les dictionnaires ne peuvent proposer une signification d'une grande exactitude et clarté qui permettrait leur interprétation et leur traduction. Et, enfin, le parler du peuple, dans les dialogues, dont Kočić use dans sa forme documentaire, déformée. Nous découvrons ainsi, au beau milieu de certains passages, des phrases construites sur des rythmes de chansons populaires, et il nous est aisé de reconnaître des octo-, des déca-, et des dodécasyllabes... Dans le poème en prose « Les pins et les sapins » [Jelike i omorike], la présence d'octosyllabes et de décasyllabes est manifeste car, dès la première phrase, nous pouvons lire « Du ciel clair, si resplendissant / se déverse ivre, palpitante... », le point culminant étant atteint dans une phrase qui sonne comme le refrain d'une ballade : « Le cœur siffle, et personne ne l'entend, / les larmes coulent, et personne ne les voit ». Puis nous rencontrons des séries d'allitérations magnifiquement produites et d'impressions sonores très variées que l'on aurait jugées merveilleuses dans la poésie de quelque symboliste mais qui, chez Kočić, sont tenues simplement naturelles sans que l'on cherche à expliquer pourquoi de telles combinaisons de lettres et de mots produisent cette impression dans nos oreilles et, partant, dans nos esprits – à croire que tout cela s'est fait de lui-même. En ce sens, écoutez cette phrase tirée de « Mrguda »⁵⁶ : « Quand elle se déchausse, retire son *zobun*⁵⁷, derrière elle jette son tablier, relève sa chemise jusqu'à mi-jambe, puis entre dans l'eau ».

Ce sont toutes des difficultés qui apparaissent à l'évidence mais qui sont aussi inévitables car chaque texte, d'une manière ou d'une autre, en est porteur et, implacable, les place devant le traducteur. Les turcismes peuvent toutefois s'expliquer avec une relative facilité et la participation du lecteur. Le traducteur habile saura trouver dans sa langue le

⁵⁶ Le titre de cette nouvelle se rapporte au nom du personnage principal, une jeune femme. (Note du traducteur.)

⁵⁷ Sorte de gilet à manches courtes ou sans manches. (Note du traducteur.)

parler qui sera à même de remplacer celui des paysans de Kočić ; il saura aussi donner de temps à autre aux phrases de l'auteur un rythme de chanson populaire et ainsi créer une diversité d'impressions, ce, de manière non pas aléatoire mais, le plus souvent, aux endroits où l'original le demande. En traduisant, au moins, deux langues différentes – celle parlée par chaque personnage pris individuellement et celle du narrateur – le traducteur doit réussir à créer l'effet particulier présent dans l'original : la transfiguration et la combinaison permanente d'une langue populaire déformée, mais très juste, avec le style absolu, abstrait, du narrateur lui-même. C'est entre ces deux extrêmes, la déformation et l'abstraction qu'oscille la démarche créatrice de Kočić, et à observer ce mouvement pendulaire nous ne pouvons que nous étonner et nous émerveiller : quelle est cette magie, quel est ce miracle qui fait que cette oscillation s'effectue avec tant de clarté, de douceur, d'infailibilité, d'esprit de suite ?

Néanmoins, il est un point qui me fait craindre pour tout traducteur éventuel des nouvelles de Kočić, et en quelque langue que ce soit : le traitement particulier auquel Kočić soumet la lettre, l'unité linguistique la plus minime mais la plus essentielle. À ces moments-là, Kočić se comporte en musicien qui s'amuse avec des notes, chacune d'elles ayant pour lui une seule valeur, une valeur si unique que jouée par un autre instrument (et sans modification de hauteur ni de durée) signifierait une trahison de ce son particulier qu'il entendait produire et transmettre à nos oreilles. Ce traitement des lettres (et plus largement, par voie de conséquence, de la langue) s'exerce dans plusieurs directions et rarement se répète. Dans cette phrase lue quelque part : « Il varappa jusqu'au moulin... » dans laquelle le deuxième mot (varappa) est une collision sonore dont la signification est claire mais l'apparence impossible à reproduire. Dans un autre cas trouvé dans « Mrguda », nous pouvons voir comment et avec quelle logique Kočić développe cet *art du traitement des lettres*. Dans la phrase « L'an passé, le blé brouissait, cette année il moisissait », il conserve le son [é] dans « blé » et « année » et

produit ainsi un effet d'assonance tandis que le son [iss] qui heurte dans « brouissait » se retrouve dans « moisissait ». Et ainsi, chez Kočić, de page en page.

Kočić offre donc une excellente occasion de montrer, en partant des caractéristiques de base de son œuvre (thématique, personnages, espace) comment une technique littéraire peut élever les représentations et les hypothèses de départ à des états et des degrés ultimes de pure création. Ce qui, à certaines époques de lecture, peut échapper au lecteur ; le traducteur, quant à lui, doit cependant y porter une grande attention et ne jamais rompre l'équilibre parfait de l'œuvre de Petar Kočić établi entre le rustique/naïf et l'universel.

Traduit du serbe par Alain Cappon

5.

**L'ATELIER DE TRADUCTION :
ŒUVRES DE PETAR KOČIĆ**

- I. POÈMES EN PROSE**
- II. CHOIX DE NOUVELLES**
- III. THÉÂTRE**

NOTES INTRODUCTIVES

MOLITVA / PRIERE (1907)

Un crédo littéraire

Dans le poème en prose « Molitva », Kočić s'adresse à Dieu : « Ô mon Dieu, grand et puissant et impénétrable, donne-moi cette langue, donne-moi ces mots larges et lourds que l'ennemi ne saisit pas mais que saisit le peuple, pour que je puisse pleurer et me lamenter du sort terrible de mon Peuple et de ma Terre ». Mais il ne se satisfait pas que de mots, il ajoute : « Donne-moi ces mots et donne, ô mon Seigneur, ce don qui est Tien par Ta miséricorde incommensurable [...] »⁵⁸. La nature de ce don qu'il implore de Dieu s'éclaircit quand on se remémore les premières phrases de l'Évangile selon saint Jean : « Au commencement était le verbe et le verbe était avec Dieu. [...] Tout fut par Lui et sans Lui rien ne fut ». Kočić, donc, prie Dieu de lui conférer le don de créer une œuvre au moyen de mots et dans un esprit conforme au Sien. Afin que cette œuvre accomplisse sa mission, il prie donc le Seigneur de lui donner des mots larges et lourds, compréhensibles de son peuple mais pas de l'ennemi, des mots qui, expressifs, permettront une narration allégorique qui cachera les larmes du peuple quand l'ennemi jubilerait de le voir pleurer.

Quoique la conception de l'art chez Kočić, exprimée dans « Molitva », puisse se ranger sous la formule de Vassili Kandinsky « la création d'une œuvre est la création du monde », des différences essentielles existent entre Kočić et

⁵⁸ Traduction de Boris Lazić.

les expressionnistes européens. Après que le dément de Nietzsche eut déjà annoncé la mort du Dieu chrétien, les expressionnistes occidentaux voulurent installer l'artiste sur le trône vacant ; Kočić, quant à lui, s'attribua à lui-même et à ceux qui partageaient ses idéaux le rôle de disciple du Créateur dans la réalisation de sa vision de la vie idéale. [...]

Predrag Lazarević, extrait de : « Kočićev hrišćanski ekpersionizam » [L'expressionnisme chrétien de Kočić], *Svetigora*, Cetinje, n° 54-55, 1997.

*

TUBA (1901)

« **Le registre et l'inventaire de toute l'œuvre à venir** »

La première nouvelle publiée de Kočić, *Tuba*, celle d'un écrivain encore débutant, contient les éléments majeurs de la plupart de celles qui suivront. Dès la deuxième page, il est question de la souffrance des paysans, puis de la révolte de la Krajina, de David Štrbac et de son blaireau ; on y évoque la dime et le tiers⁵⁹, on se raille même de la langue officielle. Bref, le registre complet, tout l'inventaire de l'œuvre littéraire ultérieure y est déroulé. Sur la scène étroite de l'œuvre de Kočić, les personnages se heurtent nécessairement et réapparaissent, des comparaisons et des expressions entières se répètent...

Ivo Andrić, extrait de : « *Zemlja, ljudi i jezik kod Petra Kočića* » [La terre, les hommes, et la langue chez Petar Kočić].

⁵⁹ Impôt sur les récoltes que le chef de village devait verser à l'aga.

[...] Dès sa première histoire, *Tuba*, Petar Kočić introduit par la grande porte le thème du jeu [le concept ludique de l'art], d'abord comme forme d'expression des rapports et des situations humaines, puis comme moyen narratif pour réaliser de la meilleure des façons le dessein conçu à travers l'histoire. Si nous disons qu'un chapitre entier de cette nouvelle est consacré aux histoires que David Štrbac raconte aux paysans devant la demeure du *knez* pour expliquer de quelle manière et pour quelle raison il a porté plainte contre le blaireau, alors il ne sera pas difficile de conclure que, dès le départ, Kočić avait une idée en tous points formée du sens, de l'objectif et des possibilités d'une histoire reposant sur le jeu, ce qu'il allait développer et parfaire par la suite.

Staniša Tutnjević, extrait de : *Dva vrha srpske pripovijetke* [Deux sommets de la nouvelle serbe] – Borisav Stanković et Petar Kočić, in *Tačka oslonca* [Point d'appui], Srpsko Sarajevo, 2004, p. 16.

*

JABLAN (1902)

« **Dans le domaine de la communication muette** »

La courte nouvelle « Jablan » publiée pour la première fois en 1902 dans le magazine *Bosanska vila* [La Nymphé bosniaque] a révélé aux lecteurs un jeune écrivain au potentiel narratif exceptionnel. À travers l'histoire symbolique d'un combat de taureaux, Kočić réussit à créer une puissante parabole artistique qui raconte l'opiniâtre résistance du peuple à l'occupant austro-hongrois. La nouvelle dans laquelle l'accent est mis sur le drame intérieur du jeune héros Lujo à qui appartient le taureau Jablan, se signale en particulier par son style concis, condensé, et par les fortes images narratives qui se succèdent comme sur un écran de cinéma.

« La crédibilité de cette histoire et son action imaginative reposent avant tout sur les images introductives qui montrent l'amour que Lujo éprouve pour Jablan. Lujo « lui porte attention comme à la prune de ses yeux », il « partage sa collation avec lui », il « pourrait même passer la nuit au cimetière avec Jablan à ses côtés »⁶⁰. Et c'est précisément ce qui nous entraîne nous aussi irrésistiblement à partager ces sentiments, à entrer dans le domaine de la communication muette entre un enfant et son taureau, à ajouter foi à la joie de Lujo et au beuglement de victoire poussé par Jablan au terme du combat, et sans nous dire que Rudonja, son adversaire, n'est quand même pas la monarchie austro-hongroise. »

Nikola Koljević, extrait de : « Kočićevi jurodivi junaci [Les héros extravagants de Kočić], in *Putevi reči* [Chemins des mots], Sarajevo, 1978, p. 91.

*

MRAČAJSKI PROTO / LE POPE DE MRAČAJ (1903)

**« L'un des personnages les plus insolites
de la prose serbe »**

Le caractère véritable du réalisme de Kočić se découvre d'abord chez les personnages de ses nouvelles. Saisis en mouvement, sculptés d'une main sûre, ils captivent par leur vitalité. Le pope de Mračaj peut illustrer la manière dont Kočić compose, façonne un caractère, et aussi apporter la preuve de la maîtrise personnelle qu'il avait de la réalité. Renfrogné, irascible, solitaire et insoumis, après avoir éprouvé de multiples désillusions, peines et malheurs dans la vie, il est amer, isolé, revêche, inaccessible, séparé du monde dans son étran-

⁶⁰ Traduction de Boris Lazić.

geté, un monde sombre fait de solitude, de silence et de méfiance, plein du stoïcisme de l'anachorète, de bravade, de dépit et de résistance. À bien des égards le pope de Mračaj est la projection de Kočić lui-même, le symbole de sa tension psychologique et éthique dans son combat contre un monde qu'il fallait mettre en mouvement et transformer. Le motif de base de sa vie en solitaire est une forme de défi insolent plus ou moins présent chez tous les héros de Kočić. Le pope n'a que dépit pour tout ce qui l'entoure, pour l'homme et pour son chien, il ne reçoit personne, n'a de confiance en personne, il est tout entier modelé, asséché par la colère, il est fou mais d'un seul bloc, massif, pareil à une apparition dans un cauchemar.

Predrag Palavestra, extrait de : *Istorija moderne srpske književnosti* [Histoire de la littérature serbe moderne], Belgrade, 1986, pp. 364-365.

*

IZ STAROSTAVNE KNJIGE SIMEUNA ĐAKA / TIRÉ DU LIVRE
ANCIEN DE SIMEUN LE DIACRE (1905)

Une « prophétie » satirico-allégorique sur la chute de Ićindi et Birindi

Le fragment en prose « Tiré du livre ancien de Simeun le diacre » appartient à un cycle composé de cinq nouvelles réunies autour de l'un des personnages les plus authentiques de Kočić, Simeun Pejić, « le diacre du monastère de Gomjenica ».

Dans ce cycle « la satire se présente sous une forme assez différente de celle du *Blaireau devant le tribunal* : elle est plus joyeuse, plus sereine, plus spirituelle. Chez Simeun Pejić, le vieux diacre du monastère, un fripon ivrogne et hâbleur, il y a davantage d'espièglerie et de bouffonnerie, et

moins de souffrances et d'amertume. Sa parole spirituelle divertit, son humour populaire, simple, élève, rassérène ; il reconforte. Sa fantaisie sereine, ses mensonges pleins d'humour sont la dernière trace de lumière dans l'œuvre de Kočić ». (Predrag Palavestra, *op. cit.*). « Tous l'écoutent volontiers, avec une curiosité avide sédimentée depuis la nuit des temps se pénètrent de ses histoires sous les murs sombres du monastère et le soir près du chaudron où bout la rakija redonnent vie à leur représentation des images de l'épopée et de la tragédie du Kosovo, se créent des visions de l'avenir et de la liberté, laissent les ailes de leur imagination se déployer au-dessus des siècles passés et à venir, et, de cette manière, fût-ce un instant, s'échappent du cruel présent. » (Vitimir R. Vuletić, in Petar Kočić, *Jazavac pred sudom* [Le Blaireau devant le tribunal], 1973, préface.)

Dans le fragment « Tiré du livre ancien... » qui, en plus de la dimension satirique, possède une dimension allégorique, Simeun apparaît en sage lucide, en prophète, afin d'énoncer la fin apocalyptique des *Ićinđi* (des Turcs) et des *Birinđi* (des Autrichiens) et la libération finale de son peuple.

*

KROZ MEČAVU / DANS LA TEMPÊTE DE NEIGE (1907)

Le Job de Zmijanje

Les personnages principaux des nouvelles de Kočić sont des héros tragiques ou, plus exactement, les victimes d'un combat inégal pour la préservation de leur dignité humaine. Au centre de ces textes, il y a un homme qui souffre et meurt écrasé, soit par l'injustice, soit par un pouvoir impitoyable, soit par la cruauté de la nature. À l'image des héros des tragédies antiques ou du biblique Job, ces personnages sont engagés dans une lutte qui n'offre aucune perspective... Leur caractère exceptionnel, leur grandeur réside dans le tragique

de leur destin, et Kočić personnifie ce côté exceptionnel dans une histoire qui les raconte. « Dans la tempête de neige » en offre peut-être la réalisation la plus expressive. [...]

Le personnage principal, Relja Knežević, est l'un des hommes les plus éminents de Zmijanje, le descendant des héros de la poésie épique populaire, dont la colossale fortune et la nombreuse zadruga familiale s'effondrent brusquement par un caprice du destin ; sans plus d'argent ne serait-ce que pour fleurir les tombes de ses chers défunts, il mène sa dernière vache au marché à bestiaux pour la vendre et, sur le chemin du retour, malgré un combat titanesque contre une tourmente de neige, mourra sur le corps gelé de son petit-fils. [...]

La mauvaise fortune frappe donc le plus grand et le plus puissant des montagnards, et la bataille contre le destin malveillant prend au final, avec la tourmente de neige, des proportions surhumaines et s'élève au niveau de l'affrontement originel de la vie et de la mort, grand, héroïque, tragique.

Stojan Đorđić, extrait de : « *O umetničkim vrednostima Kočićevih pripovedaka* » [Des valeurs artistiques des nouvelles de Kočić], préface à : *Kroz mećavu*, Belgrade, 1999.

*

JAZAVAC PRED SUDOM / LE BLAIREAU DEVANT LE TRIBUNAL
(1904)

**David Štrbac – « l'un des personnages
les plus marquants de la littérature serbe »**

Le Blaireau devant le tribunal est l'œuvre la plus connue et la plus populaire de Petar Kočić. Écrite en l'espace d'une seule nuit en 1903 à Vienne, sa première version avait la forme d'une nouvelle. En 1904, dramatisée, elle fut publiée dans le recueil *De la montagne et au pied de la montagne* [S planine i ispod planine]. Sitôt son écriture terminée, une lec-

ture du *Blaireau* fut donnée devant la société académique *Zora* [L'Aube] puis, en 1904, dans la salle de la fondation Kolarac à Belgrade par Petar Kočić en personne. Des lectures furent organisées également aux rassemblements paysans en Bosnie occupée, aux réunions de la jeunesse progressiste, aux soirées littéraires. On joua *Le Blaireau* sur presque toutes les scènes des contrées serbes. Un contemporain de Kočić affirma qu'une seule représentation avait un retentissement plus grand que des centaines de meetings politiques. [...]

Le Blaireau devant le tribunal se présente comme une pièce en un acte, son ton est celui d'une satire acerbe et assassine. [...] Son héros, David Štrbac, est une personnalité très complexe. S'incarnent en lui les traits de caractère du paysan bosniaque qui, dans le combat séculaire pour le pain et la survie, sont sculptés en signes caractéristiques. David est astucieux et matois, imaginatif et vif d'esprit, persévérant et opiniâtre, finaud et prompt à la révolte. Il couvre un large spectre de caractéristiques mais se distingue aussi, par le côté *massif* de son personnage. [...] La vie lui a appris à se sortir de toutes les situations, à battre en retraite quand il flaire le danger, à piquer de nouveau de son aiguillon quand la situation s'apaise, à berner les juges de ses « curieuses » histoires. La sagesse acquise dans la vie et ses dons de beau parleur font que ses paroles sont toujours à double sens – « curieuses ». Sa parole est sereine et triste, naïve et un peu sotte, mais par-dessus tout aiguisée et assassine... Ce déferlement de révolte ne recèle toutefois pas les seules sévérité et condamnation mais aussi la douleur de l'opprimé et du sans-droits. Derrière cette révolte transparait le drame que vit le héros du *Blaireau devant le tribunal* et de son peuple. [...]

David Štrbac est à la fois un plaisantin et un martyr. Tel qu'il est, il impressionne : il nous fait rire aux larmes, émeut jusqu'à faire mal. Par le rire il stimule et insuffle la confiance en ses propres forces, par la douleur il pousse les enhardis à l'action. En des temps difficiles, *Le Blaireau* faisait l'effet de vouloir éveiller et pousser à l'action, et David Štrbac est resté

l'un des personnages les plus complets et les plus impressionnants de la littérature serbe.

Staniša Veličković, extrait de l'ouvrage : *Interpretacije iz književnosti 3* [Interpétations de la littérature 3], Niš, 2003.

Traduit du serbe par Alain Cappon

I.

POÈMES EN PROSE

PRIERE

[МОЛИТВА]

Tu es malheureux, ô mon peuple, tu es misérable, ô ma Patrie ! Je connais et je ressens ta misère et la noire amertume qui oppresse ton âme. Je sais tout cela et je l'éprouve, mais on m'empêche de chanter les jours heureux des temps passés, mais on m'empêche de plaindre ton universelle détresse, ô mon Peuple occupé, ô ma pauvre Patrie !

On me chasse impitoyablement du cimetière, on me fouette terriblement et les mots me restent en travers de la gorge. Les tombeaux demeurent privés d'un chant pur pour les morts, de larmes sincères ; les mères endeuillées, inconsolables, sont privées d'un doux réconfort, de sorte que dans une furieuse colère le cœur de Dieu et celui de l'homme s'insurgent et les corps morts dans leurs linceuls mortuaires sortent de leurs tombes inexpriées et s'annoncent par plaintes et pleurs qui figent d'effroi l'âme humaine.

Ô mon Dieu, grand et puissant et impénétrable, donne-moi cette langue, donne-moi ces mots larges et lourds que l'ennemi ne saisit pas mais que saisit le peuple, pour que je puisse pleurer et me lamenter du sort terrible de mon Peuple et de ma Terre. Offre-moi ces mots, Seigneur, aussi forts et vastes que les montagnes de l'Himalaya, aussi forts et puissants que les tonnerres des cieux, aussi fatals et sinistres que les foudres divines, aussi impénétrables aux tyrans que le sphinx au genre humain. Donne-moi ces mots et donne, ô mon Seigneur, ce don qui est Tien par Ta miséricorde incom-

mesurable, car mon cœur se fane, car mon âme s'altère à force d'amertume et de tristesse.

Première publication : 1907

*

LA CHANSON TRISTE

[ЖАЛОБИТНА ПЈЕСМА]

- Extrait -

De jour en jour on ressentait plus vivement l'haleine glaciale d'un temps automnal. L'air était empreint d'humidité, il soufflait de manière plus froide et plus sèche à travers les petites fenêtres des cellules de la Maison noire. Le ciel avait perdu de sa pureté, de sa clarté, et n'était plus saturé du souffle brûlant et âpre de la canicule, il s'était en quelque sorte apaisé, embrumé comme s'il allait, pris de furie, se mettre à pleurer des larmes perfides et amères.

Maussade, fatigué, je me tenais sur un banc de détenus et m'étais accoudé contre l'ouverture salie d'une petite fenêtre afin de respirer, à travers les barres de métal froides, un peu de cet air frais qui circule abondamment de nos montagnes cou-vertes et ténébreuses qui dominant Banja Luka.

Je regardais ainsi et je pensais.

Les jardins et les champs autour de la Maison noire sont nus et déjà vides ; sur les arbres fruitiers pendent des branches cassées, aux feuilles roussies, mortes, dénuées de fruit, à l'apparence douloureuse et triste. Une paille écrasée, des graines épaisses et parsemées teintent de jaune routes et de sentiers ; les pailles de maïs, non coupées, se courbent sous les rafales d'un vent glacial et les parois murmurent comme prises d'une plainte étouffée.

Observant ainsi et pensif, le souffle coupé, j'écoutais

tout frémir et pressentir la venue de l'automne à travers un temps houleux, inquiet.

Déjà les oiseaux migrateurs se préparaient au voyage et leurs chants aigus résonnaient autour de la Maison noire. Gazouillant de manière inlassable, ils survolaient, se posaient sous le toit, puis à nouveau s'élevaient et volaient de manière confuse et désorientée comme s'ils ne savaient pas où aller.

Soudain, très au-dessus de ma cellule, au deuxième étage, l'écho d'un chant de bagnard fameux :

Chaque hirondelle
Prend joyeusement son envol,
Moi seul en prison
en chante la triste chanson.

Première publication : 1909.

Traduit du serbe par Boris Lazić

II.
CHOIX DE NOUVELLES

TUBA
[ТУБА]

Tiré de la vie paysanne bosniaque

Un soleil éclatant, joyeux, se lève sur la Saint-Georges. Tout nage et baigne dans le bonheur et une douceur indescriptible. Une vie nouvelle, renaissante, se manifeste dans la fleur charmante, dans la feuille tendre et verte, dans le rameau mince et élancé.

Les hommes ont repris des forces et regardent avec une certaine fierté la nature déverser sur eux sa splendeur et sa beauté. Les poitrines se gonflent ; elles vont éclater d'un bonheur qu'on sent très confusément, mais qu'on devine tout aussi clairement dans les torsos tendus et épanouis. Les cœurs palpitent — comme s'ils allaient s'envoler. « Je te rends grâce, mon Dieu, pour ce que tu me donnes ! » — une exclamation involontaire échappe à l'âme émue.

Merveilleux est le soleil de la Saint-Georges ! Il rajeunit les vieux, et donne de l'élan aux jeunes. Tout, absolument tout s'en réjouit et l'attend vibrant de désir, même cette petite fourmi qui, là-bas, avance à petits pas sur une baguette sèche.

I

Au pied du Mont Kraguljevo, des brebis blanches et leurs jeunes agneaux se sont égaillés le long d'un cours d'eau. De-ci, de-là, une brebis bêle, soucieuse, et aussitôt son agneau

gentillet lui répond et, une fois rassasié, se met à danser à travers les prés doux et calmes.

Les bergers se sont rassemblés et se racontent les peines supportées durant l'hiver, et surtout cette énorme neige qui leur est tombée dessus à la fête de la Précieuse-Chaîne. Ils se disent l'un à l'autre où ils prendront leurs quartiers d'hiver l'an prochain, si Dieu leur prête vie.

Blagoje, brassier chez Mića Željko, un jeune gars tendre et hésitant comme une fillette — le duvet venait juste de lui venir — s'écarte pour s'isoler, et lance ses regards vers le Mont Kraguljevo. Comme si les discussions de bergers ne l'intéressaient pas, ni leurs simples et anodines délibérations. Si, ça l'intéresse quand même, mais pas autant que quelque chose d'autre.

Vous allez entendre, je vais vous raconter.

Il est orphelin ; il n'a personne nulle part en ce bas monde. Dans cinq jours, cela fera deux ans que sa mère est morte. Il n'a gardé aucun souvenir de son père, et tout le reste de sa famille proche a disparu prématurément.

Rien n'est pire et plus triste que de rester orphelin à la campagne. Personne pour te coudre une chemise, ni te la laver, ni la raccommoder — tu n'as ni tête, ni oreiller, et on n'y peut rien...

Son père était un homme assez capable et actif. Mais lors d'une révolte, les Confinaires, en marchant sur Banja Luka, pillèrent et incendièrent tout. Il avait deux paires de bœufs, sept ou huit vaches, possédait aussi pas mal de petit bétail, et pouvait ainsi vivre bien gentiment. La terre était bonne, quoi qu'on y semât elle rendait un pour cent. Où qu'on se tournât, c'était l'abondance... Un grenier plein, une bergerie pleine, la caisse pleine de billets, et le champ qui plie sous la récolte. L'abondance d'avant, voilà ce que c'était !

Que Dieu garde le défunt Gavran — le pauvre homme devint tout simplement fou. Un mal le prit et le jour même de la Saint-Nicolas, cette même année, il rendit l'âme dans de grandes souffrances.

Sa mère, Đuja, se remaria deux ans plus tard quelque part du côté de Tramošnja. Elle emmena avec elle Blagoje. Elle n'eut pas d'autre enfant, d'ailleurs, parce que ceux qui vinrent avaient été assez difficiles, et n'ayant pas passé un an, étaient morts à force de hurler et de pleurer. C'est pourquoi Đuja avait donné à Blagoje ce prénom, qui signifie « le Doux ».

Les derniers temps, son parâtre avait commencé à le regarder de travers, alors un jour il s'était enfui. La vieille Đuja s'en était arraché les cheveux et avait pleuré son unique fils, jusqu'à ce que Dieu prenne pitié d'elle et la rappelle à lui.

Dès ses dix ans, Blagoje avait commencé à louer ses bras. Les choses tournèrent de mal en pis. Il erra longtemps un peu partout, pour échouer enfin, il y avait de cela trois ans, chez Mićo, avec qui il avait convenu qu'il lui garderait les bêtes.

Dix florins, deux paires de sandales de cuir de mouton et une toison de laine, c'était là tout son salaire de la saison, de la Saint-Georges à la Saint-Luc. Il s'en accommodait bien. La vie lui était agréable chez Mićo. Tous, dans la maisonnée, le considéraient comme un des leurs, et on ne disait pas notre valet » mais « notre Blagi ». Avec Milić, le fils de Mićo, il s'entendait comme un frère.

— Sœurette, est-ce que Blagi a emmené les moutons à la pâture ? demande Jagoda, la bru de Mićo, à Maruška, la fille de celui-ci.

— Pardi, ma belle, notre Blagi n'est toujours pas là. Il a conduit les bêtes tout là-bas, derrière le cimetière de Palačković, et il n'est toujours pas revenu — répond Maruška.

C'est ainsi que tout notre village l'appelle. Pas âme qui vive pour se plaindre de lui. Il est gentil avec chacun, et chacun l'est avec lui.

Une fois, ses bêtes causèrent quelque dégât dans un champ, et le gardien le tança un peu vertement :

— Tu ne vois donc pas, gamin, que c'est un pré ? Bokan a interdit aux troupeaux de paître par ici.

Il le secoue quelque peu, et il rougit comme une écrevisse bouillie.

— Je le ferai plus, Mile, je savais pas que...

— D'accord, d'accord, Blagi. Je sais bien que toi, tu... Ne recommence pas, hein... — et le gardien regretta de s'être emporté.

Blagi regardait sans cesse du côté du Kraguljevo. Il désirait avec ardeur voir, malgré les branches serrées de la prunellaie en fleurs, ce pour quoi son cœur battait.

Devant les enclos du Kraguljevo se fait entendre une chanson. C'est aujourd'hui la Saint-Georges, et les jeunes filles se balancent en chantant — comme le veut la coutume. Les bergers ont reconnu la voix. C'est Tuba qui chante, avec Pava sa camarade.

Blagi se sent soulagé, et il pousse involontairement un soupir d'aise. Il porte la main à sa large ceinture décorée de boutons, en sort sa flûte et fredonne un air. Les notes retentissent, frêles. Sa poitrine se gonfle, et ses mains courent littéralement sur les trous de la flûte claire. C'est sa seule conversation et son seul loisir dans les heures solitaires de sa vie de pasteur. Il ne va nulle part sans elle. Quand, à la tombée du jour, il surveille les derniers moments de pâture, elle est sans cesse à ses lèvres. Beaucoup de garçons du village lui envient son habileté.

— Il ne s'arrête jamais, ce Blagi ! Tuba ne fait pas attention aux gars comme toi — dit Markan, le berger de Majstorović.

Il rougit comme une fille et ne lève pas les yeux.

— Je n'ai pas besoin que tu me le dises pour le savoir, Markan. Je joue, comme ça, tu sais, pour moi — dit Blagi, qui range sa flûte dans la ceinture.

— Tu ne sais pas, Markan, ce que le sort nous réserve — disent les autres bergers.

— Tout est possible ; moi, ce que j'en dis, ce n'est pas un si bon parti — reprit Markan. Tu sais, mon garçon, le Lazar ...

— il se mordit la langue et, pour faire diversion, se leva. Allez, bougeons les bêtes. On meurt de soif, aujourd’hui, en restant sur place — leur enjoignit Markan, qui enfila son sac sur le dos.

— Pardi, tu l’as dit — approuva Blagi, qui jeta un regard à la dérobée vers le Mont Kraguljevo et aperçut Tuba disparaissant derrière la prunelaie pour aller vers le puits.

II

La vieille Andja, restée veuve après la mort de Mile Kragulj, avait une fille. Elle avait oublié le prénom qu’elle lui avait donné à son baptême, peut-être. Quand elle était petite, on l’avait appelée, par tendresse, Tuba [Trompette]. Personne ne l’appelait autrement. Elle ne se serait pas retournée si on l’avait appelée de son prénom de chrétienne.

L’ancienne zadruga des Kragulj était célèbre au loin. Lorsque l’année avait été bonne, le vieux Jovo Kragulj pouvait distiller 350 kilos de prunes pour en faire une eau-de-vie forte comme la foudre ! Et son cheval pommelé, le puissant aga Muharem Đumišić s’en souvient bien encore aujourd’hui.

Sa porte était grande ouverte à tous : moine, pope, mendiant, voyageur. Qu’on vînt ou qu’on partît, le vieux Jovo savait plaire à tous et prévenir les désirs de chacun. On bénissait sa maison. La belle paix des zadruga, l’ordre et la discipline régnaient sous son toit. Chaque membre de la maisonnée savait ce qu’il avait à faire, et exécutait ses tâches sans récriminer, de bonne grâce, convaincu qu’il travaillait pour lui-même. Ô vie heureuse, temps bénis, avec quelle rapidité vous avez disparu !

Le vieux Jovo tenait toujours au râtelier deux chevaux de selle, et il se comportait comme un chef de haïdouks. Il avait des pantalons bouffants en toile, et par-dessus une ceinture d’Istanbul, un gilet court avec des passoirs d’argent, sur le gilet une cape de Belgrade, et en couvre-chef un fès proéminent enveloppé de noir, d’où jaillissait un gros gland. Et

quand il enfourchait son impétueux cheval gris, et qu'il pendait l'étui de son deux-coups à la selle devant lui ! Hé, le bon vieux temps !

— Quand l'Autriche est venue — raconte Risto, le fils de Jovo — père est mort à l'automne, et après avoir jeûné nous avons divisé la zadruga en quatre, et depuis tout va de travers. Les récoltes ont commencé à être mauvaises, le bétail à s'affaiblir, et les impôts à s'alourdir à nous en étouffer. Je n'ai rien vécu de plus triste de toute ma vie que lorsqu'on a dû laisser vendre aux enchères le cheval pommelé de père, pour les impôts. Et quand on l'a vendu à Mujkan, ce Tsigane de Bronzenjak, pour un peu je serais devenu fou. La misère et des hordes de miséreux se sont déversées de toutes parts, mais nous ne nous laissons pas abattre. Nous garderons notre vieil honneur et notre réputation, et le reste comme Dieu l'a voulu.

Mile, le frère de Jovo, passa lui aussi de ce monde à l'autre rapidement après lui. Il laissa derrière lui, dans la plus grande misère, la vieille Andja avec trois filles. Une maison sans homme : quelle désolation !

La pauvre se démena tant bien que mal. Elle arrangea deux bons mariages pour ses aînées. Tuba, sa chère petite, elle l'aimait de tout son bon cœur de mère. Elles restèrent toutes deux dans un cabanon misérable et branlant. Lorsque l'enfant eut pris de la vigueur, elle parcourut le village pour travailler à gages et gagner de quoi se payer une poignée de sel.

Andja, vieille et impotente, se souvenait des beaux jours de la vie à la zadruga et accompagnait, les yeux pleins de larmes, son enfant chérie dans les champs des autres.

— Fais bien attention à toi, mon trésor, le monde est sans pitié. De nos jours il est facile de dérapier et de salir son honneur. Chausse-toi, prunelle de mes yeux ! — disait la vieille.

— Je ne peux pas, maminette, tu sais, il y a de la rosée, et mes souliers...

— Bien, bien.

La vieille Andja se réjouissait de voir qu'elle était si intelligente et économe.

Lorsqu'elle va aux champs, elle enfile une chemise blanche comme neige, met tout le linge de sa mère sur elle ; elle cale ses chaussures sous le bras et met à l'épaule une binette, s'il faut biner, ou une faux, s'il faut faucher, et elle part allègrement au travail.

Tuba ! Un nom bien laid pour une créature si admirable !

Des cheveux de soie dorée entourent son front haut et clair, où étincèlent deux yeux vairons extraordinaires, à l'ombre de sourcils épais et longs qui se réunissent presque. Aux joues blanches, légèrement hâlés par le soleil, un charme particulier s'allume par deux fossettes qui apparaissent dès qu'elle sourit, innocente et inoffensive — d'un sourire qui envoûte et enivre. (Plus d'un en soupire !) Et cette démarche fière, décidée, qui concorde à merveille avec sa taille fine et bien marquée. Et sa poitrine, maudite poitrine ! Ronde et généreuse, débordante. Lorsqu'elle se lève et appuie ses mains vigoureuses sur sa ceinture décorée, et vous regarde de ses yeux malicieux, par ma foi, même un héros comme Kraljević Marko en aurait tremblé.

À la saison des fleurs, elle en est toujours parée. À l'oreille elle porte une petite rose fraîche et vermeille, qui répond joliment à sa chevelure dorée et son gracieux visage ; et une tige de basilic odorant dépasse de son petit fès, qu'elle porte légèrement renversé.

Les garçons du village se battent pour elle. Et comment en eût-il été autrement ? « Elle poursuit les nuages dans le ciel, attention aux héros sur terre ! »

III

Lorsqu'ils furent en bas, au fond de la prairie qui longeait la rivière, les bergers séparèrent leurs moutons. Blagi

tourna au-dessus du moulin, et prit à flanc de montagne sous la prunelaie des Kragulj.

Les moutons paissent tranquillement. Il monte en tête, sur le chemin qui mène au puits, puis il s'assied en haut d'une falaise, sort sa flûte et se met à jouer.

Le soleil s'approchait de son coucher. L'occident se bariolait de bandes lumineuses, et scintillait d'un éclat magnifique. Une brise silencieuse souffla et joua dans les mèches de jais du pensif flûtiste, dont les cheveux jaillissaient de sous le petit fès. Il faisait des trilles, et il n'aurait pas remarqué Tuba si elle ne l'avait réveillé de sa voix.

— Blagi, tes moutons partent !

— Eh, c'est vrai, ma foi ! — Blagi se secoue et vole pour les ramener.

— Merci bien — fait-il après les avoir rassemblés. Tu étais au puits ?

— Oui — répond Tuba, et elle baisse les yeux au sol.

Un tremblement s'empare de lui, un frisson le parcourt ! Il aimerait la regarder, mais il n'y parvient pas. Il n'ose pas, c'est ainsi. Ils se taisent tous deux... Ils ne prononceraient pas un mot même sous la torture. Tuba tient dans une main une gourde, et de l'autre elle tire nerveusement la frange de son tablier. Blagi baisse le regard, et de sa canne frappe le bout de ses sandales.

— Tu as de l'eau dans ta gourde ? — demande Blagi.

— Oui. Ce n'est pas loin.

— Tu m'en donnerais, pour me désaltérer ?

— Pourquoi non ? Tiens, prends — dit Tuba, et elle lui tend la gourde, sans lever les yeux.

— Elle est glacée.

— Oui. Oui — rétorque Tuba, et un sourire mi-malicieux, mi-apeuré, effleure ses petites lèvres fines.

Blagi aussi sourit peureusement. Que ferait-il d'autre ?

La vieille Andja tournait en rond dans le cabanon. Elle s'inquiétait que son enfant ne revînt pas de si longtemps du

puits. La pauvre, elle s’effrayait d’une funeste coutume, l’enlèvement des jeunes filles à marier. Préoccupée, elle se posta devant la porte.

— Hoho, Tuba ! — fit-elle entendre. Que fais-tu, mon enfant, depuis si longtemps ?

Tuba tressaillit, comme arrachée au sommeil, pâlit, sortit rapidement de son sein une pomme, la lança à Blagi, puis s’enfuit en caracolant à travers la prunelaie.

Blagi la suivit des yeux, puis lâcha un soupir. Il prit à terre le fruit, l’embrassa — c’est une aumône, c’est ainsi qu’on fait — le mit dans sa musette, puis partit rejoindre ses bêtes.

— Mon trésor, qu’as-tu fait si longtemps à l’eau ? Ce n’est pourtant pas au bout du monde, sœurlette ! — la réprimanda la vieille.

— Je ne pouvais pas autrement, maminette, il y avait du monde... — mentit Tuba.

Andja la regarda de ses yeux vieux et éteints, puis poussa presque un cri.

— Pourquoi es-tu si pâle, pauvre de moi ?!

— Rien du tout, maminette, j’ai eu un peu peur à cause du chien noir des Zeljković — mentit-elle de nouveau.

— Tu veux que maminette te fasse un petit remède⁶¹ ? — demanda la mère, apeurée.

La vieille se lève, sort d’une petite boîte en bois une cartouche de fusil, et la coupe avec une hache au tranchant émoussé. Elle en laisse une partie dans la boîte, et met l’autre dans une pelle à feu pour la faire fondre.

— Donne-moi donc la gourde. Ça a fondu — dit la vieille en tenant la pelle avec le plomb liquéfié. Elle est entière ? Personne n’y a bu ? Parce que, tu sais, ça ne guérira rien si on y a bu... Vraiment, personne n’y a bu ?

⁶¹ *Saliti travu* : un remède administré aux personnes ayant subi un choc émotionnel. [Toutes les notes accompagnant ce récit sont rédigées par les rédacteurs de *Serbica*.]

— Non — lui mentit sa petite chérie pour la troisième fois.

La vieille retourna la pelle, remplit d'eau une écuelle, la bénit et marmonna quelques mots, puis y versa le plomb fondu.

— Voilà, bois tout maintenant.

Tuba prit l'écuelle et avala à grand-peine une ou deux gorgées.

— Bois bien, ma chérie. C'est bon pour la santé.

La nuit était là depuis longtemps. Elles firent leurs prières, dînèrent, recouvrirent le feu de cendres, puis se couchèrent.

Tuba se tournait et se retournait sous son épaisse couverture. Elle n'arrivait pas à s'endormir. Devant ses yeux jouait le visage de Blagi. Elle pensait à tout et à rien. Elle sentait une tendresse lui parcourir puissamment la poitrine, toute en feu, excitée.

Elle avait commencé, l'année passée, à sortir aux réunions du village. Elle l'avait vu au monastère à la Nativité de la Vierge. Ils s'étaient regardés, et aussitôt il lui avait plu.

Depuis, elle le voyait souvent. Aux champs, incidemment, quand on butait le maïs ou qu'on moissonnait. Il se rapprochait alors toujours avec ses bêtes, et lui prenait des mains la bêche ou la faucille pour la soulager un instant. Cela ne plaisait pas aux gars du village, et Lazar, le fils de Nikola, déversait sa bile. Lui aussi tournait autour de Tuba ; mais elle, elle ne l'avait même pas remarqué. Comment lui, si bien tourné et si riche, aurait-il pu penser à une misérable orpheline qui quémandait les tâches pour gagner une poignée de sel ?

Le soir, quand Blagi menait son troupeau à la pâture sous la colline, elle sortait devant sa cabane et écoutait, pleine de désirs, le son de sa flûte. « Ah, mon Dieu, il ne sait pas que je... », murmurait-elle lorsque la dernière note de la flûte claire se perdait dans les sommets déserts du Medenjak aux reflets vert sombre.

Le sommeil finit par la prendre par surprise à un moment de la nuit.

La vieille Andja n'arrivait pas à fermer l'œil. Elle se faisait du mouron pour sa petite dernière, le seul réconfort de ses vieux jours. Elle l'attirait dans ses bras et la caressait tendrement : « Dors, mon amour, dors pour ta maminette », murmurait la mère, attentionnée.

Tuba se prit à divaguer un peu. La vieille s'affola, se leva brusquement, attisa le feu et prit sur la petite étagère la petite écuelle avec l'eau.

— Tuba, Tuba — ma chérie — la réveilla-t-elle doucement. Lève-toi, mon trésor. Bois un peu d'eau. Comme brûlent ses joues — malheur et tristesse à moi.

Tuba se releva et dit, toujours dans son délire : « Ah, il ne sait pas que je... »

— Quoi, ma chérie ? Qui ? — demanda la vieille, effrayée. Signe-toi, invoque le nom de Dieu et de saint Pantaléon, et bois de cette eau. Allons, signe-toi.

Tuba prit l'écuelle, fit le signe de croix, but une grande gorgée puis, fatiguée, versa la tête sur le dur traversin.

Longtemps, la vieille Andja se tint debout au-dessus d'elle, la regardant, immobile ; puis elle couvrit à nouveau le foyer, et se coucha.

— Dieu miséricordieux, garde-moi de tout malheur et de toute affliction, par ta grâce ! Saint Pantaléon, toi le patron de notre famille, ne permets pas au malin d'entrer sous notre toit — murmura la vieille en couvrant sa petite.

Qu'en était-il de Blagi ? Tout heureux et bienheureux, il allait derrière son troupeau en jouant de la flûte. Tout en marchant, il sortait de son sac la pomme, la regardait et la remettait. « Mon Dieu, d'où tient-elle une pomme à cette époque de l'année ? Et elle me l'a donnée — ah, elle me... » — il avait peur d'exprimer ce qu'il pensait.

Dans sa poitrine palpitante, la joie se mêlait à une sombre tristesse. Il se souvenait de son misérable passé, et devant

ses yeux se déroulait son présent plus misérable encore.

Quand il eut ramené le troupeau à l'enclos, il ramassa du bois sec et alluma un feu devant la bergerie. Il n'avait pas envie de jouer, contrairement à d'habitude. Il se plaisait à méditer.

— N'avoir personne à soi nulle part — comme c'est difficile. Mais j'ai quelqu'un, moi. Pour moi, tout le monde est de la famille. Personne ne me déteste, ni moi non plus. — Blagi se défendait de cette pensée terrible. Mais voilà, même si elle se liait à moi, où la conduirais-je ? Ni maison, ni foyer ; rien dans la main gauche, rien dans la droite — comme dit l'autre. Ah, mon petit Blagi, malheur à toi ! Il soupira profondément, sortit de la bergerie, poussa deux ou trois cris, et son fidèle chien noir l'accueillit... Il rentra alors, se signa et se coucha...

IV

Le mercredi précédant l'Assomption — c'était la Saint-Je ne sais plus quoi — les paysans se réunissent chez le chef du village, le knez, et la discussion s'engage.

— Est-ce que tu as ramené quelque chose de l'hôtel de département — lui demandent certains.

— Pardi, les gars, presque rien. Une ou deux convocations pour les dégâts des champs...

— Est-ce qu'ils m'ont sorti le papillon (convocation blanche) pour le saccage ? — le coupe David Štrbac. Tu sais, quand j'ai intenté un procès contre mon blaireau parce qu'il m'a dévoré mes pieds d'maïs.

— De quel blaireau parles-tu ? — s'étonne le knez.

— Mais de toi, mon joli knez ! — dit David, caustique.

Les paysans éclatent de rire.

— J'ai assigné un blaireau au tribunal foncier parce qu'il a mis à bas mes pieds d'maïs, tu sais, dans l' champ là-bas, au bas du Medenjak. Quand j' le leur ai amené et rapporté les

dommages qu'il m'a causés, ils m'ont dit d'aller au tribunal de débarquement.

— De département — le corrige le knez d'un ton sentencieux.

— Attends donc, le knez, s'emporte David, que j'finisse ! Je sais bien, moi, que vous tous, vous qui fricotez avec le tribunal, vous vous dites : Bah, les paysans, ça ne connaît rien à rien, c'est comme du bétail. Mais ce n'est pas vrai ! Nous aussi, nous reconnaissons le salé du sucré, même si nous ne mangeons pas des friandises tous les jours. Ils m'ont dit : les dégâts sont importants, ça concerne le tribunal débarquemental.

Le knez s'agite, il l'aurait bien corrigé, mais cela ne servirait à rien.

— J' fais entrer — poursuit David — le blaireau ligoté dans la salle. Les juges, ils se mettent à rire.

— Qu'est-ce que c'est que ça, l'ami ? — ils demandent.

— Pardi, rien, mes messieurs. J'avais quelques pieds d'maïs sous le Medenjok, tu sais, là-haut au-dessus de la maison de l'aut' côté, et ce vaurien, comme on dit, les a rasés. J' l'ai attrapé et je vous l'amène là à l'illustre tribunal, et maintenant Dieu vous vienne en aide, en toute franchise. Jugez d'après le droit. Quand j'ai eu dit cela, ils se sont couchés sur ces coussins — qu'est-ce qui lui prend, à lui ? — du fou rire qui les a pris.

— Moi, j'ai envie plutôt de pleurer, mes messieurs — j'ai dit.

Ils continuent à rire et regardent tantôt moi, tantôt le blaireau, puis marmonnent quelque chose entre eux, marmonnent, marmonnent, quand l'un d'eux — sauf votre respect — se met la main dans le dos, et sort de nulle part — Dieu sait d'où — une pièce d'un florin, et me la tend.

— Voilà un florin pour toi, David, et ton vaurien, lui, il va aller au trou. Quand tu recevras la convocation, viens au jugement.

J'ai pris le florin.

— Mes messieurs, Dieu vous vienne en aide, en toute franchise.

— Ne t'inquiète pas, l'ami — ils ont dit en se gaussant.

Je me suis souvenu alors de quelque chose.

— Mes messieurs, un florin ça ne va pas loin, parce que, tu sais, ce vaurien — j'ai lancé mine de rien.

— C'est justement parce que c'est un vaurien que nous te donnons un florin. C'est, ils ont dit, une récompense, et pour les saccages, le knez te préviendra, et alors viens au procès.

— Prenez garde, mes messieurs, parce que — sauf votre respect — le blaireau, il aime à mordre — je leur ai dit.

— Il est un peu fou — l'un d'entre eux a dit.

— Oh, mes messieurs, comme un crétin de Bosniaque : s'il n'avait pas de nez, il brouterait — je dis et je sors.

— Maintenant, le knez, j' te demande devant tous et devant la loi, qu'en est-il du blaireau et est-ce que ma convocation au jugement est arrivée ?

Les paysans se mirent à rire.

— David, l'ami, je n'ai pas que cela à faire — dit le knez. J'ai la tête grosse comme ça.

— Je sais, le knez, mais j' dois bien le dire : c'est pas juste que mes pieds d'maïs pourrissent.

— Qu'est-ce que je peux bien y faire ?

— J' sais bien ce que tu peux y faire. J' vais déposer une plainte contre l'administration territoriale⁶² et contre le tribunal foncier et débarquemental, et le knez, et les forestiers — j' la connais, la loi, moi ! — et vous verrez bien ce qui va vous arriver. Des qui sont allés au bourg au dernier marché m'ont dit que ce vaurien traîne dans le parc autour de l'usine à tabac comme un prince héritier, que Dieu le préserve, tandis que mes pauv' pieds d'maïs se dessèchent. Ah, le knez,

⁶² Déformé : *territoriale... départemental*.

ça ne se passera pas comme ça ! Puisqu'à moi, le tribunal interdit de poser un piège à blaireau, lui non plus n'a pas le droit de saccager mes pieds d'maïs sans pitié.

Aujourd'hui, il y a une loi pour tout. Je savais, moi, pour la loi, et je l'ai attrapé vivant dans le trou de la haie, pas facile, en courant, et ramené devant l'illustre tribunal. Ah, le knez, ça ne se passera pas comme ça, le trou est là-bas ! — conclut David.

— Fiche-moi la paix, David, par ma barbe ! — s'emporte le knez.

— Il blague, knez, le David. Tu le connais. Il y a d'autres choses du tribunal ? — demande Marko Pantoš.

— Il y a encore des convocations pour les nouveaux conscrits — répond le knez en les sortant de son bissac.

— Mon Dieu, combien en appellent-ils cette année ? — demande quelqu'un.

— Pas tant que ça. Dix-douze environ — annonce le knez.

— Il n'y en aurait pas une pour notre Blagi ? — demande Mića Zeljković. C'est cette année je crois que tombe pour lui la conscription.

— Eh oui !

— On ne le regrettera pas ! — répond Pantoš.

— Qui ? Un gars comme lui ? Il n'a pas son pareil dans toute la région — se récrièrent les paysans. Il part, mon Dieu, comme s'il s'enfonçait sous la glace.

Mića s'assombrit et déclara en dodelinant de la tête :

— Eh bien, il s'en va !

— Et pour ton neveu aussi, David, il y a une convocation — dit le knez en feuilletant les cartons.

— Merci, le knez, toi au moins je te remercie ! — déclara David.

L'enthousiasme était retombé, et David aussi s'était légèrement renfrogné.

Le knez sortit un litron d'eau-de-vie de prune, et le tendit à Mića pour qu'il serve. Mića prit la gourde, remplit un demi, porta un toast au knez, puis aux autres en circulant parmi eux.

— Allez, le knez, s'te plaît, sors-en un autre, c'est mon vaurien qui offre la prochaine tournée, ne put se retenir David malgré tout le sérieux et l'inquiétude que trahissaient les paysans. Le knez en sortit un autre ; et en enchaînant, ils s'échauffèrent. La conversation se fit plus animée.

— Les amis, Graz nous menace de disparition — dit Mića, qui tendit un demi à David. Nos gars — que Dieu les préserve — crèvent comme un mouton de la douve. Regardez les deux frères Mandić. L'un est mort à Graz, et l'autre est rentré à la maison ; mais deux semaines plus tard, on l'a mis lui aussi en terre. Je ne sais pas pourquoi on les envoie aussi loin, en 'Triche⁶³, alors que nous avons de l'espace ici.

David, le demi à la main, prit un air inspiré pour déclarer :

— Les soldats disent que c'est à cause des zusines. C'est cette fumée, l'ami, et les nôtres ne peuvent s'y habituer, voilà tout.

— Bah oui, on ne peut pas dire le contraire — approuve Pantoš qui tapote sa pipe sur le bout de sa chaussure. Les zusines, les zusines ! Rien de plus.

— À qui le tour, maintenant ? — demande Mića.

— À Cvika, à Cvika ! — crièrent quelques-uns.

— Les gars partent en pleine santé, ils brillent comme l'or, et une fois à l'armée, ils sont comme des blessés, et ils tombent subitement malades et meurent. Ça fendrait le cœur du bon Dieu ! — gémit Cvika, qui tend la main pour s'emparer d'un demi.

— Les amis, disons, ce serait peut-être utile de faire une pétition à l'empire pour qu'on ne les envoie plus là-bas ? —

⁶³ Jeu de mots : *Autriche*.

demande David. Toi, le knez, tu fais partie du tribunal, et tu as fait ton service, qu'est-ce que tu en dis, hein ?

— Vous savez, les gars, le règlement est le règlement, et une directive est une directive, et pourquoi pas — on fait un rapport, et ensuite on l'envoie à l'empire — leur explique le knez, prenant des accents solennels.

— Vous avez entendu, les gars ! Hééééé — fit traîner David — le knez est un vrai knez. Il sait — Dieu me préserve de sa sainte colère — comment ça marche.

— Quoi ? Bah oui, il sait comment le ciel a été fait — ajoute Cvika, dont les yeux tournent comme ceux d'une chèvre dans le noir. Alors, le knez ! Dis-nous comment faire ?

— Les amis, on suit le règlement, ensuite au rapport, et le rapport à l'empire — indique le knez.

— Mon Dieu, cet homme-là est vraiment intelligent ! — s'étonnent les paysans ; seul Mića se tait. Il allonge la gourde à ses côtés, croise les jambes, se penche légèrement en avant, et de sa pipe ferrée et brodée souffle de grosses bouffées de fumée. Il semble pensif.

— On n'obtiendra rien, les gars, ni d'une pétition ni de l'empire — dit-il en s'arrachant à ses pensées. — Oui, c'est vrai, on pourrait demander, mais je vous le dis : pas besoin. C'est ce que je pense, vous faites comme vous voulez. Mais je sais au moins : malheur au pauvre paysan ! Il ne connaît pas les livres, et il est comme aveugle des yeux. Et de nos jours, celui qui ne sait pas tenir la plume, il ne lui reste plus qu'à demander à un autre solliciteur de lui lire sa convocation ou sa lettre. C'est ainsi que vont les choses de notre temps. Et donc, qui pourrait écrire cette pétition à l'empire... ?

— À part notre collecteur de dîme, je ne vois pas qui d'autre. On dit qu'il est fort instruit — lança Cvika avec volubilité.

— Moi, je pense que le percepteur qui est venu prendre les impôts l'année dernière au village saurait mieux faire. Il m'a dit qu'il sait mieux écrire qu'un prince héritier.

— Mais oui ! — tressaillit Cvika, qui agite la main. Il est fort instruit. À moi aussi, il a raconté qu’il apprenait à écrire au fils du prince héritier.

— Aucun des deux ! — coupa David d’une voix forte. Les gars, qu’est-ce que vous avez aujourd’hui ? Vous n’entendez donc pas le knez ? Il parle comme s’il n’était pas de chez nous. Il n’a qu’à noircir la pétition avec les trois mots qu’il a dits, et les Boches verront de suite que nous aussi, nous connaissons la loi. Comment dis-tu, le knez ? Rément, dir...

— Règlement, mon gars, et directive, et de la directive on passe au rapport, et le rapport s’adresse à l’empire, l’empire au capitaine, et le capitaine jusqu’au caporal.

— Ha, comme les Boches savent tout bien organiser ! Il parle, l’ami, comme s’il lisait dans un livre. C’est pour ça que le tribunal nomme knez ceux qui ont fait leur service. Ils ne veulent pas de Mića, parce que la terre se retournerait — Dieu me pardonne — avant qu’il s’ mette à lire comme ça, comme le knez — dit David.

— Mais moi, les gars, je n’ai pas le droit — je suis knez. L’empire reconnaîtrait mon écriture, et aussitôt on m’enverrait « à l’ombre ».

— Toi, et tes mots — ajouta David.

— Je suis d’avis qu’il faudrait mettre sur la pétition aussi ces pièces. Comment on dit, déjà, le knez ? — demande Pantoš.

— Trimbres⁶⁴.

— Imbres ?

— Trimbres, mon gars ! Ah, vous n’y connaissez rien à rien — corrige le knez en s’emportant.

— Pas comme ça, le knez ! Tu sais, tu viens de chez nous, et la misère pourrait à nous aussi nous chanter des requiem — dit David en retirant sa proposition inadéquate.

— Les gars, ne vous fatiguez pas à la peine, ne gaspillez

⁶⁴ Déformé : *timbres*.

pas, car il n'y a pas besoin, ma parole d'homme. Ne remplissez pas le tonneau percé ! — leur conseille Mića.

— Et moi aussi, je le pense. L'empire sait ce qu'il fait — conclut le knez en prenant la gourde vide à terre.

V

Le knez distribua les convocations dans le village et annonça le jour où il se rendrait au chef-lieu de département avec les conscrits.

Le deuil se répandit partout. Nulle part on n'entendait de chant. Par endroits résonnait tristement, isolée, cette complainte de soldat :

Je pensais que mon père me mariait
Mais c'est le Boche qui de moi s'est emparé
Oh, ma fiancée, ma chérie, mon cœur,
Oh, ma fiancée, ma très chère Mara ! Etc.

Au tout début, quand on avait commencé à convoquer les recrues, la population les avait escortées comme si elles partaient à la guerre. Dans les bourgs on avait vu les mères se rouler dans la boue avec les habits de leurs fils en se frappant désespérément la poitrine. À ce spectacle, la compassion aurait fait monter les larmes dans les cœurs les plus durs.

Puis les soldats avaient commencé à rentrer chez eux sains et saufs, et la population s'était lentement calmée. Au fur et à mesure, les départs devinrent chose ordinaire, comme tout le reste. « Laisse, il n'a qu'à y aller, l'exercice le formera », disait-on. Mais cela ne dura pas longtemps. On commença à envoyer les recrues à Graz. Les décès et les maladies devinrent plus fréquents, si bien que la peur s'empara à nouveau des esprits.

Les mères éplorées lancèrent leurs lamentations sur le sort des fils, comme si elles étaient devant leurs tombes, et qu'elles revenaient du cimetière à la maison.

— Qu'est-ce qui se passe, femmes ? Pourquoi pleur-

nichez-vous ? — les tança le knez. J’y ai été moi aussi, et je suis là, je n’en suis pas mort. Souffrir un peu, et pardi avoir faim aussi, et puis tu as l’estomac serré si bien qu’il te suffit d’un croûton de pain.

— Nous savons, mon grand, mais toi, on ne t’a pas envoyé à 10.000 kilomètres de chez toi. Chaque jour de marché, si on le voulait, on pottait te rendre visite. Et maintenant ? Malédiction ! On les jette qu’équ’part en ‘Triche, il n’y a jusqu’à Vienne que le temps de fumer une pipe.

— Hé, femmes, arrêtez — se fâcha le knez. Où est Vienne, et où est Graz ? Graz est pas bien loin, c’est la porte à côté.

— Eh oui, c’est à Graz qu’on les envoie, que le feu du ciel brûle cette ville ! jura Spasenija, la femme de Sava.

— Qu’on épargne nos enfants, ma vieille — ajouta la vieille Vaimija, la femme d’Ignja, qui s’appuya la tête sur les deux mains et se mit à se balancer.

VI

Blagi s’était assombri, et il ne lançait plus ses trilles. En fait, si, mais très rarement : comme ça, quand il était seul et près de l’enclos. Les sons tristes et dolents pleuraient quelque chose de cher et précieux, quelque chose de perdu.

Tuba elle aussi avait appris qu’il était appelé. Tout le monde disait : il va être jugé apte. Quand elle entendait ces mots, des frissons de fièvre la parcouraient. Jusque-là toujours joyeuse, elle s’était maintenant assombrie elle aussi, elle avait les traits tirés. Ses yeux vairons, si vifs autrefois, avaient perdu leur chaleur d’antan. La vieille Andja était terrifiée. Elle marmonnait des prières contre le mauvais œil, confectionnait des remèdes — mais rien n’y faisait. Son sommeil était toujours agité.

— Si seulement je pouvais le revoir une fois de près — se disait-elle. Quelque part il m’est si cher — j’aimerais mourir

pour lui si je le pouvais. Oh, mon Dieu, et je ne lui ai rien dit.

C'était aussi ce que Blagi souhaitait. Il cherchait à discuter un peu avec elle en tête à tête. Il lui semblait qu'il s'en trouverait mieux.

Deux ou trois jours avant le départ, Tuba vint au moulin. Blagi le remarqua, rassembla ses bêtes dans les chaumes en aval et alla tourner auprès du moulin, faisant mine d'aller boire.

Le mécanisme du moulin s'était un peu abîmé, et il moulait grossièrement. Tuba sortit du bâtiment, afin de voir s'il n'y avait pas un homme dans les parages, et elle vit Blagi qui buvait au bief. Son cœur se mit à battre. Elle l'aurait bien appelé, mais elle avait la gorge nouée, et les mots sortaient avec difficulté.

— Bien le bonjour !

— À toi aussi !

— Qu'est-ce que tu fais là au moulin, Tuba ? — demanda Blagi en passant à côté.

— Eh bien, je ne sais pas... le moulin ne... — elle ne parvenait pas à articuler les sons.

— Quoi donc ?

— Mille excuses, mais le moulin est un peu abîmé, et je ne sais pas comment le réparer. Tu saurais, toi ?

— Laisse-moi voir — dit Blagi en entrant, tandis qu'elle restait devant.

Il trafiqua les meules quelque temps, s'énerva, et ne sut plus quoi faire.

— Ça va bien, maintenant. Je l'ai réparé — dit Blagi en sortant.

— Blagi, sincèrement, quand est-ce que tu vas à l'armée ? — dit Tuba en s'enhardissant.

— Après-d'main, j'pense.

— Et alors, est-ce que tu as peur ?

— Ben voilà... pas trop. Pourquoi j'aurais peur ?

— Comme ça, tu sais, tu serais triste si tu étais apte ?

— Beeen — appuya Blagi — tu vois, je ne pense pas. Je n'ai pas de mère, je suis seul au monde... personne ne me regretterait — dit Blagi en jetant un regard du coin de l'œil à Tuba, qui baissa les siens.

— Tout le monde te regretterait, tout le village. Et moi aussi, je regretterais qu'ils t'incorporent — Dieu t'en garde — parce que tu sais, Graz... Voilà, tu n'es pas — comme on dit — de ma parenté ni quelqu'un de proche, mais quelque part tu m'es cher comme... comme, comme un frère — bafouilla Tuba.

— Je ne te déteste pas, moi non plus. Je regretterais, sache-le bien, et toi et le village et tout le monde. Nos gens, nos mœurs... tu sais, pour celui qui part au loin, à l'étranger... on ne sait pas à qui se fier — bredouilla Blagi.

— Mon Dieu, est-ce qu'ils vont te prendre ? Tout le monde dit : il sera apte. Quelque part, mon Dieu, je sens en moi une grande tristesse, et j'ai parfois envie de pleurer. Tu sais, tu as beau être seul au monde, je te regretterais comme... comme, comme un frère... et même plus me semble-t-il — dit Tuba, et une douce rougeur envahit ses joues.

— Et toi aussi, il me semble que tu m'es plus chère qu'une sœur. Je n'ai personne nulle part dans ce vaste monde. Si je mourais, personne n'aurait une bougie à allumer sur ma tombe au Jour des Morts — dit Blagi, une larme à l'œil. Il s'essuya du revers de la manche.

— Oh non, mon Dieu ! N'y pensons pas.

— Ah, Graz... — dit Blagi en secouant la tête.

— Tu ne seras pas apte, touchons du bois — le rassura Tuba, mais elle voyait bien elle-même qu'elle ne croyait pas à ce qu'elle disait.

— Mais tous ceux que je rencontre me disent : tu seras apte.

— Tu sais bien, les gens disent ce qu'ils veulent... Tuba n'alla pas au bout de sa pensée, et elle porta la main à son

corsage pour en sortir une pomme. Tiens, voilà une pomme pour toi, et ne te fais pas de souci, tu sais. Tout ira bien — et si Dieu veut, mieux que nous ne le pensons.

— Tiens, pour toi aussi — dit Blagi, et il sortit de sa musette une pomme et la lui tendit.

Elle embrassa le fruit et le mit dans son sein.

— Adieu, Tuba !

— Dieu te garde, Blagi ! Bonne chance !

— Dieu t'entende — répondit Blagi avec tristesse et il emmena ses moutons à la pâture.

Le grain était moulu. Tuba prit la farine, la mit dans un petit sac et se dirigea vers chez elle.

Elle est un peu faible ; ses jambes vacillent. Tout cela la rend triste. « Hélas, il se pourrait que je ne le revoie plus jamais », murmure-t-elle. Ses yeux se remplissent de larmes. Elle laisse libre cours à l'amertume de son cœur, les larmes coulent et à voix basse, d'un ton lamentable, elle se met à chanter :

Ô pomme, ma pomme verte,
Je t'ai portée dans mon sein tout l'été,
Je ne t'ai ni mangée, ni offerte
Mais t'ai gardée pour mon bien-aimé
L'automne arrivé, mon bien-aimé s'en est allé.

Elle s'arrête et soupire.

De la bergerie Zeljković parvinrent les sons clairs et mélancoliques de la flûte. Elle les écouta, pleine de désirs et une douce tristesse au cœur, jusqu'à ce que les derniers échos s'en perdissent dans les pentes vert sombre du Medenjask hérissé de sommets.

VII

Vox populi, vox Dei. Tout le monde disait : ils l'enrôleront. Et ils l'enrôlèrent. Au bout de trois semaines, Blagi laissa sa contrée natale et partit pour Graz.

Tous le regrettaient, et Tuba n'était pas en reste.

— Cette année, il n'y a eu dans notre village que Blagi à être enrôlé, quel malheur — se plaint à Tuba Maruška, la fille de Mića, alors qu'elles épanouillaient le maïs chez les Majstorić. Quand notre Milić a été enrôlé, je n'étais pas plus triste. Si au moins ils en avaient pris un autre au village, ç'aurait été plus facile pour lui, le pauvre, mais comme ça, tout seul...

— Mon Dieu, est-ce qu'on va les expédier à Graz ou est-ce qu'ils vont rester au chantier naval — demanda Tuba.

— Moi, je pense : à Graz.

Tuba s'assombrit et plongea dans ses pensées.

Maruška et Pava prolongèrent un peu la discussion, l'une murmurait quelque chose à l'autre.

— Alors, les filles, pourquoi est-ce que vous parlez autant ? Vous n'êtes pas à la réunion ? leur lança en riant Lazar, le fils de Nicolas, et il jeta aux pieds de Tuba une botte de maïs solidement liés. Tiens, épanouillez ça !

Tuba se précipita pour la ramasser. Elle l'épanouilla à la va-vite, jeta les épis sur le tas, et fixa un regard étrange sur Lazar.

— Je sais, moi, les filles, je sais — s'immisça Lazar.

— Qu'est-ce que tu sais ? — le coupa Pava, l'amie de Tuba.

— Je sais, crois-moi. Je suis au courant de tout — dit Lazar en secouant la tête.

— Tu ne sais rien du tout, parce qu'il n'y a rien à savoir — répliqua cette diablesse de Pava.

C'est pour Tuba une amie sincère et loyale. Elle répond toujours présente. Elles ont grandi ensemble — leurs maisons sont l'une à côté de l'autre. Elles se donnent des conseils de broderie, de tissage, pour toutes les tâches ménagères. Quand elles sont aux champs, elles sont toujours sur le même sillon. Et qu'est-ce qu'elles peuvent chanter à deux, on pourrait en parler longtemps !

Même si elle était assez bavarde, Tuba avait osé lui con-

fier son secret — ce secret qu'elle n'avait jamais divulgué à personne : son amour pour Blagi.

Ainsi, quand, pour une fête religieuse, la vieille Andja part rendre visite au voisinage ou à ses filles, elles continuent toutes les deux, et allez qu'elles discutent toute la sainte journée. Après s'être saoulée de paroles, Pava dit :

— Allez, Tuba, ma vieille, chantons un peu !

— Ma chère Pava, je ne peux pas, c'est comme ça...

— Mais qu'est-ce que tu as, ma vieille ? Reste sereine. Tu as de la peine — c'est vrai, mais... ? Allons, ne te fais pas de mauvais sang. Maintenant, ces deux années vont filer comme un torrent de montagne, et alors tu te le retrouveras ! Il va venir, ma douce ! Oh, n'est-ce pas là Blagi ! Sur mon âme, comme si je le voyais, qu'il venait, et ... Tiens, tiens, prenons « Ô pomme, ma pomme verte ». Tu l'aimes, celle-là, je sais.

— Pava, ma sœurette, je n'ai pas envie, rien à faire — dit Tuba, les yeux pleins de larmes.

VIII

L'automne approche. La forêt a commencé à se parer de couleurs jaunes. Quelques feuilles sèches tombent des branches, faisant muettement l'annonce des jours mélancoliques prochains. Dans les champs, les travaux sont presque finis.

Les pruniers ont bien donné — en abondance. De toutes parts, les tonneaux sont pleins, et le marc, déjà trop chaud, fermente. On cherche des distillateurs, on court chercher l'« autorisation » ; tout le monde travaille, y compris le « bureau » des impôts.

Au village, une grande animation règne. L'un marie son frère, l'autre son fils ; l'un donne la main de sa sœur, l'autre de sa fille. Quoique l'automne soit une saison ennuyeuse, c'est la préférée du paysan. C'est alors qu'il a de tout ; du boire et du manger à volonté. Tant qu'il y a de quoi, car après... De temps à autre, pardi, on entend aussi un coup de fusil soudain (une vieille pétoire, ça n'est pas dangereux !). Le knez se

gratte la tête puis annonce d'un ton officiel : « Au rapport ! — Hé, ces braves gens-là, on ne peut jamais leur... » — dit-il en tournant la tête d'un air soucieux.

Devant la vieille Andja, les prétendants viennent comme des mouches.

Célèbres étaient autrefois les Kragulj, et la nouvelle de la beauté de Tuba s'était répandue au loin. Les prétendants franchissaient de longues distances, comme des moutons au saloir ils se pressaient pour venir la regarder. La vieille Andja en était toute déconcertée ; Tuba tremblait et frissonnait comme un agneau devant l'abattoir. Elle se cachait, elle ne voulait pas sortir.

Janko Delić est venu d'aussi loin que du Zmijanje. Il s'est paré comme seul un Delić peut le faire. Il n'a pas son pareil chez nous. C'est un paysan, c'est vrai, il a sa propre terre — cela fait longtemps qu'il s'est racheté — mais il fait aussi un peu de commerce. Il achète à l'automne des bœufs bien gras pour les revendre. C'est un homme vif et entreprenant. Il s'efforce de faire son beurre de tout.

— Qu'elle sorte, qu'on la voie. Nous ne la mangerons pas — dit Janko. Nous venons pour faire la cour, c'est la règle. Si elle plaît — c'est bien ; si elle ne plaît pas — tant pis.

— Je sais bien, Janko, mon ami ; mais mon enfant n'est pas à prendre cet automne. Elle est jeune, elle n'a pas la tête sur les épaules, et toi tu es un homme déjà. Pour le mariage, il faut ci, il faut ça, mais elle, la pauvre, elle n'est pas bien dotée ni n'a de cadeaux à faire — refuse Andja.

— La réputation des Kragulj, bonne dame, n'est plus à faire, et...

— Eh, mon Janko, c'était avant ! — soupire la vieille.

— La fille est de bonne composition, vigoureuse, belle — elle est racée, tu sais, ça c'est bon pour chez moi. Et la dot et les cadeaux ? — dit Janko, qui souffle légèrement en faisant un geste de la main. Sous mon toit elle ne sera ni nue, ni pieds nus, ni affamée, ni altérée. Il ne manque de rien, Dieu merci !

Elle sera comme un coq en pâte, comme on dit, alors à toi de voir...

— Bien le merci, l'ami Janko, je sais sur qui je peux compter maintenant ! Mais cette année, la jeunette n'ira nulle part, peut-être l'an prochain s'il en doit être ainsi.

Quant à Nikola, le père de Lazar, il court dans tous les sens, il ne sait plus où donner de la tête. Il veut marier son fils, coûte que coûte. Lazar n'a d'yeux que pour Tuba. C'est ce que Nikola a entendu dire d'« elle » — sa femme.

— Mon bonhomme, nous sommes devenus pauvres, nous sommes tombés bien bas. C'est l'âge où on doit le marier. Mais lui il ne jure que par Tuba, la fille d'Andja, mais elle, elle ne veut rien savoir, comme si elle était fille de prince. Tiens, Janko Delić est venu pour la demander — c'est pas rien, cet homme ! Mais la vieille sorcière à pattes, elle a fait une moue longue comme ça et elle a dit : « Je ne laisse mon enfant partir nulle part cet automne ! » T'entends ça ! Pardi, je ne sais pas ce que nous allons faire... Un enfant est un enfant... Tu connais Lazar — se plaint Petra à Nikola.

Nikola prend l'affaire en mains. L'air de rien, il envoie en éclaireur des femmes pour « amadouer » Tuba en faveur de Lazar. Voilà la Kalasura (certains l'appellent aussi la Chienne volante), et elle commence à bavarder :

— Chère Andja — ma chère, ne fais pas l'idiote ! Laisse ton enfant au fils Majstorović. Pardi, ma chère, tu ne le regretteras pas. Tu les connais, Dieu merci, ces Majstorović. Ils font attention à leurs femmes comme à la prunelle de leurs yeux. Ce sont des gens bien installés — ils ont leur terre, et en plus l'eau est à côté, le bois est à côté, le moulin est à côté ! On ne peut pas mieux trouver ! C'est ce que j'en dis, à toi de voir. Ouvre les yeux ! Dieu merci, je ne te veux pas de mal.

— Je sais, ma chère amie, mais ma fille n'a le cœur à rien cet automne. Moi, je lui dis : « Alors, ma belle, choisis d'aller où ton cœur te pousse. Je ne te forcerai pas. » Et là, elle se met à pleurer. Je demande, et elle ne répond pas, ou seulement : « Maminette chérie, je n'ai le cœur à rien ».

Qu'est-ce que je peux faire, dis-le-moi tout rond — gémit la vieille Andja.

— Ne prends pas les choses comme ça, tu sais. C'est une enfant, c'est normal... Moi, quand on m'a emmenée, j'ai pleuré. Je n'avais pas envie de troquer mon fès pour un foulard, mais après... Je te le dis — pourquoi je ne le ferais pas ? Ce sont des gens bien, tout un chacun. Ils n'ont pas leur pareil à dix lieues à la ronde. Ils ont beaucoup de bétail, et pardi, ils sont riches en blé. On n'a pas souvenir de les avoir jamais vus acheter une seule once de blé. Et leurs terres sont à eux, ma chère ! C'est rare, de nos jours ! L'eau est à côté, le bois est à côté, le moulin est à côté. Tu le sais toi-même, pourquoi te le répéter ? En plus, ils habitent à côté. Pourquoi tu la caserais à l'autre bout du monde ? Tu pourras aller lui rendre visite tous les jours... regarde bien, ma chère, ouvre les yeux. Je ne te veux pas de mal — ni à toi, ni à ton enfant. Je ne te parle pas par malice, Dieu m'en garde, mais comme ça, tu sais ! L'eau est à côté, le bois est à côté, le moulin est à côté ; et les Majstorović font attention à leurs femmes comme à la prune de leurs yeux. Voilà, ma chère, à toi de voir... — caqueta la Kalasura « Bouche d'Or ».

Tuba se cache et s'enfuit dès qu'elle voit quelqu'un arriver à la maison. Aussitôt la pauvre pense : on vient pour me faire la cour ou me demander.

Déjà un an a passé depuis le départ de Blagi. Souvent elle regarde la pomme qu'il lui a donnée la dernière fois près du moulin. Cela fait un moment qu'elle a commencé à pourrir. Elle la regarde tristement, et ses yeux se remplissent de larmes : « Tant pis, elle n'a qu'à pourrir, pourrir complètement — je veux seulement qu'il revienne vivant, mais Graz », pense-t-elle, et des larmes ruissellent sur ses joues pâles.

IX

Ce devait être à la Saint-Archange, le knez descendit à l'« office ». Là-bas, il reçut les « convocations » et autres « af-

faïres officielles ». En outre, on lui remet deux paquets enveloppés de noir ainsi que le « livre noir ».

— Mon Dieu, qu'est-ce que c'est que ça, s'étonna le knez.

Il lut l'adresse : « À l'attention de monsieur Vukan Radić, knez du village de M... »

— Monsieur, moi ? Oh oh oh, n'en revient pas le knez, puis il lit encore une fois : « À l'attention de monsieur Vukan Radić, knez du village de M., poste restante B. » Quel empire bien ordonné, mon Dieu ! À tout seigneur tout honneur ! David l'a bien dit : un knez est un knez. Ce n'est pas une mince affaire, d'être knez. Il faut venir ici pour se saisir du tribunal, s'en tenir à la loi, et on nous fait confiance et on nous rend honneur.

Il relit, un large sourire aux lèvres : Quel empire bien ordonné, Dieu miséricordieux ! On y respecte tout un chacun !

Il sort de « l'hôtel de l'office », la fierté en bandoulière. Il relève le front comme un jeune bélier, et il se raidit, il ne regarde personne. Il a pris les petits paquets et les porte sous le bras.

Les paysans qui sont à « l'office » accourent tous ensemble, avides de savoir.

— Qu'est-ce que c'est, le knez ? — lui demandent certains. Il se rengorge, et il déclare, un peu inquiet, après une courte pause :

— Rien ! Attendez que j'ouvre le livre ! Vous vous êtes attroupés comme des bêtes !

Il ouvre la lettre, et commence à lire à voix basse. Par moments, le pauvre homme s'oublie et se met à épeler à voix haute. Il peine un long moment et quand il a enfin compris, il tousse et commence :

— L'empire annonce donc, que le di... le di...

— Quoi donc ? Qu'il n'y a plus de dîme ! le coupe l'un.

— Silence, animal ! — lui hurle le knez, qui poursuit.
« Ach so », l'empire annonce que le dix du mois passé...

— Qu'est-ce que tu nous veux, avec ton dix du mois passé ? — l'interrompt un autre.

— Silence, crétin, idiot, corbeau de malheur ! — gueule le knez, dont le visage devient blanc comme un linge.

— Ne commence pas, le knez, à me rouler dans la farine, car moi aussi j'étais quelqu'un, avant. On m'écoute, moi aussi, quand je fais une déclaration au tribunal. Je connais les pali-grapes.⁶⁵

— Honneur et révérence à toi — se secoue le knez. Mais ne sois pas comme ça, mon ami... De la part de l'empire, alors ce qui peut bien lui arriver, cela ne peut être que bon !

— Lis donc, le knez, lis donc ! — se fit entendre une voix. Et toi, Joviša, tais-toi.

— « Ach so », l'empire annonce que le dix du mois passé est mort à Graz le soldat d'infanterie (moi, j'étais caporal) Blagoje Gatarić. Dans son paquetage ont été retrouvés un instrument de musique populaire, une flûte et une pomme. La dernière volonté dudit soldat d'infanterie est que la flûte soit remise à Milić Zeljković et qu'on donne la pomme à Tuba Kraguljeva. Monsieur le knez est prié d'accomplir avec exactitude ces volontés — termine le knez, qui a prononcé avec un accent particulier les mots « Monsieur le knez est prié ». Les paysans se jettent des regards interrogateurs.

— Hélas, sa pauvre mère ! Paix à son âme ! — s'échappe de la foule un soupir unanime.

— Ah ! Quel empire bien organisé, mon Dieu — s'étonne Joviša. Il se soucie de tout ! Tout va comme sur des roulettes. Il n'y a pas de bazar, mais chacun a sa tâche assignée — assignée ! Dieu me pardonne, même au paradis, on le retrouverait.

⁶⁵ Déformé : *paragraphes* (en tant qu'articles de loi).

— On ne demande rien d'autre que l'abolition de la dîme, du tiers, et disons de toutes ces amendes — et alors, il n'y aura jamais eu de meilleur empereur — dit Šurlan.

— Et qu'est-ce que c'est que cette chose, knez, enroulée dans cette enveloppe noire — demande Joviša.

— Vous n'avez donc pas entendu ce que l'empire annonce ? Cette chose longue, c'est la flûte, et la chose ronde, c'est la pomme.

— Ah, Dieu béni ! Regarde, regarde les tampons et les trimbres ! — dit Joviša qui n'en revient pas. L'empire n'a pas lésiné pour envoyer jusqu'ici cette chose de si loin. Et pourtant on dit : il demande beaucoup !

En revenant de l'« office », le knez donna immédiatement la flûte à Milić, puis reprit son chemin pour passer donner la pomme à Tuba.

La vieille Andja sortait la courge du feu, et en secouait la cendre, tandis que Tuba prenait une petite pierre pour casser les noisettes, quand le knez apparut à la porte.

— 'soir !

— Dieu nous bénisse ! — dirent-elles toutes deux en se levant, puis elles s'inclinèrent et se signèrent.

Tuba prit un siège, y étendit un petit tapis et l'approcha du knez.

— Assieds-toi, mon ami — dit la vieille. Quelle bonne nouvelle ?

— Merci ! Je n'ai pas le temps ; j'ai encore à faire ici plus bas chez Đokan — dit le knez, qui sortit la pomme de son foulard. Tiens, Tuba ! Blagi est mort, et c'est sa dernière volonté, tu sais. Bonne nuit ! — dit le knez, qui était déjà à la porte.

La pauvre Tuba pâlit comme un cadavre, mais elle ne défaillit pas. Sa pudeur de jeune fille, sublime et intacte, la sauva de rien laisser paraître. Lorsque le knez fut sorti, elle éclata en larmes et se suspendit au cou de la vieille Andja.

À travers ses tristes, ses intarissables sanglots, on entendait :

« Maminette ché-rie, Gra-a-az nous a sé-pa-rés ! »

Traduction collective faite par les étudiants de l'Université Paris IV – Sorbonne, sous la direction de Philippe Gelez.

Première publication : 1901

JABLAN
[ЈАБЛАН]

Il fait nuit depuis longtemps.

Sur le chaume, au bas du village dans un contrefort, Lujo s'est entièrement recroquevillé derrière sa chemise. On ne voit que son visage maculé aux yeux énormes, vairons et quelques mèches de cheveux blonds étalées sur le front. A quelques pas de lui broute Jablan.

Chaque soir, depuis le début de la canicule et jusque tard dans la nuit, Lujo fait paître son Jablan. Il lui porte attention comme à la prunelle de ses yeux. Deux fois par semaine il lui donne du sel et partage sa collation avec lui. Il aime Jablan, – Jablan est le taureau le plus fort du comté. Lujo en est fier. Il méprise les autres bouviers et leurs bœufs. Il pourrait même passer la nuit au cimetière avec Jablan à ses côtés.

– Quant à demain !

Lujo sursaute comme après un songe, se défait de sa chemise, ses yeux brillant d'excitation.

Il se lève, s'approche du taureau et se met à lui donner des tapes, à le caresser tout en lui murmurant :

– Mange bien, mon Jabo. Mange, frerot, tout ton soûl ... Mais demain ! Mon unique, mon cher Jabo – quant à demain !

La voix rauque de Lujo trahit une douce, une tendre supplique. Le taureau, à son habitude, bat de la queue, lui frôle la joue.

– Tu me frapperais, moi ? lui demande-t-il sur un ton de reproche. – Je vais me mettre à pleurer. Il se tourne un

peu sur le côté et fait semblant de pleurer. Jablan soulève son museau.

– Mais non, mais non, Jabo ! Je plaisante. Tu ne m’as pas frappé... Arrête, pardieu, de te fâcher tout de suite pour un rien. Allez, on s’embrasse !

Ils s’embrassent. Lujò revêt sa chemise, se couche sur l’herbe humide et reprend sa rêverie à propos du lendemain.

Demain son Jablan va se cosser avec le taureau impérial. Depuis longtemps le souhait de le voir se battre avec Rudonja brûle, flambe en lui. Il a supplié le notable d’exaucer son souhait. Les anciens aussi ont appuyé sa requête.

– Comprenez, messieurs, que ce n’est pas si simple. Il s’agit d’un bœuf impérial ! Je vais faire une demande. Si l’empire permet qu’ils se cossent, alors très bien, je n’aurais rien contre ; s’il ne le permet pas, on n’en parle plus ! Est-ce que cela vous convient ?

– C’est très bien. Fais selon les usages et ne crains rien.

La requête est envoyée, la réponse revient au maire : on le permet. Demain, c’est le jour de la Transfiguration et dans le même temps un jour férié impérial. Demain, en face de la mairie, Jablan et Rudonja vont se mesurer.

Lujò en rêve même éveillé. Tantôt il voit Jablan tomber : percé, celui-ci expire ; tantôt il déjoue Rudonja et le perce puis se tient fier sur le champ de bataille. Il entend le beuglement de Jablan et son écho à travers les montagnes. Il chante :

Bien plus fort est mon veau chéri
ah, que votre vache pauvrete !

– Jabo, est-ce que tu as froid ? – souffle Lujò sous sa chemise.

Jablan broute, paisible, et ne dit rien. Il se lève, le carresse, arrache de la meule deux gerbes d’avoine, il les pose

devant le taureau, puis se couche auprès de lui. Le sommeil le maîtrise après une longue somnolence entrecoupée de spasmes et de frémissements. Jablan, après avoir mangé le blé, se couche aussi auprès de son bon camarade.

Un silence terrible, profond. Une fraîcheur humide s'étend par la nuit. Un vent tiède souffle par-dessus les maisons qui s'étirent en un demi-cercle et dans une file continue sous la montagne. On distingue à peine, au clair de lune, les toits couverts de mousse de vergers d'où ils percent. Seul ici ou là luit un nouveau toit. Le village dort aussi paisiblement et tranquillement qu'un petit montagnard robuste, sain et bourru allaité et bercé par sa mère.

*

Le soleil pointe tranquillement de derrière les cimes montagneuses qui dorment encore, las, dans le crépuscule d'un matin limpide. Une lumière blanchâtre et, l'instant d'après, tout est submergé ! Tout scintille et s'irise. Seul au loin, sous les montagnes, dans les adrets, brille un azur brumeux, rocheux. Tout se lève, s'éveille, tout fume comme le sang chaud, tout respire force et fraîcheur.

– Oh, c'est l'aube, déjà ! dit Lujo. Il s'étire, se frotte les yeux et regarde autour de lui. Jabo, frère, pourquoi ne m'as-tu pas réveillé ?

Jablan s'est levé tôt, très tôt, il a paissé à satiété. Lujo prend plaisir à lui voir la panse enflée.

– Puisque tu as si bien b'outé, frerot, tiens, v'là des douceurs, dit gaîment Lujo, puis il jette sous le taureau quelques gerbes d'avoine.

Jablan les mange. Ils partent vers la maison du notable.

Les corneilles s'envolent des bosquets alentour et chutent sur le maïs qui commence à grainer. Les gardiens les pourchassent ! Les épouvantails des enclos volettent. On mène le bétail aux pâturages. De tous côtés on crie et on s'interpelle.

Lujo suit Jablan, pensif. Tout à ses propres réflexions, il

n'entend pas ce vacarme, cette vie qui bat autour de lui. Il pense à Jablan et son combat.

Il tressaille, comme si quelque chose lui revenait en mémoire. Il étire l'empan, puis se met à mesurer le bâton :

– Jablan va le cosser... Non ! Si ! Non ! Si ! Non ! Si ! s'écrie Lujo, et ses yeux s'illuminent d'une joie trop immense.

De plaisir, il commence à embrasser et caresser le taureau.

– Tu vas le cosser, hein, Jabo, tout impérial qu'il est ? C'est égal à mon cher, mon doux, mon unique Jabo. N'est-ce pas ? Dis-le à ton Jujo ! – il se met à le flatter innocemment.

Le temps de parler à Jablan, et Lujo est arrivé à la maison du notable où un monde important s'est déjà rassemblé. C'est un jour saint, férié, les gens sont venus s'entretenir un peu et, en bons montagnards, aiment assister à une lutte de taureaux.

Le cœur de Lujo frémit à la vue de Rudonja. Il lui semble terrible, énorme ; plus gros et plus grand que Jablan.

– Jabo, frérot, si tu payes de ta tête aujourd'hui, ne m'en veux pas ! Lujo pousse un soupir, s'agrippe au bœuf et, se cachant du monde, se remet à mesurer son bâton. Il apparaît que Jablan va dominer. Son visage se rassérène.

– Tu as peur, petit ?

– N'aie crainte, fiston, l'encourage un vieillard. Ton taureau est un vieux lutteur.

– En vérité, je n'ai peur de rien ! répond Lujo, sûr de soi.

– Pardieu, petit, tu vas gémir lorsque Rudonja lui percera la panse, l'intimide le garde champêtre. J'en ai plus qu'assez de le voir.

– On verra ça, garde champêtre ! lui rétorque un Lujo défiant, acerbe.

– Assez de vaines paroles ! Les femmes et les enfants sur les côtés ! s'écrie fermement, quasi officiellement le notable. Emmenez les taureaux vers ce plateau sous l'enclos.

On les sort. Les gens se pressent tout autour. Les taureaux, comme pour faire connaissance, se mettent à se renifler.

– Attaque, Jablan !

– Attaque, Rudonja !

Les taureaux mugissent, creusent la terre de leurs pieds antérieurs et soudain leurs cornes s'entrechoquent avec fracas. Bris et craquements ! La terre se fissure et se plie sous eux.

Lujo frissonne, tremble. Chacun de ses nerfs est à vif. Il écarquille ses grands yeux vairons et ne bouge pas un cil. Il suit chaque mouvement ; chaque coup porté trouve écho dans son cœur embrasé. Il se ramasse sur lui-même, se courbe – il aiderait Jablan s'il le pouvait. Sa vue se trouble. Il ne fait qu'entrevoir au-devant de soi quelque chose qui tournoie, s'entortille, se courbe.

– Saisis-le par-dessous, Jabo ! s'écrie Lujo comme hors de lui.

Jablan, vieux et rusé lutteur, chancelle tel un cheval sur le genou avant droit puis saisit Rudonja sous le cou.

– Arrêtez-le, il a blessé le bœuf ! s'écrie le notable, pris de peur.

Sous le cou de Rudonja surgit un grand jet de sang. Lujo, défiant, entame un chant moqueur⁶⁶. Jablan se tient fier sur le champ de bataille en beuglant alors que les cimes montagneuses lui répondent d'un écho tonitruant.

Traduit du serbe par Boris Lazić

Première publication : 1902

⁶⁶ *Долугату / Doligati* : littéralement, chanter une comptine moqueuse le pouce posé sur la pomme d'Adam dans une attitude de défi. [Note du traducteur.]

LE POPE DE MRAČAJ

[MRAČAJSKI PROTO]

– Bon, puisque tu insistes tellement, allons-y et – à la grâce de Dieu ! me dit Stevica, fils du pape Jova, un jeune homme agile et vigoureux. – Tu ne sais pas encore de quel genre d’homme il s’agit, Dieu nous en garde ! Il n’aime personne, ne supporte personne, ne croit en personne. Il hait le monde entier et sa parenté, je le sens, en particulier. Il a chassé de chez soi son fils et a tellement battu et malmené son épouse qu’elle est morte de ses blessures chez sa fille, à Bo-žići, il y a de cela quelques années.

Il appelle toutes les femmes Đurđija. Il s’enivre avec malice et sarcasme de ce nom où se cache quelque chose de risible, de vil, de déshonorant. « Mon enfant, mon enfant, garde-toi des Đurđija de village, que le Christ les punisse ! Une Đurđija est une Đurđija ! Bats-là, par sa croix catholique ! », il s’écrie en agitant furieusement sa tête chevelue et boursouflée, lorsqu’un fidèle se plaint de son épouse.

Cela fait des lustres qu’il est en mauvais termes avec notre famille. Des années durant il a été en conflit avec mon grand-père à propos de la paroisse et il le haïssait, dit-on, de manière terrible. Il hait mon père autant que les Turcs ! Sinon plus que les Turcs ! Sous l’effet de cette haine et de cette malice il ne passe jamais auprès de notre maison en rentrant de sa paroisse – bien que cela lui serait plus court – mais par les alentours, toute une demi-heure par des voies escarpées. « Que j’aïlle, moi, par le chemin qu’emprunte ce maudit, ce ventru, cet infernal Džibo ! » Džibo, Džibolain, c’est ainsi qu’il appelle mon père, Gros-Džibo mon grand-père.

Dans sa paroisse, il ne déjeune ni ne passe la nuit chez qui que ce soit. Il n’accepte pas l’eau tendue par une main

étrangère. « N'aie pas confiance dans le chrétien. Il te trompera, te mentira, te volera, il médiera à ton propos, que le ciel le punisse ! » Dès qu'il achève les fiançailles, le baptême, l'enterrement, ou quelque autre chose, il monte aussitôt son cheval et rentre chez lui. Il refuse le gîte à qui que ce soit. Si l'évêque en personne se présentait, il le lui refuserait !

Les vieilles gens disent qu'il est allé une seule fois en ville du temps des Turcs, mais depuis l'arrivée des Allemands, ils ne se souviennent point de l'y avoir jamais vu. Les Turcs l'ont beaucoup malmené : à une occasion, à la taverne de Šibić, ils ont voulu l'empaler. Ils l'ont menacé, une seconde fois, de l'empaler sur une broche et de le rôtir comme un bœuf, à la troisième reprise ils l'ont entièrement dévêtu et tenu enchaîné sous un soleil de plomb auprès d'un feu nourri. Il s'en plaint encore et dit : « C'est cette vieille charogne de Džibo et les chrétiens qui en sont responsables, puisse le ciel les engloutir ! »

Il n'a pas de bonne. Seul, il fait tout. Il cuisine, il lave, il donne à manger à son cheval, il l'étrille, il le nettoie. Son cheval est comme un dragon. Lorsqu'il le monte, il pousse un hennissement et creuse le sol de ses sabots. Il le gâte, il l'aime plus que toute autre chose au monde. Il a aussi un chien. C'est, comme dirait les paysans, son bétail et sa parenté. Regarde, on voit déjà sa maison à travers le verger ! – s'écrie Stevica, d'une voix quelque peu tremblante.

C'est une journée nuageuse, humide, lourde. La lumière est faible, trouble ; il n'y a aucune chaleur bien qu'on soit en été. Stevica s'est essoufflé et fatigué à force de parler, de sorte qu'il avance pesamment devant moi par un petit chemin étroit et dégagé qui ondule comme un serpent morcelé à travers les champs ensemencés. Un blé lourd, épais et humide ondule et se plie. Des grains mûrs et épais s'égrènent et s'étalent sur nos souliers. Une caille effrayée quelque part dans un sillon bat des ailes, s'élève, puis se cache à nouveau dans le blé jaune pâle, d'où s'exhale une fraîcheur humide et agréable.

– Pardieu, frère, je commence à avoir peur ! – me dit soudain Stevica, secoué, alors que tout près, devant nous, sur une colline, apparaît une très haute maison de bois, sous laquelle on voit la porte d’une cave à la lourde serrure d’acier.

– Pourquoi ?

– Je t’assure que tu ne sais pas de qui il s’agit ! Ça pourrait mal finir. Il est vrai qu’il me déteste moins que mon père, néanmoins...

Plus on approche et plus Stevica est inquiet, plus l’expression de son visage s’anime et plus il scrute avec effroi.

On entre dans la cour. Nulle vie. Un silence de mort, profond. Tout est désert, sombre, lourd. Quelque part dans une ruche seules les abeilles bourdonnent de manière sourde et continue, parfois une ou deux sifflent autour de nous, puis elles disparaissent derrière les étables figées, de bois, qui semblent nous jeter des regards froids, étonnés, de mépris.

– Est-il à la maison ? murmurai-je.

– Je pense que oui, me répond Stevica d’une voix tremblante, à peine audible, et il se met à me pousser d’une main pleine d’un tremblement silencieux. – Va devant, toi !

Je m’approche lentement, du bout des doigts, et jette un regard par-dessus la palissade supérieure. Il est à la maison ! Appuyé sur ses deux mains, sur ses coudes maigres et dénudés, il fixe quelque chose devant lui de manière figée, stupide. Quelque chose d’inquiet, de déchiré, quelque chose de lourd, de sombre se reflète dans son visage osseux, boursoufflé et ses yeux troubles, horrifiés. La barbichette grise, ricaneuse, est en désordre, les mèches noires, emmêlées, grasses de ses cheveux s’étalent sur des épaules larges, voûtées.

Soudain il sursaute comme au sortir d’un rêve, d’un rêve profond et lourd, il se saisit d’une boîte, roule une cigarette, l’allume et se met à fumer. Après quelques bouffées, il pose la cigarette sur une poutre proche où une dizaine s’étalent déjà, à peine entamées. Puis il soupire longuement, appuie de nouveau la tête sur le coude et se perd profondément, profondément dans ses pensées.

Il se lève soudainement et marche de long en large sur le portique. Il murmure quelque chose dans sa barbe, tourne des yeux de manière pesante, lasse et bat des bras comme s'il se disputait avec quelqu'un.

– Ô misérable, pauvre pope ! s'écrit-il d'une voix rauque. – On t'a volé, on t'a tout pris... Hier tu as baptisé le fils de ce chien... N'est-ce-pas ?! Il a promis d'apporter l'argent aujourd'hui et vois, maintenant ! Mais n'aie aucune confiance dans le chrétien, puisse la lumière du ciel le consumer !

Il tremble et s'agite de tant de haine, de hargne, de malignité. Puis il se calme et s'assied. Il roule une autre cigarette, tire quelques bouffées, puis la pose lentement parmi les autres et, pensif, se penche à nouveau sur les mains.

Je sors de l'avant-toit suivi de Stevica.

– Dieu vous aide, mon père !

Il sursaute, effrayé, et me jette un regard étonné, un regard terrible, féroce :

– Qui es-tu ? D'où viens-tu ? Que t'ai-je fait ?

– Dieu vous aide, mon père !

– Mais enfin, d'où sors-tu ?! Qu'est-ce que tu me veux ?... Et toi, le petit Džibo, tu vas où comme ça ? siffle-t-il, comme si, à la vue de Stevica derrière mon dos, quelque chose le mordait. – Est-ce le gros Džibo qui t'envoie vers le vieux pope pour voir, sais-tu, s'il a crevé ? Et s'il n'a pas crevé, alors, pour lui demander quand il pense le faire ? Džibolain, Džibolain, que ton engeance périsse!... Mais enfin, jeunes gens, qu'est-ce que vous me voulez ?

Sa voix malfaisante, perfide, tonne. Sa gorge rauque et âpre trahit une inquiétude fébrile.

– On ne fait, mon père, que passer...

– Comment diable avez-vous pu entrer sans que le chien vous sente et aboie ?... Ha, mais tu n'aboieras plus, puisse le Džibo se gaver de ta viande à Noël ! dit-il en rageant, puis il se précipite dans la chambre, ressort avec un fusil et, tout en courant et chancelant, se perd à l'arrière de la maison.

D'un coup Stevica blêmit et se met à trembler comme une feuille. Ses yeux se figent d'effroi.

Le fusil claque, le chien pousse un cri strident.

– Voilà ! Puisque tu ne sais pas protéger ton prêtre qui partage fraternellement son pain avec toi, va saluer de ma part le Gros-Džibo en enfer ! Oh-oh ! – Mais comment ont-ils pu entrer ?! il s'en étonne et fébrile, inquiet, secoué jusqu'au fond de l'âme, traverse la cour tout en tenant dans sa main un fusil encore fumant. – Quelqu'un a décroché la cloche de la porte ! s'écrie-t-il, puis il se dirige, tremblant, vers la porte et se met à tirer vigoureusement une corde épaisse qu'en entrant nul de nous deux n'a remarquée. La corde était attachée à la cheminée de la maison de bois.

Des cloches grandes et épaisses, aux sons clairs, se mettent à battre, depuis toutes les fenêtres, les portes et la cheminée. Toutes les cloches sont reliées les unes aux autres de manière habile. Il se tient debout et tire la corde, irrité, alors que les cloches tintent, résonnent et retentissent sourdement.

Il délaisse la portière et se met à ouvrir les étables en murmurant quelque chose entre les dents. Dès qu'il ouvre une étable, la cloche au-dessus de la porte tinte. Après avoir tout vérifié, il se calme un peu, entre dans l'écurie et se met à parler au cheval qui hennit joyeusement à l'ouverture de la porte.

– Bougre d'âne ! comment vas-tu, comment vas-tu, bougre d'âne ? Tu n'es pas un cheval mais un g'and, g'and âne ! Il le cajole, on l'entend le caresser et lui tapoter doucement les flancs. – Ton pope va te donner du sel, puis de l'avoine, puis t'abreuver et t'étriller comme il se doit. Il t'aime, ton pope, vieil âne ! Quant au grisâtre ! il s'écrie soudain et se met à grincer des dents de manière âpre, maligne. – Lui, le pope l'a envoyé porter le sallam, le maksuz sallam, comme dirait ces sales Turcs, au Gros-Džibo !

Après avoir abreuvé et nourri le cheval, il entre dans la chambre, pose le fusil et apparaît sur le portique.

– Mais au fait, quelle est la raison de votre venue ? J’ai l’impression de te connaître – il se tourne vers moi et pose sa main au-dessus des yeux. Ne serais-tu pas... ?

– C’est bien moi, c’est bien moi, mon père !

– Hé bien, assieds-toi, puisque tu es venu. Mais, pardieu, que fais-tu avec cette engeance de Džibo ?... Assieds-toi, assieds-toi, qu’on boive un café, et qu’ensuite chacun vaque à ses occupations ! Assieds-toi aussi, Džibolain, assieds-toi, que diable, puisque tu es là ! Assieds-toi, Džibolain, assieds-toi, puisse la terre se rompre sous toi ! Ton grand-père en voulait à ma tête, puis ton père, puis tous les tiens... Qu’à cela ne tienne ! ils peuvent toujours espérer !... Džibo n’a eu de cesse... Il se tourne vers moi et me tend le moulin empli de café non égrainé : - Egraine ça, je vois que tu es fort, qu’on boive un café, et qu’ensuite chacun vaque à ses occupations ! Džibo, dis-je, n’a eu de cesse... Il entre dans la maison, s’agenouille et se met à souffler sur le feu. – Džibo n’a eu de cesse... Il se lève et se dirige vers la chambre. – Où sont la cafetière, les tasses, le sucre ?! Ah, les voilà ! entend-on depuis la chambre. – Il n’a eu de cesse – il poursuit, en sortant – de médire à mon propos auprès de l’évêque et des autorités allemandes actuelles. Mais le prêtre de Mračaj n’a que faire, tu saisis, de l’évêque ni de la justice allemande... Qu’est-ce que tu regardes, le Džibo ?! Pourquoi tu lorgnes à la dérobée à travers la chambre, hein ? Le vieux prêtre a tout ce dont il a besoin ; ne pense pas le contraire... L’as-tu égrainé ? s’écrie-t-il vers moi.

– C’est fait, mon père, c’est fait.

Il pose le café. On se met à boire, lui et moi.

– Mon père, sers-donc une tasse à Stevica.

– Est-ce toi, ici, le maître de maison ou le prêtre de Mračaj ?! Il relève furieusement la tête et me perce du regard. – Bois ton café, bois ! Arrête d’alléguer des prétextes comme un imbécile... Regarde un peu ! Il me donnerait des ordres ! Le diable l’emmène chez moi pour la première fois et déjà il se comporterait en maître, dans ma propre maison.

– Certes pas, mon père, mais...

– Comment ça, certes pas ? Hé, hé – et il se met à rire de manière perfide. S'il s'était agi de poison, je lui en aurais versé une dizaine de tasses, et pas une – il peut crever, ce chien !... Si tu savais à quel point son grand-père, puis son père, puis tous les siens m'ont malmené, ont médité à mon propos devant les Turcs, les Allemands, l'évêque, les bonnes gens !... Mais il n'est pas dit que le prêtre de Mračaj ne se sera pas vengé, terriblement, de cette vieille crevure de Džibo – sur ce, il grince fortement des dents, pose sa tasse, se lève et se met à aller et venir, comme un dément, comme transi, en battant des mains – Ecoute-moi, jeune homme ! J'allais un jour dans la paroisse marier une Đurđija de village (c'était du temps du sultan). Ma propre Đurđija restait seule à la maison. Je rentrais assez tard du village. Approchant de la maison, j'entendis le rire de Đurđija et une voix masculine. J'attachai le cheval à l'enclos, j'enlevai la besace et la fonte de la selle puis me glissai sous la fenêtre : le Gros-Džibo était avec Đurđija ! Ils riaient, discutaient et complotaient en vue de mon assassinat. Oh, que le ciel les maudisse ! – il s'écrie et tremble de rage, il s'emporte tellement dans son histoire qu'il lui semble revoir et entendre de nouveau comploter le Gros-Džibo et Đurđija. Il se ressaisit de son emportement exalté, fébrile, puis continue : – Je saisis le fusil dans l'étui : Vais-je tirer ? pensai-je. J'hésitai longtemps, jusqu'à ce qu'une idée me vînt à l'esprit. J'entrai dans la maison et, dans le grenier, je pris trois guirlandes de ce piment rouge, fort ; je fermai à clé la porte de la chambre, posai les volets sur les fenêtres puis, comme on nourrit le fourneau du dehors, j'y incérai les piments et creusai cinq six ouvertures sur le fourneau que je recouvris avec un couvercle d'argile tout en bouchant fermement la cheminée afin d'empêcher la fumée de sortir. Le Gros-Džibo et Đurđija se mirent à danser et chanter ! « Au nom du ciel, ouvre, mon frère ! » Đurđija sifflait comme un serpent dans une fente. « Ouvre, on n'y voit rien ! Au secours, à l'aide, on étouffe ! » – « Mon père et frère dans le Christ, par la sainte Cène et le saint autel, ouvre », le Gros-Džibo

implorait et sautillait comme un ours de foire. – « Je vais ouvrir, je vais ouvrir, après vos fiançailles et après que le Džibo a dit de manière solennelle mon requiem aeternam. „Le Džibo, serviteur du Seigneur, prend pour épouse la Đurđija, servante du Seigneur!“. Je riais et marchais devant la chambre en exultant. Aujourd’hui encore j’ai l’impression qu’il s’agit du plus beau jour de ma vie !

Il s’arrête et, tout heureux, satisfait d’avoir eu à qui conter cela, il s’assied sur le seuil.

– Il s’agit du grand-père de ce chien-là, si jamais tu ne le savais pas. Cela fait longtemps qu’il a crevé, ajoute-t-il de manière sarcastique en jetant un regard malveillant en direction de Stevica, puis il se met à boire le café déjà froid.

– Comment cela a-t-il fini pour eux, mon père ?

– Après que le piment eut fini de brûler, j’ai ouvert la porte et je les ai jetés, inconscients, devant le seuil puis, selon mon habitude, j’ai exécuté l’office du soir, fermé la porte à clé et me suis couché, dit-il avec calme, sans une once d’excitation, en allumant une cigarette.

– Tu aurais, d’après ce que tu dis et d’après ce que j’entends, tu aurais beaucoup enduré et souffert ?

– Oui. En quoi est-ce que ça te concerne-t-il ? Ce que j’ai souffert, je ne le crie pas sur les toits ! s’écrie-t-il avec rudesse, s’appuyant sur les coudes, fronçant les sourcils et se plongeant de toutes ses forces dans de sombres pensées, en fixant un point du ciel, vers l’occident.

La nuit approche. Le crépuscule se répand comme à la dérobée alors que le soleil expire de manière douce, douloureuse, magnifiquement douloureuse, par-delà les cimes montagneuses.

Sur une vaste partie du ciel, vers l’occident, s’étendent des nuages bleuâtres entrecoupés à leurs extrémités par des raies pointues qui rougeoient comme de l’acier incandescent. De ces morceaux de nuages épars, broyés, comme depuis des cavernes montagneuses, escarpées, percent un rougeoiement ouvert, lumineux, pareil à un feu embrasé dans une nuit som-

bre, tempétueuse, automnale. Des nuages sombres s'étendent en silence par-dessus ces lignes rouges et l'étrange feu de caverne, de sorte que tout le ciel occidental semble être un rideau énorme, épais et sombre.

Le crépuscule de plus en plus s'assombrit et, comme dans un doux murmure, enveloppe la terre dans silence frémissant, muet, de glace. Tout garde le silence et, frémissant, se prépare à l'agréable repos afin de passer une nuit brève, humide et odorante dans un silence doux et exalté. L'humidité perce de toute part. Le soir exhale des senteurs douces et enivrantes : du blé mûr, des prunes bleutées et gonflées à travers un feuillage blême, assoupi, de l'hysope et du basilic. Tout est parfum, respire d'une forte, d'une enivrante fraîcheur alors que dans un moelleux murmure expirent les derniers échos frémissant de la vie diurne lourde, fatigante.

Le prêtre se ressaisit, regarde la nuit, tremble et frémit d'effroi. Il disparaît dans la chambre, dépend le fusil de la cheville, le suspend à son épaule, se passe un long couteau à la ceinture, puis nous perce sévèrement du regard et murmure, inquiet, frémissant :

– Mes enfants, la nuit noire est tombée. Chacun pour soi. Cherchez le gîte !

Traduit du serbe par Boris Lazić

Première publication : 1903

TIRÉ DU LIVRE ANCIEN DE SIMEUN LE DIACRE

[ИЗ СТАРОСТАВНЕ КЊИГЕ СИМЕУНА ЂАКА]

« Il s'agit d'un livre saint et sage. Le destin de toutes les terres et de tous les peuples, de tous les monastères, tekija, églises et autres divins temples y est inscrit et scellé. Terres et peuples, écoutez sa parole d'amour inspirée, baignée de lumière divine, inscrite dans le sang, encensée par l'encens et la myrrhe. Terres et peuples ! Ecoutez ses paroles et songez à votre salut !

En Bosnie, dans le cœur et la force de la patrie serbe, en mille huit cent et quelques autres années depuis la naissance du Christ, il y aura coup d'état et changement de pouvoir. Deux maîtres s'y disputeront la terre. L'un nommé Icindi, l'autre Birindi. Icindi descendra du trône, Birindi y montera. Au moment où il quittera le trône, la fourrure d'Icindi s'accrochera à une cheville dorée et il ne pourra descendre et Birindi, au moment de monter, trébuchera sur la fourrure de renard déchirée d'Icindi et ne pourra le faire. Cette monstruosité et difformité perdurera de longues années pour être la honte et la risée de l'humanité.

Avec Birindi viendront des hommes noirs à la peau blanche. S'en réjouiront paysans et fainéants. On verra par la suite que ces hommes noirs ont de noires pensées et des actes plus noirs encore. Tout ce qui est probe et intègre dans cette patrie serbe poussera des cris d'atroce douleur.

Danger pour la foi et la doctrine. Des hommes marchands et calculateurs s'élèveront pour défendre la foi de

l'Occident maudit et de la Rome apostate. Le peuple les suivra d'un trait, pour ensuite les abandonner à mi-chemin.

Dès l'arrivée de Birinđi et de ses hommes noirs à la peau blanche, de nombreuses fondations pieuses s'appauvriront et souffriront. Il en ira ainsi, par exemple, du monastère Gomjenica dans la furieuse Krajina. Mais un homme apparaîtra, en vérité un fanfaron et un saccageur, qui dans la rakija va accomplir un acte agréable devant l'Éternel, sauvant ainsi du désastre la blanche fondation des Némanides.

De nombreuses années plus tard de nouveaux hommes apparaîtront, vrais fils de cette patrie serbe. A leur venue, des drapeaux aussi rouges que le sang claqueront sur toutes les collines et à toutes les croisées de chemins. Il y sera inscrit en lettres d'or et de sang : DÎME et TIERS. Le peuple comprendra ce signe divin, il affluera auprès d'eux de sorte qu'une lutte furieuse et sanglante s'engagera. De ce sang noble et saint versé pour le peuple et la patrie une mer profonde et sanglante se fera. Vents et tempêtes océaniques surgiront. Une terrible vague, venue de l'Orient par la mer frappera le trône sapé, chancelant, où trembleront et s'épouvanteront Ićinđi et Birinđi ligotés, elle le soulèvera et le précipitera, suivie de plaintes et de pleurs, dans le gouffre, obscur et abyssal, pour la gloire du Dieu de Vérité et de l'Éternelle Justice.

Vents et tempêtes océaniques s'apaiseront, le temps s'embellira et se rassérénera et, au deuxième jour qui verra poindre l'ardent soleil, surgira de cette mer profonde et sanglante le Petit-Fils Sombre du Noir Aïeul qui deviendra maître de cette terre bénie et très harassée. Monts et vallées, champs et collines qui gardaient un effrayant silence du temps de Ićinđi et Birinđi entameront des chants à son honneur et à sa gloire.

Il s'agit d'un livre saint et sage. Le destin de toutes les terres et de tous les peuples, de tous les monastères, tekija, églises et autres divins temples y est inscrit et scellé. Terres et

peuples, écoutez sa parole d'amour inspirée, baignée de lumière divine, inscrit dans le sang, encensée par l'encens et la myrrhe. Terres et peuples ! Ecoutez ses paroles et songez à votre salut ! »

Traduit du serbe par Boris Lazić

Première publication : 1905

DANS LA TEMPÊTE DE NEIGE

[КРОЗ МЕЂАВУ]

La nuit commençait déjà à tomber et ils ne purent vendre leur vache. Pas un seul homme ne jeta même un coup d'œil honnête, sur elle, ni ne leur proposa de prix. Même pour plaisanter !

Cela attrista énormément le vieil homme et lui fit trop mal, et, s'il en avait eues encore, ses larmes auraient été amères et douloureuses. Mais, écrasé par d'autres malheurs et amertumes, il poussa un soupir sec et quitta la place du marché en menant, abattu, à l'aide d'une corde, une petite vache, dont le poil blond et brillant, les petites cornes brunâtres et la mamelle ronde et pleine entre les cuisses blanchâtres et charnues se distinguaient à peine dans le soir d'hiver sec et froid. Tenant fermement un petit bâton de bois dans ses mains gelées, un jeune enfant, qui ne devait pas avoir plus de douze ans, se leva et se mit en route derrière la vache.

Le vieil homme marchait courbé, en traînant difficilement ses jambes. Il était tout gris, ossu et corpulent comme un morceau détaché de ces montagnes sans cesse sombres et tristes qui se lèvent silencieusement au-dessus de son village. Du givre durci s'était collé sur sa large poitrine découverte et poilue. Ses sourcils épais et hérissés, soulevés, sous lesquels, d'une manière terne, comme depuis une certaine distance, regardaient ses yeux fatigués et presque éteints, le vieil homme avançait sur son chemin.

C'était un hiver rude et sec. De partout frappait, brûlait, mordait et rongait un froid sévère et déplaisant. La neige en-

durcie grinçait et s'enfonçait sous leurs pieds en gémissant tristement

— Pas un seul, rien de rien, Vujo ! dit le vieil homme en se retournant vers l'enfant.

Le jeune garçon se taisait et marchait d'une manière fatiguée, lasse, derrière la vache. A cause du froid sec, tout sur lui était hérissé et raidi. Le fin duvet sur son visage était dressé, tandis que ses mains étaient rougies, noires du froid sévère.

Lorsqu'ils arrivèrent au milieu de la place du marché, il se mit à neiger. Fortement, et comme forcés, flocons après flocons tombaient, d'abord lourdement, comme s'ils peinaient et s'efforçaient de le faire, puis, plus légèrement, plus fréquemment et plus densément.

— Personne n'a proposé de prix, même pour plaisanter, et nous voilà encore ici alors que la nuit tombe sur la place du marché ! dit soudain le vieil homme comme s'il s'arrachait de ses pensées, et dans ses paroles, dans ses yeux et sur son visage, quelque chose de douloureux et de désespéré flottait.

Il faisait de plus en plus noir et c'était comme si quelque chose, de loin, se préparait secrètement, sournoisement et mugissait sourdement.

Des flocons de neige se croisaient en tombant, se brisaient les uns contre les autres et bruissaient finement et doucement au-dessus de leurs têtes, tandis que les trois, le vieil homme devant, la vache derrière lui, et Vujo derrière la vache, traversaient, d'un pas lent et uniforme, la place du marché.

Le vieil homme était écrasé par des pensées graves et noires qui ébranlaient toute son âme.

Il fut jadis le maître de la maison le plus en vue et le plus apprécié de toute la Krajina. Dans les villages, casbah et villes lointains, dans les auberges et buvettes, sur les routes impériales de la Bosnie à Constantinople, des gens parlaient et reparlaient de la réussite de Relja Knežević de Zmijanje.

Il était puissant et prospère. Quelque quarante, cinquante domestiques travaillaient sur ses champs, où, dans la lumière du soleil brûlante et à travers l'azur du ciel de montagne, se cassaient et se brisaient des voix fébriles et hale-tantes, tandis que la force pleine et enflée pétillait et craquait sous les chemises blanches et chaudes et les colliers d'argent. Et le chant du travail et de la jeunesse enflammée, le chant de la force de montagne bouillonnante, indomptée, avec le sifflement des faux et des faucilles, se propageait puissamment, longuement, dans le chaud tremblement des gorges blanches et rondes, sous les sommets bleuâtres des montagnes.

Tôt, à l'aube, d'innombrables bêtes sortaient des bergeries de Relja. En un instant, le dense troupeau de moutons couvrait et blanchissait les prairies sous les montagnes. Dans de longues queues, des bêtes à cornes allaient paître dans la montagne et rentraient à midi sur l'aire de repos. Jablan, qui, par son fameux courage, régnait sur tout Zmijanje, se détachait orgueilleusement des autres bêtes, s'échappait un peu en avant, et, tonnant, mugissait, rugissait, piétinait et, de ses cornes, emportait rageusement la terre.

Et Relja aussi avait l'air de croître, de s'agrandir. Sa poitrine se tendait, à craquer, et son cœur était saisi et baigné d'une douce et merveilleuse chaleur.

Tout lui prospérait, croissait, abondait, grandissait et se multipliait à l'infini. Et il était souvent saisi, lorsqu'il regardait son bétail et ses terres, de frisson et de pressentiment mystérieux et vagues... Cela déborde depuis quelque temps déjà... se remplit trop ! murmurait-il, tout en frémissant et en étouffant cette pensée funeste qui alors lui traversait l'esprit.

Tout prospérait, tout croissait, tout progressait : les femmes accouchaient, les brebis mettaient bas des agneaux, les chèvres mettaient bas des chevreaux et les semences donnaient dix moissons. Ses bergeries couvraient la moitié de ses terres, tandis que ses étables étaient réunies, comme une petite casbah autour d'un petit plateau.

La réputation de Relja se répandait. Qu'est-ce qui fait

que tu sois fier de la sorte ! Pourquoi te pavanés-tu ainsi, tu n'as pas sur toi des boutons et des gilets de Relja Knežević ! disait-on quand quelqu'un était fier de quelque chose. Aux rassemblements près des églises et des monastères, aux fêtes et aux mariages, le parrain au parrain, l'ami à l'ami, exprimaient ainsi, l'un à l'autre, les honneurs et la loyauté : Je te remercie mon parrain, je te remercie mon ami ! Tu m'as honoré de ce verre, que Dieu t'honore de toute sorte de prospérité. Que ton blé donne, que ta roue tourne et que tes taureaux mugissent comme chez Relja Knežević !

Des pachas aussi passaient la nuit chez lui. Des noirs évêques grecs aux hauts chapeaux cylindriques, aux manches infiniment longues et larges et au cœur friand d'or, descendaient chez lui et bénissaient sa maison et ses bergeries. Et lui aussi leur donnait beaucoup, trop, sans compter, sans réserve, généreusement. Des bergeries de Relja Knežević partaient des moutons pour le baïram du vizir lui-même. Mais un jour, il reçut de l'Empereur une convocation quelconque. Il n'en connaissait pas la raison et ne voulait pas en savoir davantage. Je n'en ai pas besoin et ce n'est pas bien que cette missive impériale traîne dans ma maison ! dit-il en la mettant au feu. Ses domestiques mâles étaient armés jusqu'aux dents. Il ne lui venait jamais à l'esprit de demander des permis pour les armes, mais il ne venait à l'esprit de personne non plus de les lui réclamer. Les armes étaient souvent saisies chez d'autres gens, mais les gendarmes ne venaient jamais chez Relja, même pour boire un café. Ils répugnaient un peu de s'y rendre.

Relja était toujours apprécié et invité. Mais il ne voulait pour rien au monde devenir chef de village ni siéger dans un quelconque parlement impérial et ne permettait à quiconque des siens de le faire, quoiqu'on sût que ses ancêtres jugeaient à Zmijanje et qu'il descendait de Rajko de Zmijanje que l'on célébrait dans les chansons.

— Si je ne peux pas être chef de village comme mes an-

cêtres, pas question que je sois un agent turc ! disait Relja avec fierté.

Il détestait fortement les gens de la ville où il ne descendait que rarement. Trois fois par an : pour régler les contentieux, pour charger la boisson pour la fête de la famille et pour accompagner les moutons des lieux d'hivernage aux lieux d'agnelage dans les régions inférieures.

Quelques jours plus tôt, on savait déjà quand le troupeau de Relja Knežević de Zmijanje passerait par la ville et les gens s'amassaient aux coins des rues et les Turcs s'asseyaient dans les salons de repos pour voir et admirer son bétail robuste et blanc. Quand la cloche du grand bélier-guide signalait par son bruit puissant, allongé, que les premiers moutons étaient hors de la ville, les derniers pénétraient sur la place du marché et avançaient dans la lumière pleine du soleil frémissant de printemps, et, derrière eux, fièrement, sur son superbe cheval, suivait Relja vêtu de sa pèlerine bleue et de son pantalon de velours rouge et portant une écharpe rouge elle aussi autour du cou et de gros boutons d'argent sur sa poitrine. Et les Turcs et les gens de la ville admiraient et s'émerveillaient de la réussite et de la richesse de Relja, tandis que dans son âme montait une douceur chaude, claire et tendre comme un chant inconnu sans paroles qui se lève de la terre réchauffée et, parfumé, se lie au ciel printanier souriant.

Les bergeries étaient pleines à craquer, de même que les greniers, la maison grouillait de domestiques bien portants, solides et vigoureux. Et la bourse remplie de pièces blanches et jaunes, devint bien lourde sur la ceinture de Relja.

Mais un jour funeste, il s'en souvient bien, le vent chaud de montagne se leva soudain et souleva et fit tourner la poussière tiède en tourbillons en la répandant dans ses bergeries, ses étables et ses champs. C'est alors que, toute la nuit, le bétail mugissait, les portes des bergeries grinçaient, douloureusement, comme si elles gémissaient, les bergers faisaient des rêves déplaisants et étranges, tandis que, autour des ber-

geries, les chiens hurlaient et aboyaient tristement, trop tristement, comme les loups affamés en plein hiver dans la montagne.

Et, de bouche à oreille, les gens se mirent à murmurer:

— On a trouvé le cheval de Relja dans la mare.

— Les trois génisses, qui ont fait fausse couche l'autre jour, les bouviers les ont trouvées mortes dans l'étable.

Des vautours, ces immenses rapaces de montagne aux cous déplumés et aux becs longs et pointus, se mirent à tourner dans le ciel au-dessus des étables de Relja et tomber près des bergeries. Dans des nuées longues et vastes, des corneilles et des corbeaux noirs, qui croassaient funestement et cruellement au-dessus de son bétail et de sa propriété, tombaient sur les charognes des bergeries et poussaient des cris désagréables, tandis que lui, affligé et résigné, allait ça et là, comme s'il avait perdu la raison, anéanti et assassiné par ce malheur et cette amertume soudains. La lassitude, l'appréhension et un frisson profond et fébrile se manifestaient sur ses joues et sur celles de ses domestiques. Tous appréhendaient et sentaient que quelque chose d'invisible pénétrait et se propageait sournoisement dans les bergeries et les étables et détruisait impitoyablement tout ce qu'il trouvait de vivant devant lui.

— Et Jablan aussi a été trouvé mort ce matin parmi les nombreux cadavres ! se répandit de nouveau le murmure, douloureux et frémissant, de bouche à oreille, tandis que des champs près des bergeries se propageait la triste plainte du petit Đoka pour son Jabo. Et tous les domestiques se mirent à pleurer, à pousser des cris de douleur. Relja aussi en fut très chagriné, mais il serra les dents, s'assombrit, puis, en poussant seulement un soupir sec et s'écartant légèrement, il s'écria:

— Ne pleurez pas, ne gémissiez pas, mes enfants ! Ce n'est pas avec des pleurs et gémissements que l'on ferait son deuil de la ruine de ma force et de ma beauté. Chantez, chantez, mes enfants ! Jovan, Milan, Vida, Jagoda, mes enfants !

Ne pleurez pas, ne gémissiez pas, enlacez-vous et chantez cette chanson de grande tristesse... cette grande chanson qui ferait pleurer et le bois et la pierre, et encore plus le cœur d'homme ! Enlacés, chantez cette chanson, cette grande chanson et faites votre deuil de la ruine de ma force et de ma beauté!

Toute cette longue journée, le petit Đoka se lamenta en énumérant les combats de Jablan et, avant le soir, il s'endormit sur le corps immobile du taureau dont ils eurent du mal à le séparer. Il s'endormit, pour ne plus se réveiller. Le petit cœur, plein d'amour immense d'enfant, se fendit de trop de chagrin pour son Jabo.

Et le premier cercueil sortit de la maison de Relja.

Après cela les domestiques se mirent à tomber malades et à être fauchés comme du blé. Les cercueils sortaient, les tombes s'alignaient et les gorges enrouées des femmes chantaient des plaintes tristes et noires. Les hommes, têtes nues et débraillés, sans ceintures rouges, sans pèlerines de velours bleu ni ornements, comme abattus par ce malheur inattendu et sournois, se taisaient obstinément, sans larmes ni plainte, tristes, brisés, anéantis...

Et les tombes s'alignaient, petites et grandes, de femmes et d'hommes. C'était horrible à voir ! Des mendiants et des simples d'esprit dénudés affluaient des villages lointains ; le cimetière en était plein. Ils sentaient, ils flairaient eux aussi, tout comme ces vautours des montagnes voraces sentaient et flairaient les charognes, et ils se disputaient la boisson et les aliments gras qu'on apportait sur les tombes. Habillés dans des habits nouveaux et parfumés qu'on laissait après le mort, ils déversaient la boisson sur les tombes et dévoraient goulûment de grandes bouchées grasses, en grognant l'un après l'autre comme des chiens. Šele, le simplet, avait mis sur lui le nouvel habit complet de Markan, le frère de Relja décédé, et il sautait, enragé, par-dessus les tombes en criant à tue-tête :

— Aïe ! Iïe ! Ouïe ! Comment est ma tête ? Ne suis-je pas

solide et avenant, n'est-ce pas, comme un jeune homme !
Aïe ! Iïe ! Iïe-ouïe ! Ouïe-ouïe-ouïe. !...

Krstan, le fou, qui portait les habits solennels de Luka, le neveu de Relja, était assis sur une pierre au-dessus d'une tombe et parlait tout seul, fortement, profondément, comme si sa voix venait des profondeurs ténébreuses :

— Avant que la nuit ne tombe pour l'un, il est impossible que le jour se lève pour l'autre. A vrai dire, ça ne devrait pas être ainsi, mais les hommes le veulent, et, que ça soit ainsi. Je ne suis pas un homme, mais, Krstan, le fou, et, à Krstan, le fou, c'est, si tu veux, mon idiot de Krstan, même plaisant. N'est-ce pas ainsi?

— Oui, mon frère Krstan, c'est ça, changeait-il de voix en se répondant...

— Quand ça aura une certaine raison, mon frère Krstan, ce sont des paroles sombres et sanglantes, mais il n'est pas possible que la nuit tombe et que le jour se lève pour moi parmi les hommes, puisque je ne suis pas un homme mais Krstan, le fou. N'est-ce pas ainsi, mon frère Krstan ?

— C'est ça, mon frère, c'est ça...

Et Krstan, le fou, continuait encore à grogner quelque chose, à fouiller, pendant que, autour de lui, se levaient et se brisaient d'horribles et sinistres gémissements. Il sursauta subitement, écarquilla les yeux, ouvrit la bouche et ôta convulsivement tous ses vêtements et s'enfuit tout nu du cimetière suivi des autres simples d'esprit qui poussaient des cris et des sifflements étourdissants. Seule la malheureuse Kalasura resta, celle qui depuis son enfance courait dans les villages, de maison en maison, et qui disait toujours aux gens qu'elle cherchait quelque chose. Depuis quelques jours, du matin au soir, elle gémissait et pleurait sans cesse dans le cimetière, sans rien manger ni boire. On lui offrait de quoi manger et boire, on lui donnait des vêtements qui restaient après les morts, mais elle refusait et ne prenait rien et continuait de se lamenter et de pleurer sans cesse. Un pressentiment de plus en plus fort et glacial saisissait les gens de la

famille et les autres qui la chassaient du cimetière, mais elle se débattait obstinément et ne voulait pas s'en aller :

— Laissez-moi, je suis malheureuse, mon cœur est faible et maladif. Ce sont mes enfants, mes sœurs et frères. Je voudrais les pleurer. Personne ne les pleurera, de tout cœur, comme moi...

On la chassait par la force du cimetière, mais elle s'approchait de nouveau, et la nuit, quand tout se calmait et s'apaisait, elle se lamentait et pleurait en allant d'une tombe à l'autre, tout en agitant profondément l'âme des domestiques stupéfaits.

Droit et avec des joues assombries tel un quelconque coupable endurci, au regard vide et raide, Relja allait çà et là, et murmurait et chuchotait sèchement et avec lassitude :

— Quelle étonnante fortune et quel destin noir que sont les miens ! ... Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi es-tu si impitoyable ! Pourquoi as-tu détruit mon domaine, pourquoi as-tu renversé et démoli mon royaume ? N'ai-je pas fait des donations aux monastères et églises ; n'ai-je pas donné au pauvre et à l'estropié ; n'ai-je pas célébré ton nom et apporté des cierges à ta gloire ?...

Alors, il sursautait soudain, s'écartait un peu sur le côté, appuyait les mains sur ses flancs, se tournait vers les bergeries autour desquelles se répandait le sifflement lugubre des vautours et le croassement glacial des corneilles et des corbeaux, et disait comme s'il poussait à moitié un gémissement :

— Oh, vous, corbeaux noirs et vautours, mangez jusqu'à satiété, jouissez-en, buvez, jusqu'à n'avoir plus soif, de mon sang et de ma force ! Renforcez vos ailes, levez-vous haut dans le ciel et volez au-dessus de la terre et du monde. Annoncez par vos roucoulements et gémissements noirs, aux quatre coins du monde, mon immense malheur et la ruine de mon royaume et de ma beauté !...

Et tous moururent et furent enterrés sauf lui et quelques jeunes femmes qui prirent mari. Et tout déclina, s'éva-

nouit, tout disparut hormis la terre ingrate et rocheuse qui n'avait plus personne pour la cultiver et la labourer et des étables vides et suffocantes dont sortait une odeur de mort et de désolation. Des planches de la bergerie, des gens en emportèrent un peu, d'autres encore séchèrent et pourrirent. Le destin cruel prit le reste, des oiseaux du ciel en emportèrent aussi, de même que des mendiants et des simples d'esprit déments. Et, il demeura seul avec le gel endurci et la glace sur son âme, et dur comme une pierre, noir comme une souche brûlée dans la montagne, il resta dans son foyer, dans lequel le feu s'était éteint...

Il passait son temps dans la maison et autour d'elle et il sortait très rarement dans le monde qui voyait en lui un miracle et un épouvantail. Ce murmure craintif, confus et secret faisait le plus de mal à son âme, quand il était parmi les gens qui ne le connaissaient pas, et seulement quand ils chuchotaient quelque chose. Il évitait comme le feu vif les fêtes et les rassemblements dans les églises et les monastères, car on y contait et racontait beaucoup sa ruine et son destin affreux. Quand il songeait à ces fêtes et à ces rassemblements, son âme criait secrètement, car des ornements des sveltes et vaillants Knežević n'y brillaient plus, leurs fusils n'y retentissaient plus, de larges habits blancs ne voletaient plus ni ne tintaient plus tendrement et uniformément les longs colliers des brus et des jeunes filles vigoureuses et belles, qui, essoufflées, y faisaient, d'une table à l'autre des salutations à des parrains et amis. Se turent aussi ces paroles frémissantes, avenantes, qui retentissaient d'un bout à l'autre du rassemblement et qui, avec une chaleur douce, se déversaient dans son âme : Merci de tes compliments, célèbre royaume !

Sa puissance et sa beauté se répandaient largement et avec force dans des rassemblements et des fêtes. Il n'y avait plus rien de tout cela. Tout était mort, fané, disparu, pour ne jamais ressusciter. Il n'y avait que ces grandes paroles de circonstance qui avaient profondément pénétré son âme et qui vivaient avec lui et lui avec elles. Il était facile de l'offenser. Il

suffisait seulement de dire quelque chose sur ses besoins et sa pauvreté.

— Le pauvre, ce misérable de Relja !

— Laissez-moi, frères ! Mon destin est noir, mon affliction est immense et mon infortune est trop grande... Je ne suis pas Relja, le misérable ! Je suis un roi sans royaume... un empereur sans empire ! s'écriait-il désespérément, en frissonnant, et ce n'était que lorsqu'il poussait un gémissement convulsif, qu'il faisait pitié.

Pour chacun de ses domestiques, petit ou grand, Relja érigea, dès les premiers jours, une marque, et lui-même clôtura en dur le cimetière, sans aide de personne.

Il était très propre et ordonné. Lui-même lavait et raccommodait ses vêtements. Parfois, les dimanches et les jours de fêtes, il se mettait des vêtements de fête, mais ceux-ci lui allaient un peu tristement et ne lui convenaient pas, au point qu'il en avait honte lui-même.

— Relja, Relja, ces vêtements ne te vont plus ! se disait-il et il les ôtait aussitôt.

Il récupéra un peu de son bétail qu'il avait prêté aux autres pour qu'il se reproduise et se multiplie, mais cela ne lui réussit pas. Une fois que cela commence à aller mal, cela ne s'arrête plus !

Et, après la mort de sa mère, il reprit chez lui le petit Vujo, son neveu et l'unique tête masculine.

Quand il n'avait plus rien, quand il était trop pauvre et dans le besoin, il descendait dans les contrées inférieures, plus bas, où personne ne le connaissait, pour travailler à la journée. C'est ainsi que, pendant l'été, il gagnait un peu pour l'hiver, pour se nourrir et acheter des cierges pour les tombes des siens. Cela lui coûtait cher, mais il allumait des cierges et faisait des offrandes lors de chaque Jour des Morts d'hiver comme d'automne.

— Mais, as-tu vu, Vujo, comme les gens d'aujourd'hui sont froids et sans pitié : pas un seul n'a proposé de prix,

même pour plaisanter, alors que c'est le Jour des Morts demain ! dit encore Relja, comme sortant d'un rêve, au moment où ils étaient loin de la ville, là où les montagnes commençaient. Demain, les tombes et les pierres tombales des nôtres ne seront pas éclairées. Je n'ai rien de quoi honorer mes morts ni offrir aux malheureux et aux estropiés pour le repos de leur âme...

— Qu'arriva-t-il à Relja Knežević ! dit-il dans un soupir profond plein de reproche amer.

Vujo, qui n'entendit pas ses paroles, tremblait de tout son corps et claquait des dents du froid qui pénétrait en force jusqu'à la moelle de ses os.

La neige bruissait et voletait au-dessus de leurs têtes et grinçait en sifflant sous leurs pieds et autour d'eux et la nuit blanche d'hiver se languissait affligée, sans voix ni souffle.

Quand, à Dobrnjsko Polje, ils quittèrent la route principale vers le village, la lune s'apprêtait à disparaître et la lumière blafarde des étoiles se distinguait à peine sur l'étendue blanche, claire et infinie.

La neige se mit à voler plus intensément quand ils entrèrent dans la montagne qu'ils devaient franchir.

La vache se mit à résister et à s'arrêter à tout moment.

— Es-tu là, mon enfant ? dit le vieil homme en se retournant et tira plus fort la corde.

— Ca va, je suis là, dit péniblement l'enfant.

— As-tu froid ?

— Oui, répondit avec effort Vujo d'une voix à peine audible.

Relja ôta son écharpe, secoua d'elle la neige et enveloppa fermement la tête et les oreilles du petit Vujo.

— Réchauffe-toi un peu, mon enfant, car il me semble qu'une grande tempête de neige se prépare... Jette ce bâton et mets tes mains sur ta poitrine... Prends ça et enveloppe-toi bien, dit le vieil homme en ôtant son vêtement quoiqu'il restât presque à moitié nu.

— Et toi, mon oncle ?

— Moi, mon enfant, je n'ai besoin de rien. Je n'ai peur de rien, ni de la tempête de neige, ni du vent, ni du froid... Tant de fortes tempêtes de neige m'ont battu et traqué, sans rien pouvoir me faire...

Chargés de lourd givre, tout en grinçant et en rejetant des poignées entières de neige, les hauts sapins se mirent à se balancer et à se plier légèrement.

Relja sentit à son cœur un pincement désagréable. Il hocha seulement la tête et se mit à marcher tout en murmurant quelque chose ressemblant à un pressentiment :

— Une tempête de neige se prépare. Je connais Zmija-nje, je connais les caprices de nos montagnes et de notre terre ingrate et rocheuse : tout ça grogne secrètement et sournoisement.

Tout à coup, les cimes des sapins se mirent à se balancer de plus en plus fort et une tempête de neige forte et bruyante se leva, et c'était comme si toute la montagne était secouée dans ses fondations.

Tout s'assombrit devant leurs yeux. La neige les battait de plus en plus fort, la tempête leur coupait le souffle, mais ils avançaient en trébuchant et en étant déportés.

— Es-tu là, mon enfant ?

— Oui, oui ! répondit à peine l'enfant, en tremblant plus de peur que de froid.

— Courage, mon enfant, courage... A cause de cette nuit terrible et de cette tempête de neige, ce pauvre orphelin à moi va perdre la vie !, murmura le vieil homme en avançant de toutes ses forces dans la tempête.

Fatigués et exténués par leur énorme effort et d'être fouettés sévèrement par le vent déchaîné, ils s'arrêtaient pour reprendre haleine et se reposer, tout en écoutant, avec une peur et une appréhension infinies, les tourbillons nocturnes déchaînés hurler et faire trembler et le ciel et la terre et qui brisaient et détruisaient tout devant eux.

De temps à autre, la tempête de neige s'estompait et le vent se calmait, s'apaisait. Ils n'entendaient rien, ne sentaient rien sinon leur respiration courte et affaiblie, et, cette légère, frémissante agonie du vent qui tremblait et glissait sur la blancheur de neige autour d'eux.

— On y va, Vujo ?, criait le vieil homme après chaque repos en serrant plus fort la corde dans ses mains.

— On y va, on y va !, répondait Vujo, et, à présent, dans sa voix frémissait ce fou, ce bouillonnant défi de la montagne, qui s'éveillait et s'enflammait davantage, même chez un enfant, au fur et à mesure que l'effort devenait plus grand.

— En avant, Vujo !, s'écria Relja tout en unissant toutes ses forces comme s'il allait lutter corps à corps avec quelqu'un. De nouveau, la tempête de neige se leva subitement. Secoués dans leurs racines, les sapins grinçaient douloureusement, et de leurs cimes, dans une rage folle et le sifflement, le vent arrachait et dispersait, sur tous les côtés, des branches et du givre.

Ils franchirent la montagne et la redescendirent. Les routes étaient couvertes de neige et aucun sentier n'y était frayé. Pas un signe, pas un souffle de vie, alors que la bourrasque continuait sans cesse de gronder et de hurler.

Ils tombèrent sur des marques pour égarés, nombreuses, très nombreuses, à Zmijanje, et sentant qu'ils s'étaient perdus, Relja s'écria de toutes ses forces :

— Au secours, nous nous sommes égarés dans la tempête ! Nous nous sommes perdus... Nous nous sommes perdus ! ...

Sa voix épuisée fut accueillie et saisie par les tourbillons, qui, comme s'ils étaient vengeurs, la déchirèrent et la dispersèrent furieusement dans la nuit démente, furieuse de Zmijanje. Quand, pour un seul instant, la bourrasque se calma quelque peu, il cria de nouveau :

— Au secours, nous nous sommes perdus... nous nous sommes perdus ! Dans la tempête de neige...

Devant les maisons des Nakomičić, qui depuis toujours secouraient des voyageurs et des hôtes accidentels égarés qui traversaient Zmijanje en hiver, s'élevèrent de larges et hautes flammes de paille allumée et on entendit un cri puissant et prolongé :

— A droite, frères, à droite !

Relja fit tous ses efforts et se mit à courir à travers les congères vers les flammes qui s'élevaient haut dans le ciel en se pliant sous les coups du vent tantôt à l'un, tantôt à l'autre côté.

Et Vujo marchait, résistait lui aussi désespérément, mais il se fatiguait de plus en plus, s'épuisait, sa force le lâchait, le trahissait, et ce petit défi enflammé qu'il avait, finissait de brûler en lui, s'éteignait.

— Ca va, mon enfant ?

— Ca va, ça va, répondait faiblement l'enfant qui trébuchait, tombait puis se relevait jusqu'à ce qu'un tourbillon puissant ne sifflât et un amas de neige ne le frappât à la poitrine. Vujo poussa un cri et tomba exténué.

— Ca va, mon enfant ?, cria un peu plus loin Relja.

— Ca va, ça va.

Le vieil homme eut l'impression d'entendre la voix du garçon.

— Courage, mon enfant, courage ! murmura sourdement Relja tout en exposant insolemment sa poitrine nue et débraillée aux coups impitoyables et irrésistibles des tourbillons de montagne enragés.

Une force de géant s'enflamma en lui et tous ses nerfs se tendirent. Il trébuchait, tombait, se relevait après avoir été poussé de côté et sentait qu'il luttait avec quelque chose d'horrible, d'invisible, qui l'étranglait, l'étouffait, qui l'empêchait de respirer.

— Ca va, mon enfant ?, cria-t-il de nouveau et se retourna inconsciemment, mais, ni la vache ni Vujo n'y étaient plus.

Il ne tenait dans sa main qu'un morceau de corde. Son bonnet fut arraché et emporté par le vent et il perdit quelque part ses souliers dans la neige. Il était nu-pieds et presque nu. Il réunit toute sa force et, tout en trébuchant, retourna en arrière.

— Vujo ! hurla-t-il, désespéré, et il tomba à côté du petit garçon autour duquel le vent avait balayé la neige.

Quelque part au loin, des sommets des montagnes, les hurlements froids des loups affamés se répandaient dans la nuit d'hiver tourmentée et se mêlaient au hurlement et au vacarme du vent déchaîné qui balayait tout devant lui, en emportant, tel un géant invisible, sur ses épaules puissantes, des immenses amas de neige qu'il jetait furieusement un peu partout... Le vent sifflait, sifflait et hurlait, tandis que des bouches à moitié mortes s'embrassaient et expiraient dans une mort douce...

Traduit du serbe par Dr Thomas Todorović

Première publication en français : *Migrations littéraires*, n° 20, 1992.

Première publication en serbe : 1907.

III. THÉÂTRE

LE BLAIREAU DEVANT LE TRIBUNAL **[Јазавац пред судом]**

*Quiconque aime sincèrement et passionnément
la Vérité, la Liberté et la Patrie
est libre et intrépide comme Dieu,
mais affamé et méprisé comme un chien.*

Une chambre de Palais de justice éclairée, propre. Des portraits de personnalités éminentes sont accrochés aux murs. A la droite de la porte, près de la fenêtre, une table ; sur la gauche, une autre table. Des registres et de gros pavés de papiers sont empilés sur les tables.

DAVID (menu, petit, sec comme une branche, léger comme une plume. Il a la jambe gauche plus courte que la droite et cela le fait se dandiner quand il marche. Ses yeux brillent et chatoient comme ceux d'un chat dans la nuit. Les cheveux tout blancs, il a passé la cinquantaine. Il change de voix. Il est capable de se mettre à pleurer comme un enfant, à aboyer comme un chiot ou à pousser des cocoricos. Souvent, en claquant des mains contre ses cuisses il trompe les coqs du village qui se mettent alors à chanter avant l'heure. A cause de cela les jeunes femmes le grondent. Il fait semblant d'être timide aussi. Mais ne le croyez pas !

Entrant dans la chambre du tribunal il se signe mais ne lâche pas son sac où est ligoté un blaireau dont seul le

museau dépasse) – Bonjour, Messieurs les Très Grosses Têtes !

LE JUGE (*du côté droit près de la fenêtre, la tête immergée dans un bouquin, il marmonne quelque chose*)

LE PETIT GREFFIER (*du côté gauche, courbé sur la table, il écrit rapidement, absorbé par son griffonnage*)

DAVID – Bonjour, Messieurs les Colossales Têtes d'Empire!... Eh, doucement, David pauvre fou, pourquoi tu te précipites comme un pourceau dans le petit lait ? Tu ne vois donc pas que ces Messieurs sont occupés ? Pousse-toi donc contre le mur et patiente un peu ! (*Au blaireau*) Et toi, criminel, tu es arrivé là où il se doit. Dieu sait qu'ici il n'y a point de maïs, mais il va y avoir autre chose, petit blair' ! Il y aura des périgraphes⁶⁷... Y en aura des doubles, d'obèses de périgraphes, petit blair'... On a beau plaindre ta pauvre et misérable mère ! Dis donc, avoir mangé tout un champ de maïs sans prendre en dessert un périgraphe, ça... ça ferait pleurer le bon dieu.

LE JUGE – Qui est-ce ?

DAVID – Dieu vous bénisse, Messieurs les Colossales Têtes d'Empire. Je suis votre très humble serviteur... Mais quel est donc ce genre de maison où l'on ignore jusqu'au nom du Seigneur ?

LE JUGE – Tais-toi, espèce de gueusaille !

DAVID – « Tais-toi, espèce de gueusaille » ! On est d'accord, je le dis moi aussi. Et c'est facile de le dire, mais quand même, ce n'est pas bien qu'un bon gradé d'Empire parle comme ça.

LE JUGE – Est-ce toi qui vas m'instruire ?

DAVID – A Dieu ne plaise ! Je n'y songe même pas. Bien dormi Monsieur ?

LE JUGE – Mais tu te prends pour qui, toi, pour te permettre de me saluer et de me serrer la main?

⁶⁷ *paragraphes* (en tant qu'articles de loi)

DAVID – Nous allons bien, Dieu merci ! Comment vas-tu, comment va votre dame ? Est-ce qu'elle va bien elle aussi ?

LE JUGE – Tu es sûr que tu vas bien ?

DAVID – Nous aussi, Dieu merci, nous allons tous bien, et te remercions toi qui t'intéresses à nous, à moi et à ma famille. (*Il se tourne vers le petit greffier.*) Et toi, petiot, est-ce que tu as bien dormi ?

LE JUGE – Mais qu'est-ce que tu as, imbécile ?! D'où viens-tu ? Comment t'appelles-tu ?

DAVID – Glorieux Tribunal, je m'appelle David Chtrebats, 47 c'est le matricule de ma maison, Melina le nom du village, Banja Luka en est le district, Banja Luka aussi la subdivision ; quant au pays, Monsieur la Très Grosse Tête, je pense qu'il doit s'agir de la Bosnie... C'est à cette adresse que le Glorieux Tribunal m'enregistre et m'envoie les convocations.

LE JUGE – C'est bon, c'est bon, David ; je vois que tu connais la loi et les manières. Mais, qu'est-ce que tu as dans ce... euh... comment cela se nomme-t-il ?

DAVID – Un sac à blé. Oui, c'est ainsi que ça se nomme. Et ceci dans le sac, ceci se nomme un blaireau.

LE JUGE – Un blaireau ! Que viens-tu faire ici avec un blaireau ?

DAVID – Je l'assigne devant ce Glorieux Tribunal, puisqu'il m'a dévoré tout un champ de maïs. Je l'assigne et l'assignerai, et épuiserai tous les recours possibles.

LE JUGE – O bonté divine, que ne verra-t-on pas encore dans cette déraisonnable Bosnie ? Assigner un blaireau ! Sûr que ça c'est un véritable imbécile. Le Roi des imbéciles. Mais enfin, d'où peut bien te venir l'idée d'accuser un blaireau ?

DAVID – Comment me vient l'idée d'assigner un blaireau, me dis-tu ? De nulle part ! Seulement, je connais la loi et

l'ordre en rigueur⁶⁸. Je suis au courant et je sais que votre Empereur a une loi pour toute chose. Crois-tu, mon brave, que je ne le sache pas ? Il sait cela, David, il le sait. Ne pense pas qu'il l'ignore. Et il est toujours censé savoir ce que l'on peut faire, et ce que, en revanche, on ne peut pas faire d'après la loi ! Il s'y connaît un peu celui-là.

LE JUGE – Tout ça c'est bien beau, David, mais accuser un blaireau, ça... ça...

DAVID – Tu crois, Monsieur la Très Grosse Tête, que, parce que je suis né du temps de la justice turque, je ne connais pas l'ordre d'aujourd'hui ? Si, si, je le connais. Dieu sait si j'ai peiné pour régler et ranger tout ça dans ma tête...

Le soir, ma vieille et moi, on s'assoit, comme ça, près de la cheminée, et puis on se met, comme vous dites, à disserter ensemble : « Ceci, femme, la loi le permet, cela, en revanche, point du tout. Cela pourrait être dans ce polygraphe-ci, ceci en revanche non. » Et ainsi, jusque très tard dans la nuit, nous dissertons.

LE JUGE – Ah bon, vous dissertez ainsi ?

DAVID – Oh oui, nous dissertons beaucoup et longtemps.

LE JUGE – Eh bien, ta femme, connaît-elle quelque chose ?

DAVID – C'est ma femme, Proéminent Monsieur, et ce qui me contrarie c'est que tu puisses croire que je la vante, mais je ne la vante point, je te dis vrai : si par quelque hasard le temps turc revenait, avec le bon sens qu'elle a, elle pourrait siéger comme Cadi⁶⁹ en plein centre de Banja Luka. J'ai dit Cadi ? Quoi, Cadi... ? Je sais, en mon âme et conscience, que si seulement elle savait lire, elle pourrait tranquillement te dire : lève-toi de cette chaise impériale et laisse-moi à mon

⁶⁸ *vigueur*

⁶⁹ Haut représentant de la « magistrature » turque chargé des fonctions judiciaires civiles et religieuses.

tour faire régner la justice dans le peuple, tellement cette femme est savante et érudite.

LE JUGE – Est-elle vraiment si érudite ?

DAVID – Ah ça oui, Monsieur ! C'est un prodige. Si seulement, par chance, à pas de loup, tu pouvais t'en approcher, pour t'abreuver à son savoir et à sa science : « et toi David, tu t'en vas, me dit-elle ? – Ben oui, ma femme, tu vois bien que je pars ? – Mais, comment comptes-tu te rendre devant le tribunal ? – Eh bien, comme tout le monde, à pied. – D'accord, dit-elle, mais est ce que ton ciboulot a réfléchi à la manière dont tu l'assigneras ? – Oui, je l'assignerai jusqu'au bout et même encore après. – A quel tribunal penses-tu aller ? – Femme, je pense au Tribunal d'insistance⁷⁰, puisque les dommages sont importants. – Eh bien, puisse le Seigneur Dieu ne pas t'anéantir, crie-t-elle, comme si elle avait été piquée au cœur par quelque chose... Tu te vantes toujours : « moi ceci, moi cela ; je suis savant, je suis instruit, je connais la loi... » Maudits soient ton savoir et ta science ! – Attends, femme, apprend-moi, je t'obéirai. A quel tribunal penses-tu qu'il faille aller ? – Tout d'abord, espèce de cerveau ramolli, descends voir dans notre petit tribunal de village. Comment pourrais-tu faire fi de la hiérarchie des tribunaux ? Sais-tu, malheureux, que tu t'attirerais la haine des élites impériales ? Tout d'abord, te dis-je, va à notre petit tribunal paysan de village, et si ce brigand n'y est pas condamné, alors là tu pourras aller au Tribunal de Grosse Insistance⁷¹. Si là-bas non plus rien ne se passe, reviens à la maison et nous verrons ce que nous pourrons faire. Je vois d'ici que ça promet d'aller jusqu'à l'Empereur en personne. – Mais enfin femme, nom d'une pipe, où puises-tu tant de sagesse ? Elle ne cessera jamais de m'étonner, Monsieur la Très Grosse Tête. Et puis elle me questionne comme un curé à confesse : – Comment

⁷⁰ Tribunal d'instance

⁷¹ Grande instance

rendras-tu hommage aux mangestrats⁷² impériaux ? – Bah, je leur dirai : Dieu vous aide, mangestrats d'Empire, de Banià Luka, glorieux Sires ! – Oh, mon Dieu... Ah, combien triste et misérable suis-je avec toi. Ah, pauvre et misérable avec toi, je le suis mille fois. (Elle se met à crier et à s'arracher les cheveux comme une enragée.) – Que Dieu te tue! Ecoute comme tu rendras hommage à ces mangestrats d'Empire : quand tu entreras dans notre petit tribunal de village, à plein gosier tu leur crieras : Bonjour Messieurs les Très Grosses Têtes ! Et quand tu entreras dans le Tribunal de Grande Insistance il faudra faire une profonde référence⁷³... – Femme, je ne suis pas une jeune mariée pour faire des références, qu'est-ce qui te prend ? Ne vas-tu pas un peu loin dans ta science, lui dis-je. – Tais-toi quand tu ne connais rien ! Que le soleil céleste te crame la tête ! Ecoute ! Quand tu entres dans le Tribunal de Grosse Insistance, fais une référence et puis, mine de rien exclame, de sang froid et à plein gosier : Bonjour, Messieurs les Très Grosses Têtes ! Puis, il ne serait point mal, continue-t-elle, si dans le petit tribunal tu disais comme ceci : Bonjour, Messieurs les Très Grosses et Proéminentes⁷⁴ Têtes, et si tu rajoutais : Je suis votre humble serviteur, car telles sont les manières d'aujourd'hui et c'est comme ça qu'on rend hommage aux Gens d'Empire. – Mais enfin, femme, par tous les Saints, où puises-tu tout ce savoir et toute cette science, j'en reste muet de stupéfaction.

LE JUGE – Ma foi, David, elle est très savante ta femme. Mais, où a-t-elle reçu toute cette science ?

DAVID – Seul le Diable le sait, Monsieur la Très Grosse Tête ! Elle est très bonne amie avec la femme du Prince de village⁷⁵ ; elles font des promenades jusqu'à la gendarmerie, je ne sais pas... Peut-être que ce sont les gens d'armes qui l'ont

⁷² magistrats

⁷³ révérence

⁷⁴ Prééminentes

⁷⁵ chef d'un village

éclairée, peut-être bien Mme la Princesse. Et elle est vraiment instruite, la Princesse, une femme d'une instruction assurément plantureuse ; aimable et remplie de bons atouts rebondis, fraîche comme la rosée ; et les gens d'armes⁷⁶, tendrement la prennent dans leurs bras et tout cela en vertu de son savoir et de sa science. Pendant ce temps, ma tendre vieille, renversée au beau milieu de la caserne et dans des matelas impériaux, boit, fume et reçoit la science. Mon Dieu, quelle beauté étrange que celle de votre Empire. Mon Dieu, mon Dieu, ce que vous avez rendu notre pays heureux. De cette douceur et de ce délice le peuple s'est tellement alanguï qu'il en a du mal à respirer. Tout le monde est satisfait et content ; tout le monde chante, sauf que la chanson n'est entendue nulle part. Il n'y a que moi (*il pleure*) qui sois mécontent, malheureux et misérable.

LE JUGE – Qu'est-ce que tu as, David ? Pourquoi pleures-tu ? Qu'est-ce qui est injuste et te fait du tort dans ce pays ?

DAVID – Je n'en veux point au Glorieux Tribunal, mais j'en veux à ce maudit criminel, puisse le germe de sa tribu disparaître ! (*Il donne des gifles au blaireau*) Puisse le Ciel te condamner au gibet, créature néfaste, être malfaisant, et tu n'y échapperas pas si la justice et la loi s'appliquent encore dans ce pays.

LE JUGE – Pourquoi le bats-tu et le maudis-tu autant, David ? Qu'est-ce qu'il t'a fait ?

DAVID – Ne te l'ai-je pas dit tantôt ? Daignez permettre, Monsieur, que je le pose par terre. Il est plus lourd qu'une pierre de moulin. C'est par ma pénurie et ma sanglante misère qu'il regorge de santé ! Daignez permettre, Monsieur.

LE JUGE – Je daigne, David, je daigne, pose-le !

DAVID – Que dirais-tu, Monsieur la Très Grosse Tête, si je le tirais de ce sac, et puis que je l'attache à l'un de ces pieds

⁷⁶ les gendarmes

de table ; afin que vous puissiez bien voir mon malfaiteur et mon ennemi juré. Que ses os pourrissent à Zenitsa⁷⁷. Daignez permettre, Proéminent Monsieur.

LE JUGE – Je daigne, je daigne, va l'attacher !

DAVID (*sort le blaireau du sac*) – Faites attention, Messieurs, parce que s'il s'échappe, il y aura du vilain. C'est aux parties précieuses et critiques, sauf votre respect, que le blaireau s'attaque. Attends, espèce de criminel, pourquoi tu t'agites et pourquoi tu te débats autant ?! Je suis encore valide, bien que je sois né au temps où l'on a pour la première fois collecté le tiers du peuple, il me reste encore quelques forces, et même si depuis vingt ans, même pour les Pâques je n'ai pas pu beaucoup engraisser, j'ai encore de la vaillance. Je remercie l'Empire, notre très charitable Gouvernement terrien et Glorieux Tribunal de m'avoir épargné le peu de force qu'il me reste. Je les remercie, peu me chaut qu'ils m'entendent ou pas ! Regardez, Monsieur, regardez comme il flaire si les maïs ne bruissent pas quelque part. Oh, puisse le Ciel (*il le frappe sur le museau*) te tuer. (*Il pousse un cri.*) Faites attention, Messieurs, il m'a échappé ! Oh, misérable que je suis, qu'est-ce que j'ai fait ? (*Le blaireau enragé, hérissé, fuse à travers le tribunal. Tantôt il s'élance vers l'une, tantôt vers l'autre fenêtre, il vient de glisser sous la table de gauche, puis aussitôt il file sous celle de droite, il fonce vers la porte, et il est déjà entre les jambes...*) Le voilà direct entre tes échasses⁷⁸ ! Fais attention, Monsieur ! Aïe ! Malheur à moi, si quelque chose t'arrivait, jamais nous n'oserions nous montrer ni toi ni moi devant les yeux de madame votre femme. (*Avec beaucoup de peine ils ont réussi à l'attraper et à le ligoter.*)

LE PETIT GREFFIER – Pourquoi l'avais-tu lâché, bourrique ?

⁷⁷ Ville en Bosnie où se trouvait à l'époque une prison connue pour son traitement sévère des prisonniers.

⁷⁸ Jambes

DAVID – A qui est-ce que tu dis bourrique ?

LE JUGE – Pourquoi l'as-tu détaché, imbécile ?

DAVID (*en train de rire*) – Mais, permettez-moi chers Messieurs, de me ressaisir un peu ! Je t'avais bien demandé de daigner me permettre, Monsieur. Tu as dit : Oui, David, je daigne, je daigne. Et qui a tort à présent ? Moi, point du tout, puisque j'écoute ce qu'ordonne et veut bien daigner la Hiérarchie.

LE JUGE – D'un côté, tu es fou David, et de l'autre, pas vraiment.

DAVID – Je te remercie de cette parole comme on doit remercier son supérieur et plus savant que soi.

LE JUGE – Pourquoi as-tu ramené ce criminel au tribunal ? Pourquoi ne l'as-tu pas tué sur le champ ?

DAVID – Ah bon... tout fou que je suis, je l'aurais peut-être fait si je ne connaissais pas l'ordre et la loi en rigueur⁷⁹. Ecoute, Monsieur la Grosse Tête, je ne vais pas t'en raconter des niçoises ni macédoines, moi, je connais la loi et je ne l'outrecasse⁸⁰ pas ! Tu peux me tuer que je ne l'outrecasserai pas !... Il y a quelques années, avant que je ne comprenne votre loi, il m'est arrivé de tuer dans ce même champ un blaireau. C'était peut-être bien le frère de ce criminel. Le Garde forestier d'Empire m'a pris sur le fait et il m'a rançonné de cinq florins. Dès qu'il s'est mis l'argent dans la poche il m'a sévèrement menacé : « Jamais plus tu ne dois faire ça, puisque la loi d'aujourd'hui protège même un blaireau ». Et si elle le protège, il faut de même qu'elle le juge pour les dégâts qu'il commet ! Il ne me reste que ma vieille femme édentée... et ce champ de maïs, que j'avais... que ce criminel m'a écrasé et anéanti jusqu'aux racines. Les pauvres maïs ont séché et quand je passe à côté de ce petit champ, tristesse et chagrin envahissent mon cœur. Oh qu'ils bruissent tristement, les

⁷⁹ vigueur

⁸⁰ outrepassé

pitoyables maïs écrasés. On dirait qu'ils soupirent après la vengeance et la justice... Je n'avais (*il pleure*), je n'avais que ce petit champ de maïs, et...

LE PETIT GREFFIER (*d'un ton sarcastique*) – Et ce petit champ, comment s'appelle-t-il ? Cela, le Glorieux Tribunal doit le savoir.

DAVID (*essuyant les larmes*) – Le petit champ, petiot, porte un nom bien étrange. Il s'appelle : *N'appartient ni à David, ni à l'Empire, ni au Sire*. Tel est son nom, et c'est comme cela, je crois bien, qu'ici même au tribunal il est enregistré.

LE JUGE – Chez toi, David, tout semble un peu embroussaillé. Comment s'appelle le champ déjà ? *N'appartient ni à David, ni à l'Empire, ni au Sire*. Comment cela se fait-il ?

DAVID – Eh bien, c'est très simple, chers Messieurs. Je vous dirai tout dans l'ordre et dans la loi. C'est un petit champ déboisé. C'est moi qui l'ai déboisé, et donc je dis : c'est le mien. Autour de ce champ c'est la forêt impériale. Au bout du champ dès que l'on se dirige vers Markanov totchak, il y a un piquet enfoncé dans le sol. Perchés sur ce piquet il y a deux signes, on dirait deux crochets de peson⁸¹. Cela, dit-on, signifie Forêt Impériale. Mon Dieu, Mon Dieu, quelle étrange beauté chez votre Empereur. Mon Dieu, Mon Dieu, à qui ne rend-on pas honneur aujourd'hui : La Forêt impériale ?! Du temps de la justice turque, c'était la forêt de tout un chacun et de personne, et aujourd'hui : la forêt impériale ; enfin, bref... Je disais, autour de ce petit champ, c'est la forêt impériale, donc, c'est d'abord le cadastrier⁸² qui explique : c'est vrai, David, c'est toi qui l'as déboisé, mais c'était quand même la forêt impériale. Même si tu as déboisé le champ de la forêt impériale, il demeure terre impériale. Tout comme la forêt est à l'Empire, la terre aussi est à l'Empire. Et puis, c'est le Sire, le

⁸¹ C. S. lettres initiales de « Carska Suma » = « Forêt Impériale » FI)

⁸² Responsable du registre public consignait les renseignements relatifs au découpage d'un territoire en propriétés foncières.

Spahi qui vient s'en mêler : « Menteur de mécréant, ce n'est pas toi qui l'a déboisé », mais c'était – comme quoi – depuis longtemps de la terre labourable, et le plus petit morceau de terre labourable est à lui ?! Qui a raison, je ne sais pas. La seule chose que je sache, c'est que les gens appellent ce champ : *N'appartient ni à David, ni à l'Empire, ni au Sire*. Et moi, je dirais que les gens ne sont pas bêtes, puisque le champ comme vous venez de l'entendre n'est pas le mien, ni celui de l'Empire, ni celui du Spahi, mais bien de ce criminel, de ce maudit hors-la-loi. Et pendant qu'ici nous disputons et débattons de l'appartenance, celui-là, mine de rien, il se purlèche les pattes, et s'engraisse, pour ainsi dire, comme un curé. C'est pourquoi je vous prie et vous supplie de le condamner à la plus lourde peine que faire se pourra ! Ce glorieux tribunal m'a toujours couvert de bontés. Il m'a libéré de mes grandes infortunes et misères...

LE JUGE – Ah vraiment, il t'a libéré de tes grandes infortunes et misères, et comment donc ?

DAVID – Oui, il m'a libéré d'une grande misère et calamité. Je vous dirai tout, Messieurs, dans l'ordre et dans la loi. J'ai eu un fils. Un beau gars, fort et svelte on dirait un sapin. Il ne tenait point de moi. Il tenait de son grand-père, mon père à moi, celui qui est mort dans la dernière révolte à Tserni Pototsi. Un gars fort et grand, mais méchant et retors, Dieu vous en protège. L'armée l'a pris, l'a envoyé à Graz, et j'en fus soulagé. L'année dernière, aux Vénérables chaînes de l'Apôtre Pierre, le Prince du village m'a apporté une lettre et trois florins : – David, a-t-il dit, ton fils est décédé et l'Empire t'envoie trois florins. C'est ta récompense. Oh, mais, quel bel Empire, par la sainte croix, j'ai douloureusement poussé un cri de joie tandis que ma femme et nos enfants éclataient en sanglots. – Merci, mon Prince, mais gardez ces trois florins pour l'Empire. Il serait juste devant Dieu et devant les hommes que l'Empire les reprenne, disons comme une sorte de prime pour m'avoir libéré de cette calamité.

Et puis j'avais une vache, une belle et grosse vache. Je

prenais de ma bouche pour la nourrir. Je vous le dis, une belle et grosse vache mais d'une telle méchanceté que Dieu vous en garde. Elle sautait par-dessus les enclos et les palissades quand ça lui chantait. Tous les ans elle me détruisait la récolte. Le Glorieux tribunal en eut vent ; voici le prévôt, le même qui collectait les impôts et les taxes. David, dit-il, le tribunal vient d'apprendre le malheur qui te frappe et m'envoie pour... je veux dire... Que dirais-tu si nous te débarrassions de cette vache rétive à l'Empire, et puis que ce dernier s'en occupe et s'en dépêtre ?

Merci, j'ai répondu, à l'Empire qui prend tellement soin de moi ! Vas-y, mon frère, emmène-la tout de suite !

Et puis, j'ai eu quatre chèvres. Du temps du tribunal turc, elles étaient sages comme des agneaux, mais quand l'occupation commença elles ont senti elles aussi la liberté, puisse la foudre les... et elles sont devenues insupportables !

Ma tendre édentée se mettait à les traire, et c'était toujours la dernière qui fichait son pied dans le sceau et *splatch*, qui le renversait. Cela parvient aussi aux oreilles de l'Empire ; voici, donc le prévôt : Dieu te vienne en aide, David ! Comment va ? – Ça va bien, Dieu merci, et lui, comment va ? Là, nous échangeons des salutations quand il recommence : A ce que je vois, David, la déveine vient encore de te tomber sur la tête. Tu as des chèvres mal avisées qui te renversent du lait. Qu'en dirais-tu, si on les déplaçait au bureau des impôts, et puis qu'ils s'en débarbouillent là-bas avec ? – Oh, mais quelle beauté que cet Empire, Dieu de miséricorde, je poussai, tout enchanté, un beau cri jubilatoire, tandis que ma femme et les enfants, sous le coup d'une très grande joie, éclatèrent en sanglots. – Vas-y, frère, débarrasse nous-en, je vénère tes pas, débarrasse ! Et ma foi, le brave homme – je le remercie, lui-même et le très charitable Empire – emmena les maudites chèvres et me débarrassa de la guigne.

Pour tous biens et fortunes il me restait un pourceau. Un pourceau beau et gras, mais débauché et nuisible, comme je ne vous dis pas ! Il écrasait les maïs, se tapait des courges et

des citrouilles, et il se goinfrait et s'empiffrait de tout et de n'importe quoi, comme, pardonnez-moi la comparaison, un perceuteur. Alors, je lui fabrique un joug et le lui enfile, comme à toi maintenant (*il rassemble les bras et fait la démonstration sur le petit greffier*), ne le prends pas à titre personnel. Mais rien à faire ! Le village me saute dessus comme sur une corneille blanche : David, ton porc va tous nous ruiner. Toi-même et nous tous avec toi ! De bouche à bouche, et jusqu'aux oreilles de l'Empire. Revoilà le perceuteur : Eh, vraiment, David, dit-il, tu es un guignard. Rien ne te réussit.

– Assez, frère, je sais ! criai-je, puis je l'enlaçai et l'embrassai. Assez ! Emmène-le ! Merci ! Merci à toi et à l'Empire charitable qui prenez tellement soin de moi ! Que vous l'entendiez ou pas et où que vous soyez, merci !

LE PETIT GREFFIER – Vous ne les connaissez pas encore, Monsieur, ces paysans de Bosnie ! Aujourd'hui ce même David loue et glorifie l'Empire, mais demain il peut se révolter, tout boiteux qu'il est, et partir s'en prendre à ce même Glorieux Tribunal. On se connaît, David, on se connaît. Vous êtes tous pareils.

DAVID (*il se colle au visage du petit Greffier*) – Qui ? ! Mais qui donc, pauvre morveux ? De quelle révolte parles-tu ? Est-ce de moi qu'il s'agit ? !

Je vois, mon cher enfant, tu as du savoir et de l'instruction, mais par le pain impérial, ne me souille et ne me calomnie pas devant ce tribunal impérial. Moi ? Me révolter ? Mon pauvre, je donnerais ma tête pour ce tribunal !... Mais revenons au fait, Monsieur la Très Grosse Tête. Je te conjure de condamner ce criminel à la plus grosse peine que faire se pourra. Il m'a totalement ruiné.

Ôtez-le moi de mon dos, je vous en conjure, par votre service impérial. Ce Glorieux Tribunal, je vous dis, il nous a libérés, nous paysans, de bien des choses.

Ce que le Glorieux tribunal nous a laissé, cela est obéissant, avisé, sage ; c'est vrai, un peu maigre et faible, mais

nous, les Bosniaques écerelés, nous ne méritons pas mieux !

LE PETIT GREFFIER – Bien dit, David, ça c'est bien vrai !

DAVID – Tout ce que David te dit, fiston, est vrai, et bien vrai. Tout ! Ne pense point le contraire. Enfin, revenons à nos moutons et répondez : voulez-vous ou non commencer à juger ce criminel, afin que je sache à quoi m'en tenir ?

Traduit du serbe par Radivoj Srebro

Première publication : 1904

6.

VIE ET ŒUVRE DE PETAR KOČIĆ

– CHRONOLOGIE –

1877. Naissance le 29 juin dans le village de Stričići près de Banja Luka, dans une famille paysanne ramifiée. Son père Jovan-Gerasim, qui était prêtre, prend la bure au monastère de Gomionica. Sa mère meurt en 1879 alors que son fils Petar n'a que deux ans.

1887. Il commence ses études au monastère de Gomionica, elles dureront deux ans. Par la suite, au cours des vacances d'été, il fera de fréquents retours dans ce monastère et y entendra la plupart des anecdotes qui se retrouveront ensuite dans ses nouvelles.

1888. Son père Jovan-Gerasim purge sept mois de prison accusé d'avoir incité les paysans à boycotter l'accueil à Banja Luka du prince-héritier austro-hongrois.

1891. Il achève ses études primaires à Banja Luka et s'inscrit au lycée de Sarajevo.

1895. Alors que l'année scolaire touche à sa fin, il est exclu du lycée de Sarajevo pour avoir exposé publiquement ses sentiments nationaux. Il part à Belgrade et y poursuit ses études à ce qui était alors le Premier Lycée. Il fait la connaissance de l'écrivain Janko Veselinović qui lui suggèrera de délaisser la poésie pour se consacrer à l'écriture de nouvelles.

1898. Il publie ses premiers poèmes dans la revue *Podmladak* [Génération nouvelle].

1899. Il réussit son examen de « maturité » – de fin d'études secondaires – et, à l'automne, s'inscrit en slavistique à la faculté des lettres de l'université de Vienne.

1901. Il publie ses premières nouvelles, *Tuba* et *Đurini zapisi* [Les remèdes de Đura] dans *Nova iskra* [La nouvelle Étincelle] et dans *Bosanska vila* [La Nymphé bosniaque].

1902. La Société académique serbe *Zora* [L'Aube] de Vienne publie *S planine i ispod planine* [De la montagne et au pied de la montagne], son premier recueil de nouvelles. (Le livre est imprimé à Sremski Karlovci.) Tous ces textes ont vu le jour alors qu'il étudiait à Vienne, soutenu par un compatriote plus âgé, Pavle Lagarić.

1904. Ses études terminées, il rentre au pays. Le 18 septembre, il épouse Milka Vukmanović qui sera son principal soutien jusqu'à la fin de sa vie. À Zagreb est publié un nouveau recueil de nouvelles *De la montagne et au pied de la montagne II* qui inclut la pièce dramatique *Jazavac pred sudom* [Le blaireau devant le tribunal].

1905. Il exerce comme professeur de langue et de littérature à Skoplje, mais entre en conflit avec les autorités et se voit muté à Bitolj. Il démissionne en décembre et revient à Sarajevo. Cette même année est publié son troisième recueil de nouvelles *De la montagne et au pied de la montagne III*.

1906. Il collabore périodiquement au magazine *Srpska reč* [La Parole serbe] à Sarajevo puis devient secrétaire de la Société littéraire serbe *Prosvjeta* [L'Éducation]. Il tente de lancer le journal humoristique et satirique *Jazavac* [Le Blaireau], mais sans succès, pour des raisons d'ordre politique. En mai de cette même année, il participe activement à la grève des ouvriers à Sarajevo. En août il se déplace à Sofia pour le Congrès des écrivains et journalistes yougoslaves puis, un peu plus tard, à l'invitation de la jeunesse serbe, séjourne à

Budapest et y fait une conférence sur « La lutte du peuple serbe en Bosnie-Herzégovine ». En décembre il est chassé de Sarajevo à Banja Luka pour ses attaques portées contre le maire de Sarajevo dans le journal *Dan* [Le Jour]. Cette année-là, il reçoit pour la première fois le prix SANU⁸³ pour son travail littéraire ; ce prix lui sera décerné à deux reprises encore, en 1909 et en 1910.

1907. Au terme de longs préparatifs, il lance le journal *Otadžbina* [La Patrie] à Banja Luka. La célèbre maison d'édition de Belgrade Srpska književna zadruga publie un choix de ses nouvelles sous le titre *De la montagne et au pied de la montagne*. Jouissant de la confiance des paysans de sa contrée, il est choisi comme candidat à la députation au sein de l'Organisation nationale serbe. Du fait de ses activités politiques et journalistiques, il est condamné comme opposant à l'Autriche-Hongrie, d'abord à huit, puis à quinze mois d'emprisonnement. Il est incarcéré le 6 décembre 1907.

1908. Il passe ses premiers mois de détention dans la mal-famée Maison noire de Banja Luka. Au début du mois d'avril, il est transféré à la prison des politiques « Custodia hinesta » de Donja Tuzla. Au terme d'une année complète d'emprisonnement, il est libéré suite à l'amnistie générale impériale décrétée le 6 décembre 1908.

1909. Après son séjour en prison, il passe plusieurs mois dans sa région natale où, sous l'influence de Jovan Cvijić, il travaille à une étude anthropologique et géographique de Zmijanje.

1910. Il lance à Banja Luka une revue politique et sociale *Razvitak* [Le Développement] qui, après six numéros, cessera sa parution. Il part à Sarajevo où il est élu au Sabor (l'As-

⁸³ *Srpska akademija nauka i umetnosti* : L'Académie serbe des sciences et des arts. (Note du traducteur.)

semblée) de Bosnie-Herzégovine. À Zagreb est publié un nouveau livre *Jauci sa Zmijanja* [Les Plaintes de Zmijanje].

1911. Il lance à Sarajevo l'édition locale de *Otadžbina* et publie sous forme de livre la longue nouvelle *Sudanija* [Judiciade]. À l'Assemblée de Bosnie, le 16 octobre, il tient un mémorable discours dans lequel il déclare, entre autres : « Puisque tout travail fructueux qui s'inscrit dans les limites de cette triste constitution s'avère impossible et illusoire, nous vous invitons à entamer ensemble le combat pour l'intérêt général de ce pays... »

1912. Vers la fin de l'année, il souffre de paralysie progressive et présente des signes de démence.

1913. À Sarajevo est publiée sous forme de livre la longue nouvelle *Rakijo majko* [Rakija, ma douce amie]. En décembre meurt Slobodan, son fils unique. Cette perte aggravera sensiblement son état psychique.

1914. Au début de l'année il part à Belgrade pour y être placé en hôpital psychiatrique ; il y restera jusqu'à son décès mais aura vécu au cours de la Première Guerre mondiale le bombardement de Belgrade et l'occupation de la Serbie par les Austro-Hongrois. Selon les dires de témoins visuels, il se promenait fréquemment dans le parc de l'hôpital « l'esprit absent, la mine sombre », tandis que sa cécité allait croissante et qu'il sombrait toujours plus profondément dans un désespoir sans issue.

1916. Il décède le 27 août à l'hôpital psychiatrique de Belgrade. Il a été inhumé au cimetière de Belgrade.

Traduit du serbe par Alain Cappon

8

BIBLIOGRAPHIE

I. ŒUVRES

1902.

[DE LA MONTAGNE ET AU PIED DE LA MONTAGNE - I]

1. *С ПЛАНИНЕ И ИСПОД ПЛАНИНЕ*. – Vienne, Српско академско друштво „Зора“, штампа Српска манастирска штампарија, Сремски Карловци, 1902, 67 р.

Contient : *Јаблан ; Код Марканова точка ; Гроб Слатке Душе ; Зулум Симеуна Ђака ; Истинити зулум Симеуна Ђака ; Бурины записи ; Мргуда.*

1904.

[DE LA MONTAGNE ET AU PIED DE LA MONTAGNE - II]

2. *С ПЛАНИНЕ И ИСПОД ПЛАНИНЕ*. – Загреб, штампа Српска штампарија, 1904, 81 р.

Contient : *Јелике и оморице ; Кроз свјетлост ; Кроз маглу ; Мрачајски прото ; Јазавац пред судом.*

1905.

[DE LA MONTAGNE ET AU PIED DE LA MONTAGNE - III]

3. *С ПЛАНИНЕ И ИСПОД ПЛАНИНЕ*. – Београд. (édition d'auteur). Штампарија „Талетова“, 1905 ; 111 р. (Editeurs Велимир Р. Рајић и Јован Тановић).

Contient : *Из староставне књиге Симеуна Ђака ; Мејдан Симеуна Ђака ; Ракијо, мајко ! ; Са збора ; Јајце ; Пјесма младости ; У магли.*

1907.

[DE LA MONTAGNE ET AU PIED DE LA MONTAGNE - I]
choix de nouvelles

4. *С ПЛАНИНЕ И ИСПОД ПЛАНИНЕ*. – Београд, Српска књижевна задруга, Нова штампарија – Давидовић, 1907 ; 110 + XIV + (1) р.

Contient : *Јаблан ; Код Марканова точка ; Гроб Слатке Душе ; Зулум Симеуна Бака ; Истинити зулум Симеуна Бака ; Мргуда ; Кроз свјетлост ; Кроз маглу ; Мрачајски прото ; Кроз мећаву ; Јајце ; Јазавац пред судом*.

1910.

[COMPLAINTE DE ZMIJANJE]

5. *ЈАУЦИ СА ЗМИЈАЊА*. – Загреб, Штамп Српске штампарије (Б. м.: б. и.), [1910] ; 83 + (3) р.

Contient : *Змијање ; Молитва ; Вуков гај ; Кроз мећаву*.

1911.

[JUSTICIARIE]

6. *СУДАНИЈА*. – Сарајево, Штамп Исламска дионичарска штампарија, Сарајево, 1911, 108 р.

1912.

[EXTRAITS DE L'« OTADŽBINA » / LA PATRIE]

7. *Из „ОТАЏБИНЕ“*. – Сарајево, Штампарија Пијуковић и Друг, 1912, 85 р.

Contient : *Слободи ; Кмети ; Бошњаклук ; За српски језик ; Порези под Турцима*.

1913.

[LA RAKIJA, MA DOUCE AMIE !]

8. *РАКИЈО, МАЈКО !* – Сарајево, Штампарија Пијуковић и Друг, 1913, 54 р.

1932

[ŒUVRES COMPLÈTES I-II]

9. *ЦЕЛОКУПНА ДЕЛА*. (Dir.) Зора В. Вуловић. Књ. 1, 2. Београд, „Народна просвета“ (1932); vol. 1 p. XI + 394; vol. 2 p. XCII + (2) + 274.

2002

[ŒUVRES COMPLÈTES I-IV]

10. *САБРАНА ДЈЕЛА*, I-V. (Dir.) Никола Цветковић и Ненад Новаковић, Бањалука, Бесједа; Београд; Ars libri (2002); vol. I, 290 p; vol. II, 411 p.; vol III, 337 p.; vol. IV 479 p.

* * *

TITRES EN FRANÇAIS

I.

S PLANINE I ISPOD PLANINE, volume I, 1902
[DE LA MONTAGNE ET AU PIED DE LA MONTAGNE]

Jablan*

Près de la roue à eau de Markan – Kod Markanova točka

Le tombeau de la Douce Âme – Grob Slatke Duše

Le crime de Simeun le diacre – Zulum Simeuna Đaka,

Le véritable crime de Simeun le diacre – Istiniti zulum
Simeuna Đaka

Les remèdes de Đuro – Đurini zapisi

Mrguda*

II.

S PLANINE I ISPOD PLANINE, volume II, 1904

Les pins et les sapins – Jelike i omorike

A travers la lumière – Kroz svjetlost

A travers le brouillard – Kroz maglu

Le pope de Mračaj – Mračajski proto

Le Blaireau devant le tribunal – Jazavac pred sudom

III.

S PLANINE I ISPOD PLANINE, volume III, 1905

Tiré du livre ancien de Simeun le diacre – Iz starostavne
knjige Simeuna Đaka

Le combat de Simeun le diacre – Mejdan Simeuna Đaka

Rakija, ma douce amie ! – Rakijo, majko !

De la fête foraine – Sa zбора

Jajce*

Le chant de jeunesse – Pjesma mladosti
Dans le brouillard – U magli

IV.

JAUCI SA ZMIJANJA, 1910
[LES COMPLAINTES DE ZMIJANJE]

Zmijanje*
Prière – Molitva
Le bois de Vuk – Vukov gaj
Dans la tempête de neige – Kroz mećavu

V.

SUDANIJA, 1911
[JUSTICIADE]

VI.

IZ « OTADŽBINE », 1912
[EXTRAITS DU JOURNAL « OTADŽBINA » / LA PATRIE]

A la Liberté – Slobodi
Les serfs – Kmeti
Le bochniaquisme – Bošnjakluk
Pour la langue serbe – Za srpski jezik
Les impôts sous les Turcs – Porezi pod Turcima

VII.

AUTRES NOUVELLES

Tuba*
Jure Piligrap*
La peine secrète de Smajo Subaša
– Tajna nevolja Smaje Subaše
Les mendiants – Prosjaci

O le maudit soir-de-ce-soir
– « O proklete večerašnje večeri »
Ilica le Marcheur et Lazica le Traîneur
– Ilica Odalica i Lazica Vucalica
Papakalo*
Ćvrko*
Laboureur – Težak
La chanson triste (poème en prose) – Žalobitna pjesma

** Les titres identiques aux noms propres des personnages ne sont pas traduits, tels « Jablan », « Mrguda », « Jajce » etc.*

* * *

II. CRITIQUES ET ESSAIS

Bibliographie sélective

1. Ouvrages consacrés à Petar Kočić

- Spomenica Petra Kočića* [Miscellanées de Petar Kočić], Belgrade, Državna štamparija, 1928.
- Branko Čubrilović, *Petar Kočić i njegovo doba* [Petar Kočić et son époque], Banja Luka – Zagreb, 1934.
- Todor Kruševac, *Petar Kočić*, Belgrade, Prosveta, 1951.
- Petar Kočić – čovjek, borac i književnik. Ogledi i uspomene* [Petar Kočić – homme, combattant et écrivain], (Dir.) Todor Kruševac, Sarajevo, Svjetlost, 1955.
- Martin Zrelac, *Petar Kočić i radnički pokret* [Petar Kočić et le mouvement ouvrier], Banja Luka, Izd. „Korijena”, 1956.
- Gojko Banović, *Petar Kočić*, Belgrade, Nolit, 1956.
- Vitimir Vuletić, *Petar Kočić*, Belgrade, Rad, 1963.
- Petar Kočić*, Belgrade, Zavod za izdavanje udžbenika SR Srbije, 1965.
- Zbornik radova o Petru Kočiću* [Recueil des travaux sur Petar Kočić], (Dir.) Dejan Đuričković, Sarajevo, Institut za jezik i književnost, 1979.
- Milan Šipka, *Jezik Petra Kočića: uvod, pristup, izvori, gramatika* [La langue de Petar Kočić : introduction, approche, sources, grammaire], Sarajevo, Institut za jezik i književnost u Sarajevu, 1987.
- Miodrag M. Vulin, *Kočić i Srbija* [Kočić et la Serbie], Banja Luka – Belgrade, Zadužbina « Petar Kočić », 1994.
- Cvijetin Ristanović, *Epik i lirik Petar Kočić* [Epique et lyrique Petar Kočić], Bijeljina, Učiteljski fakultet ; Šid, Grafo-srem, 1995.
- Dragoljub Vlatković, *Kočić između scile i scene: članci i rasprave* [Kočić entre la scylla et la scène : articles et étu-

- des], Banja Luka – Belgrade, Zadužbina « Petar Kočić », 1997.
- Goran Maksimović, *Svijet i priča Petra Kočića* [Le monde et l'histoire de Petar Kočić], Banja Luka – Belgrade, Besjeda / Ars Libri, 2005.
- Petar Kočić, danas* [Petar Kočić, aujourd'hui], (Dir.) Rajko Kuzmanović, Banja Luka, Akademija nauka i umjetnosti Republike Srpske, 2009.
- Nenad Novaković, *Poetika i jezik u djelu Petra Kočića* [La Poétique et la langue de l'œuvre de Petar Kočić], Banja Luka, Besjeda ; Belgrade, Ars Libri, 2010.

2. Articles sur Petar Kočić dans des ouvrages et des revues

- Danilo Živaljević, « Vuk i Kočić », *Kolo*, 1901, I, n° 2, p. 114–116.
- Marko Car, « *S planine i ispod planine* » [(A propos de :) De la montagne et au pied de la montagne], *Srpski glas*, 1902.
- Elle (A. G. Matoš), « Petar Kočić : *S planine i ispod planine* » [(A propos de :) De la montagne et au pied de la montagne], *Kolo*, 16. I 1903, V, fasc. 2, p. 117–121.
- Pavle Lagarić, « Petar Kočić : *S planine i ispod planine* od Petra Kočića » [(A propos de :) De la montagne et au pied de la montagne], *Bosanska vila*, 15. I 1903, n° 1, p. 15–16.
- Jovan Dučić, « Petar Kočić », Sarajevo, *Bosanska vila*, 6 avril 1911, XXIV, n° 7–8, p. 97–101.
- Jovan Dučić, « Petar Kočić (književni esej) » [Petar Kočić (un essai littéraire)], *Letopis Matice srpske*, Novi Sad, 1912, vol. CCLXXXVIII, fasc. 4, p. 70–88.
- Jovan Skerlić, *Istorija nove srpske književnosti* [Histoire de la nouvelle littérature serbe], Belgrade, Izdavačka knji-

- žara S. B. Cvijanovića, 1914.
- Jovan Skerlić, « Petar Kočić », in *Pisci i knjige* III [Les Écrivains et les livres], Belgrade, Geca Kon, 1920, p. 102–108.
- Vladimir Ćorović, « Jazavac pred sudom u Zori » [Le Blaireau devant le tribunal dans la revue l'Aube], *Pokreti i dela* [Mouvements et œuvres], Belgrade, Izdavačka knjižarnica Gece Kona, 1920 (1921), p. 131–138.
- Vladimir Gaćinović, « Pripovijetke Petra Kočića » [Les nouvelles de Petar Kočić], *Spomenica Vladimira Gaćinovića* [Miscellanées de Vladimir Gaćinović], Sarajevo, 1921, p. 9–12.
- Desimir Blagojević, « Sećanje na najvećeg i najtragičnijeg pesnika Bosne » [Les souvenirs du plus grand et du plus tragique poète de Bosnie], razgovor sa suprugom Petra Kočića [Entretien avec l'épouse de Petar Kočić], *Pravda*, 11. XI 1929, XXV, n° 306, p. 4.
- Miloš Savković, « Petar Kočić (1877–1916) », in *Jugoslovenska književnost* [Littérature yougoslave] III, Belgrade, 1938, p. 213–218.
- Milan Bogdanović, « Dva lika Petra Kočića » [Les deux visages de Petar Kočić], *Kritike* [Critiques], Zagreb, Nakladni zavod Hrvatske, 1948, p. 125–128.
- Todor Kruševac, « Tri suđenja Petru Kočiću » [Trois procès intentés à Petar Kočić], *Pregled*, 1948, III, vol. 3, fasc. 1–2, p. 101–115.
- Antun Barac, « Petar Kočić (1877–1916) », in *Jugoslavenska književnost* [Littérature yougoslave], Zagreb, Matica Hrvatska, 1954, p. 241 ; 252–253.
- Velibor Gligorić, « Petar Kočić », in *Srpski realisti* [Les réalistes serbes], Belgrade, Prosveta, 1954, p. 448–476.
- Predrag Lazarević, « Odnos satiričnog i lirskog u delima Petra Kočića » [Rapport entre le satirique et le lyrique dans l'œuvre de Petar Kočić], *Korijen*, 1956, n° 8–9, p. 43–46.

- Predrag Palavestra, « Buntovni realizam Petra Kočića » [Le réalisme de révolte de Petar Kočić]. *Život*, 1963, n° 5, p. 43–51.
- Dimitrije Vučenov, *Glavne faze u razvitku srpskog realizma* [Les principales phases dans le développement du réalisme serbe], Belgrade, 1963.
- Midhat Begić, « Za pristup djelu Petra Kočića » [Pour une approche de l'œuvre de Petar Kočić], *Putevi*, 1965, n° 5, p. 439–453.
- Vladimir Gaćinović, « Petar Kočić kao satiričar » [Petar Kočić en tant qu'écrivain satirique], in Predrag Palavestra, *Književnost Mlade Bosne* [La littérature de la Jeune Bosnie], Svjetlost, Sarajevo, 1965, p. 257–259.
- Branko Lazarević, « Petar Kočić », in *Epoha realizma* [L'Èpoque du réalisme], Belgrade, Nolit, 1966.
- Jovan Dučić, « Petar Kočić », in *Moji saputnici* [Mes compagnons de route], Sarajevo, Svjetlost, 1969, p.
- Ivo Andrić, « Zemlja, ljudi i jezik kod Petra Kočića » [La terre, les hommes, et la langue chez Petar Kočić], in *Eseji i kritike* [Essais et critiques], Svjetlost, Sarajevo, 1976, p. 181–182.
- Isidora Sekulić, « Petar Kočić », in *Iz domaćih književnosti II* [Des littératures de chez nous], vol. 2. Belgrade, Rad, 1977. p. 11–34.
- Ranko Pavlović, « Uz stogodišnjicu rođenja Petra Kočića. Sudanije piscu *Sudanije* » [A l'occasion du centenaire de la naissance de Petar Kočić. Les procès intentés à l'écrivain de Sudaniya / Justiciade], Banja Luka, *Glas*, 29 juin - 22. juillet 1977.
- Nikola Koljević, « Kočićevi jurodivi junaci » [Les héros extravagants de Kočić], in *Putevi reči* [Chemins des mots], Sarajevo, 1978, p. 91.
- Slavko Leovac, « Petar Kočić », *Portreti srpskih pisaca XIX veka* [Les portraits des écrivains serbes du XIX^e siècle], Belgrade, Srpska književna zadruga, 1978, p. 412–422.

- Erih Koš, « Petar Kočić ili mogućnosti seoske pripovetke » [Petar Kočić ou les possibilités de la nouvelle rurale], *Savremenik*, Belgrade, 1979, n° 3, p. 225–236.
- Stojan Đorđić, « Književno delo Petra Kočića » in [L'œuvre littéraire de Petar Kočić], in *Nadahnuća i značenja* [Les inspirations et les significations], Belgrade, Slovo ljubve, 1979, p. 43–79.
- Milan Budimir, « Kočićev mesijanizam » [Le messianisme de Kočić], in *Naučna kritika komparativističkog smera* [La critique scientifique de l'orientation comparatiste], Novi Sad, Matica srpska ; Belgrade, Institut za književnost i umetnost, 1983, *Srpska književna kritika* [La critique littéraire serbe], vol. 22, p. 297–315.
- Muhsin Rizvić, « Satirični mehanizam u *Jazavcu pred sudom* » [Le mécanisme satirique dans *Le Blaireau devant le tribunal*], *Život*, Sarajevo, 1983, n° 7–8, p. 78–88.
- Zdenko Lešić, « Šantić, Kočić i Mlada Bosna » [« Šantić, Kočić et la Jeune Bosnie »], *Izraz*, Sarajevo, 1984, n° 7–8, p. 89–107.
- Svetozar Koljević, « Parodijski oblici epske naracije u pripovetkama Petra Kočića » [Les formes parodiques de la narration épique dans les nouvelles de Petar Kočić], *Naučni sastanak slavista u Vukove dane*, Belgrade, 1986, XV, n° 2, p. 67–74.
- Predrag Palavestra, *Istorija moderne srpske književnosti* [Histoire de la littérature serbe moderne], Belgrade, SKZ, 1986, p. 360–363.
- Kolja Mićević, « Slova : Kočićeva slava » [Les mots de Petar Kočić : les maux du traducteur], *Putevi*, Banja Luka, 1987, n° 4.
- Dragiša Vitošević, « Najsloženiji Kočićev lik – Simeun Đak » [Le personnage le plus complexe de Kočić : Simeun le diacre], *Do Evrope i natrag : ogledi*, II [L'Europe, aller-retour : études], Gornji Milanovac, Dečje novine, 1989, p. 150–154.

- Radovan Vučković, « Modernost dela Petra Kočića » [La modernité de l'œuvre de Petar Kočić], *Od Ćorovića do Ćopića* [De Ćorović à Ćopić], Sarajevo, « Oslobođenje », 1989, p. 64–131.
- Predrag Lazarević, « Kočićev hrišćanski ekspresionizam » [L'expressionnisme chrétien de Kočić], *Svetigora*, Cetinje, 1997, n° 54-55.
- Stojan Đorđić, « O umetničkim vrednostima Kočićevih pripovedaka » [Des valeurs artistiques des nouvelles de Kočić], in Petar Kočić, *Kroz mećavu* [Dans la tempête de neige], Belgrade, 1999, p. 7-20.
- Jovan Deretić, *Kratka istorija srpske književnosti* [Abrégé de littérature serbe], Novi Sad, Svetovi, 2001, p. 218-219.
- Staniša Tutnjević, « Dva vrha srpske pripovijetke » [Deux sommets de la nouvelle serbe] – Borisav Stanković et Petar Kočić, in *Tačka oslonca* [Point d'appui], Zavod za udžbenike i nastavna sredstva, Srpsko Sarajevo, 2004, p. 13-31.
- Thomas J. Butler, « Between East and West : Three Bosnian Writers-Rebels : Kočić, Andrić, Selimović » [Entre l'Est et l'Ouest : trois écrivains rebelles de Bosnie : Kočić, Andrić, Selimović], *Spirit of Bosnia*, volume 5, N° 4, 2010.
- Bojan Ćolak, « Pripovedni svet Petra Kočića : između koncepcija zadruga - sloga - sloboda i otadžbina - nesloga (razmirice) – ropstvo », [Le monde narratif de Petar Kočić...] in *Književna istorija*, 2014, n° 153, p. 409-426.

Responsables de l'édition :

Ljiljana Petrović-Zečić
Milivoj Srebro

Relecture des textes

Armelle Meyer
Raphaël Baudrimont

Achévé d'imprimer en août 2016

Sur les presses de

Grafid – Banja Luka

Imprimé en République Serbe – Bosnie-Herzégovine

Dépôt légal août 2016

CIP - Каталогизација у публикацији
Народна и универзитетска библиотека
Републике Српске, Бања Лука

821.163.41-09 Kočić P.

PETAR Kočić : cent ans après : 1877 - 1916 - 2016 / sous la
direction de Milivoj Srebro. - Bordeaux : Université
Bordeaux Montaigne ; Banja Luka : Narodna i univerzitetska
biblioteka Republike Srpske, 2016 (Banja Luka : Grafid). -
212 str. ; 22 cm

Na nasl. str.: Revue "Serbica" N° 17 / 2016. - Tiraž 300. -
Napomene uz tekst. - Bibliografija: str. 197-210.

ISBN 978-99976-27-01-8 (NUBRs)

COBISS.RS-ID 6016536